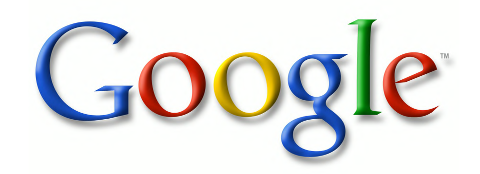
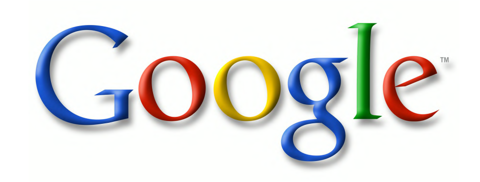
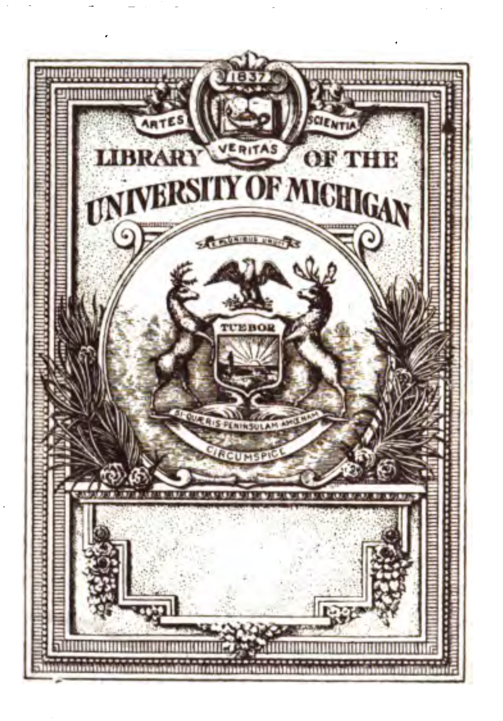





1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

COLLECTION

DE

CONTES ET DE CHANSONS POPULAIRES

XI

CONTES POPULAIRES

DES

PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ

ET DU MOYEN AGE

CONTENTES POPULAIRES

DES

PROVENÇAUX

DE L'ANTIQUITÉ

ET DU MOYEN AGE

PAR

L.-J.-B. BÉRENGER-FÉRAUD

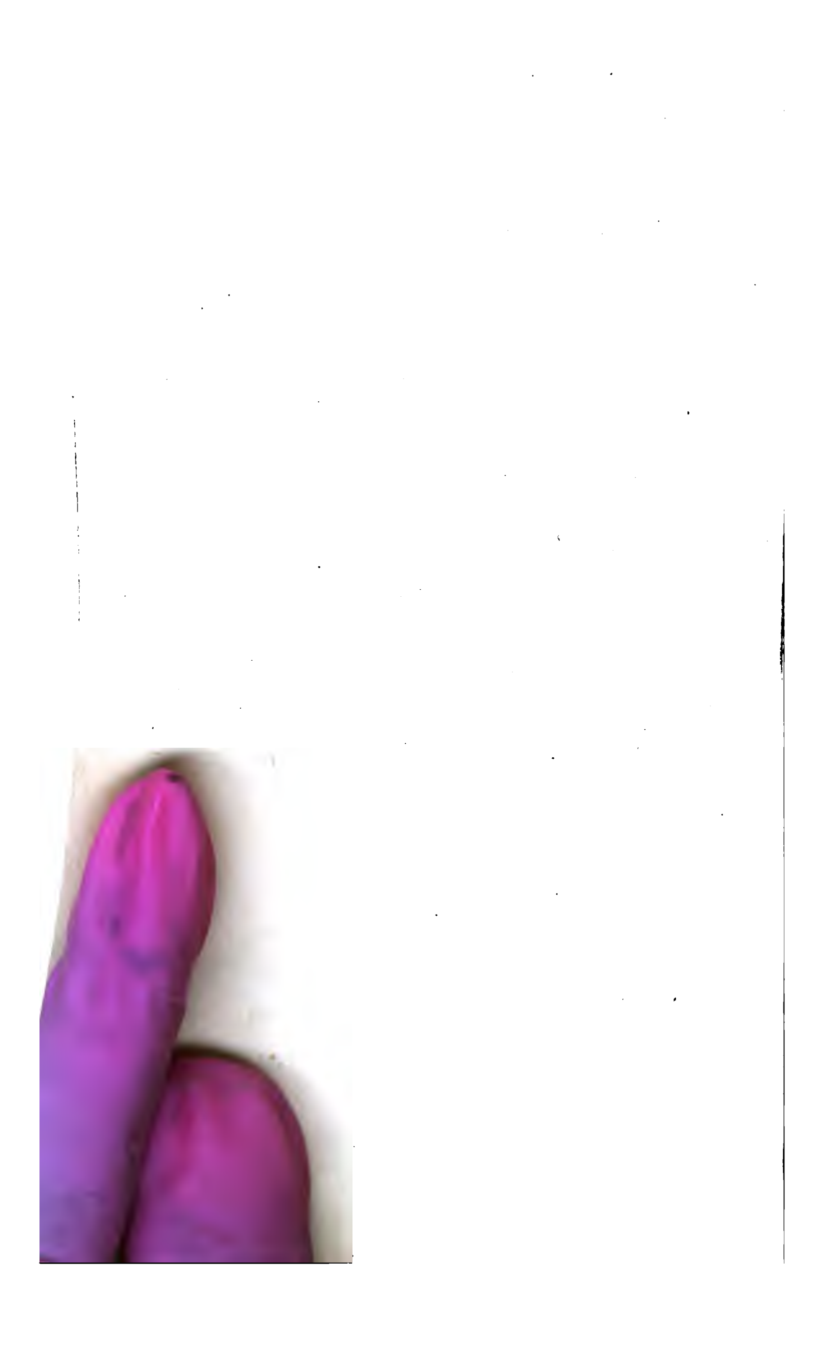


PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1887



CONTES POPULAIRES

DES

PROVENÇAUX

DE L'ANTIQUITÉ

ET DU MOYEN AGE

PAR

L.-J.-B. BÉRENGER-FÉRAUD



PARIS

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, 28

1887

COLLECTION DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

CONTES POPULAIRES

DES

PROVENÇAUX

DE L'ANTIQUITÉ

ET DU MOYEN AGE

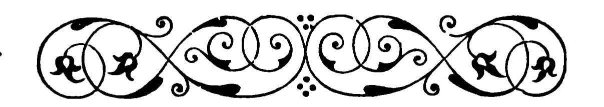
PAR

L.-J.-B. BÉRENGER-FÉRAUD



PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

1887



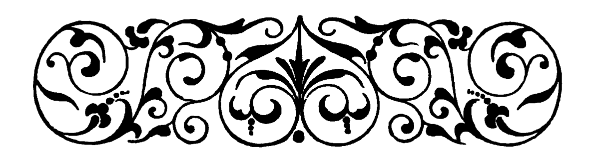
A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE

DE MADAME A. FISQUET

NÉE FLAMENQ







INTRODUCTION

Au cours des études que je poursuis depuis bien des années, sur l'ethnographie des Provençaux, j'ai été conduit à m'occuper des productions de leur esprit comme je m'étais occupé de leurs attributs physiques.

On comprend que je ne pouvais négliger dans mes investigations ce qui touche à leurs contes populaires, à leurs légendes, à leurs traditions, car c'est en analysant, avec un soin égal, les dispositions corporelles comme les aptitudes intellectuelles des Provençaux, que je pouvais arriver à

me faire une opinion basée sur leur connaissance approfondie.

Or, en prenant des notes, en colligeant des documents divers qui devaient m'aider dans mon labeur, je suis arrivé à posséder un certain nombre de contes et de légendes qui m'ont paru pouvoir faire partie de la si intéressante collection que publie M. E. Leroux; de sorte que ce volume s'est trouvé, pour ainsi dire, fait tout seul.

Comme on le voit, ces contes ont été recueillis en vue d'une idée particulière. Ai-je besoin de le spécifier d'une manière plus précise? J'ai poursuivi avec eux, comme avec les autres éléments de mon étude ethnographique sur les Provençaux, la démonstration de cette proposition que j'ai formulée il y a longtemps déjà, à savoir :

1° Que la Provence est un pays consommateur de population;

2° Qu'elle imprime aux individus qui viennent vivre sur son sol des attributs qui les spécialisent bientôt d'une manière parfaitement tranchée.

Le cadre de la collection de M. Ernest

Leroux, me commandant de rester dans certaines limites de format, d'étendue, etc., etc., j'ai dû rapporter ces détails touchant les Provençaux de l'antiquité, sans rien ajouter en dehors de leur canevas primitif. Il me faut donc prévenir, dès à présent le lecteur, que je me propose de les reprendre ultérieurement pour développer les commentaires qu'ils me paraissent exiger pour répondre au but visé par mes études ethnographiques.

Ce recueil de contes populaires de nos ancêtres de l'antiquité, ne pouvait être fait qu'en mettant les livres à contribution. C'était une investigation dans la bibliothèque et non le récit de ce qu'on dit dans la veillée du village. Aussi, les points de vue que j'ai touchés sont plus restreints que ceux qu'on peut embrasser en interrogeant les hommes.

En effet, on peut questionner le conteur, quand il parle, pour qu'il explique tel point obscur, pour qu'il indique tel ou tel but visé par son dire; tandis qu'il faut se contenter du passage du livre qu'on a en main, tel qu'il est, et sans espérer davantage de lui.

Donc, le lecteur comprendra combien forcément mon cadre a dû rester restreint et incomplet.

Pour combler les lacunes que présente forcément le présent recueil, je me suis occupé de colliger les contes populaires des Provençaux de nos jours. Ce labeur qui touche à la fin maintenant, pourra bientôt, j'espère, être réuni en corps de volume et j'y renvoie le lecteur. Il sera facile, je crois, en rapprochant les deux recueils, de se faire une idée assez bien arrêtée des sujets, des tendances et des allures qu'avaient les récits qui défrayèrent les veillées et les conversations des heures du repos chez les Provençaux de l'antiquité et du moyen âge.

Pour grouper les contes du passé d'une manière quelque peu méthodique, j'ai d'abord été assez embarrassé; mais, enfin, je me suis arrêté à l'idée de la classification par périodes historiques. C'est pour cela, que j'ai partagé ce recueil en cinq parties :

1° Contes se rattachant à la période phénicienne de la Provence;

2° Contes ayant trait à la période celto lygienne;

3° Contes de la période massaliote;

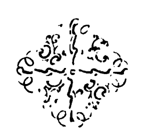
4° Contes des temps gallo-romains;

5° Contes du moyen âge.

Ce groupement a même un avantage, à mon avis, c'est de montrer comment les aptitudes intellectuelles, les tendances de l'esprit des habitants de la Provence, se sont modifiées à mesure que de nouveaux éléments ethnologiques se sont infiltrés dans le pays et y ont acquis droit de domicile, tout en subissant l'influence du milieu, qui fait que la Provence déteint si fortement sur l'aspect moral, physique et intellectuel de ses enfants.

Puisse donc ce livre, qui n'est, à proprement parler, que le sommaire d'un autre plus étendu et plus complet, présenter déjà quelque intérêt à ceux qui en parcourront les pages.





PREMIÈRE PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE PHÉNICIENNE.



PREMIÈRE PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A L'ÉPOQUE PHÉNICIENNE.

La période phénicienne de la Provence remonte si haut dans l'histoire du pays; elle a été surtout suivie d'une époque de barbarie si prolongée avant l'arrivée des Phocéens, fondateurs de Massalie, que son souvenir disparût, de l'esprit des hommes comme du sol de la Provence, de très bonne heure.

Cependant, en y regardant de près et avec soin, on retrouve quelques-uns de ses vestiges dans les contes populaires de nos ancêtres de l'antiquité; le récit des exploits d'Her-

cule en Celto-Lygie est certainement l'un d'eux et presque le seul qui ait subsisté jusqu'au moyen âge sinon jusqu'à nos jours. Sans compter que peut-être, en y regardant de très près, on reconnaîtrait que tel ou tel héros des contes populaires de l'époque actuelle n'est, en somme, que l'Hercule phénicien modifié au point d'être presque méconnaissable par les transformations profondes qu'il a subies à travers les âges.

Sans doute on pourrait se demander avec quelque raison si on n'a pas simplement affaire, dans ces contes des exploits d'Hercule, à une idée d'origine purement phocéenne; c'est-à-dire apportée dans le pays par la civilisation Massaliote; mais en y réfléchissant on est porté à penser que c'est bien au souvenir de la période phénicienne qui faut les rattacher.

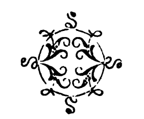
Ce qui pousse d'ailleurs dans cette voie c'est que, lorsque les Massaliotes pénétrèrent dans l'intérieur de la Celto-Lygie, ils trouvèrent des variantes si bien spécifiées de l'idée de ces exploits d'Hercule qu'ils en furent très frappés.

Cette antériorité de l'idée des exploits herculéens fut même si bien constatée par les

premiers Massaliotes, que des historiens très recommandables de nos jours se sont demandés si nous n'aurions pas par elle la preuve de l'origine orientale des Celtes et des Gaulois qui, d'après leur hypothèse, seraient venus dans le pays, par une migration semblable à celle dont l'histoire postérieure a donné tant d'exemples, des contrées où le mythe primitif d'Hercule a pris naissance.

Dans ce cas, ces contes populaires d'Hercule seraient venus en Provence par deux voies convergentes quoique très différentes : celle du nord, voie terrestre suivie par les Celtes et les Gaulois ; celle du sud, voie maritime qu'auraient parcouru les Phéniciens, les Phocéens et les autres peuples méditerranéens.

Je ne rechercherai pas si cette idée est plausible ou non ; ce serait une étude étrangère au cadre de mon présent travail ; je vais me borner, pour le moment, à rapporter les détails des contes populaires de cet Hercule triomphateur et civilisateur qui accomplit des exploits si extraordinaires pendant ces voyages fantastiques à travers notre pays.





I

EXPLOITS D'HERCULE EN PROVENCE CONTRE ALBION ET LIGUR

Hercule qui fut, on le sait, un héros extraordinaire, et qui accomplit des travaux si merveilleux qu'il a mérité d'être mis au rang des divinités. Hercule, qui s'est rendu utile à l'espèce humaine au cours de sa vie si bien remplie, a laissé des traces mémorables de son passage en Provence.

En effet, pendant l'admirable voyage qu'il accomplit à travers cent pays divers, il arriva un jour dans le nôtre. — Le destin avait décidé qu'il y ferait de grandes et belles choses.

Il venait des Pyrénées où il avait été amoureux de Pyrène, fille du roi des Bebryces ; et, soit qu'il eût fait la route par terre le long

de la côte, soit qu'il fut venu par vöie de mer, toujours est-il qu'il laissa en Celto-Lygie des traces impérissables de ses nombreux exploits.

Il séjourna d'abord quelque temps sur le littoral, où il organisa un gouvernement sage, puissant et équitable, en appelant autour de lui les hommes qui jusque-là avaient été isolés et éloignés les uns des autres. Puis il résolut de pénétrer dans le cœur du pays, afin de répandre ses bienfaits sur les populations de l'intérieur restées jusque-là sauvages et barbares.

Mais à peine eût-il commencé sa pérégrination, qu'il fut soumis à une des plus grandes épreuves qu'il ait subies dans le cours de sa carrière brillante.

Tout d'abord il rencontra dans la vaste plaine aride et dénudée qui est sur la rive gauche de l'embouchure du Rhône deux géants redoutables qui avaient nom : l'un Albion, l'autre Ligur ou Bergion, et qui voulurent s'opposer à son passage.

Ces géants étaient frères ; ils étaient fils de la Terre et de Neptune, de sorte qu'ils participaient d'une double nature qui les rendait plus redoutables à leurs ennemis.

Ils avaient mille bras chacun, et possédaient une telle résistance vitale que les coups les plus redoublés ne pouvaient parvenir à les tuer.

Ils avaient très probablement les mêmes attributs que l'hydre de Lerne dont les têtes renaissaient plus nombreuses à mesure qu'on les coupait.

Hercule avait résolu de passer à travers le pays qu'ils occupaient à titre de maîtres et, comme ils voulurent s'y opposer il s'en suivit que la lutte devint inévitable. Avec des hommes comme Albion et Ligur c'était une guerre sans merci ; le vaincu était voué d'avance à la mort sans espoir de clémence de la part du vainqueur.

Le combat commença donc avec une grande violence. Hercule lança toutes ses flèches l'une après l'autre, faisant chaque fois d'horribles blessures à ses gigantesques ennemis.

Mais il arriva à la dernière flèche sans avoir pu les terrasser, parce que, grâce à cette double nature qu'ils tenaient de leur père maritime et de leur mère terrestre, leur vie était plus tenace qu'elle ne l'est ordinairement.

A bout de forces et d'armes offensives,

Hercule allait se trouver désarmé; il aurait succombé sous les coups de ses adversaires sans l'intervention surnaturelle de Jupiter, qui obscurcit l'air par de noirs et sombres nuages.

Or, chose merveilleuse, ces nuages chassés par un vent violent (le Mistral), firent tomber sur la plaine une pluie de cailloux tellement abondante que la terre en fut absolument couverte.

En même temps qu'en tombant, ces cailloux blessaient cruellement Albion et Ligur, Jupiter envoyait à Hercule une vigueur nouvelle et faisait disparaître chez lui toute trace de la fatigue du combat.

Grâce à ce secours providentiel, en même temps que les forces lui revenaient, Hercule trouva de nouvelles armes dans les cailloux tombés du ciel. Les lançant alors de son bras puissant contre ses ennemis il finit par les tuer.

Il fut ainsi vainqueur dans un terrible combat où il avait couru de très grands dangers d'abord, mais qui tourna à sa grande gloire ensuite.

Les fruits de cette victoire furent considérables; en effet, les hommes qui étaient

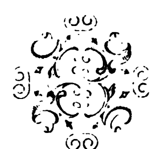
restés jusque là éloignés et cachés, tremblant de peur sous les menaces des géants malfaisants qui désolaient le pays, commencèrent à respirer et à prendre confiance.

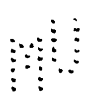
Ces hommes accoururent sans tarder, pleins de joie et de reconnaissance, se ranger sous ses lois.

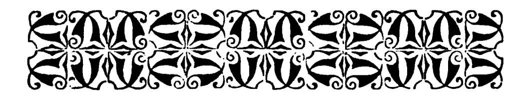
Lui, en revanche, leur apprit à planter et semer les végétaux utiles à l'existence, il leur montra comment on bâtit les maisons, comment on tisse les vêtements, comment on organise les cités pour se défendre contre les malfaiteurs et les brigands du grand chemin; de sorte qu'en peu d'années le pays fut transformé.

On construisit, d'après ses ordres, une grande ville qui fut florissante dès le début, et dans laquelle il laissa pour commander un de ses lieutenants appelé Némausus, qui lui donna son nom.









III

EXPLOITS D'HERCULE DANS LA VALLÉE DU RHÔNE CONTRE TARAS OU TAURISKUS

Après qu'il eut vaincu Albion et Ligur, Hercule poursuivit son chemin dans la vallée du Rhône, laissant derrière lui la colonie florissante de Nemausus. Mais il n'était pas au bout de ses épreuves, car il rencontra bientôt un autre géant qui lui barra résolument la route et prétendit qu'il ne devait pas aller plus loin vers l'intérieur du pays.

Ce géant s'appelait Taras d'après les uns, Tauriskus d'après les autres. Et il faut ajouter que les attributs qu'on lui prête, selon qu'on lui donne le premier ou le second de ces deux noms, sont assez différents pour qu'on doive se demander si, par hasard, il ne

s'agirait pas de deux individus différents au lieu d'un seul.

C'est qu'en effet, Taras est représenté comme un fils de Neptune, avec la forme d'un dieu marin monté sur un dauphin; ce serait alors un frère d'Albion et de Ligur.

Tauriskus, au contraire, est considéré comme un habitant des montagnes qui descendait de temps en temps dans la plaine pour y dévaliser et y tuer les voyageurs, puis qui remontait chargé de leurs dépouilles dans ses repaires inaccessibles.

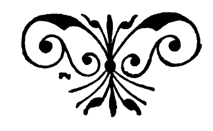
Quoi qu'il en soit, c'est-à-dire qu'il s'agisse de Taras, habitant la vallée du Rhône aux environs de Beaucaire et d'Avignon; ou bien de Tauriskus, exerçant ses déprédations dans cette vallée, entre Montélimar et Valence et allant au besoin se cacher, lorsqu'il rencontrait des adversaires trop puissants, dans les montagnes voisines de la Drôme, de l'Ardèche ou même du Dauphiné; nous devons ajouter que le géant avait compté sans Hercule.

Celui-ci alla résolument à lui, le terrassa et lui leva la vie, délivrant ainsi à jamais le pays de ses déprédations.

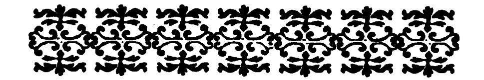
Le fruit de cette grande victoire fut la

pacification et la civilisation de la contrée. Désormais le long du Rhône comme sur le littoral et à Némausus, les hommes qui vivaient isolés, tremblants, malheureux et opprimés se réunirent, apprirent à semer et planter les végétaux utiles, à jouir des fruits de la terre et de ceux de l'Industrie.

De sorte que, si Hercule avait rencontré d'abord devant lui un ennemi acharné et redoutable, il laissa derrière lui des populations inoffensives, heureuses et pleines d'amour reconnaissant pour ses bienfaits.







III

EXPLOITS D'HERCULE DANS L'INTÉRIEUR DE LA CELTIQUE, SON MARIAGE AVEC GALATHÉE

Après avoir accompli les actions mémorables que nous venons de raconter, Hercule voulut courir encore les aventures. Continuant à marcher devant lui, il arriva enfin dans un pays prospère et abondamment peuplé.

Dans ce pays, il y avait un roi puissant qui n'avait qu'une fille du nom de Galathée; cette fille était d'une beauté admirable, d'une grâce sans pareille, bref, elle était la femme la plus accomplie qu'on pût rêver.

Jusque-là, Galathée était restée insensible aux sollicitations amoureuses de tous les jeunes gens; elle avait refusé de choisir un

mari, voulant vivre dans une entière indépendance, rebelle aux lois de l'amour.

Mais, lorsqu'elle vit arriver chez son père le Héros si renommé et si admirable, elle fut éprise d'un vif sentiment de sympathie pour lui, elle ressentit aussitôt le plus ardent amour qui puisse s'imaginer.

Hercule avait, on le sait, le cœur aussi tendre qu'il avait le bras fort; aussi fut-il, de son côté très sensible aux charmes de Galathée et lui fit-il la cour d'une manière assidue dès le premier moment. Un mariage fut aussitôt projeté entre eux et s'accomplit sans retard.

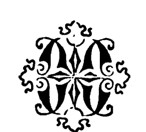
De cette union entre Hercule et Galathée, naquit un enfant qui porta le nom de Galatès, qui fut un guerrier redoutable, un législateur plein de prévoyance; et qui devint le père des Galates ou des Gaulois.

Dès qu'il fut devenu l'époux de Galathée, Hercule se mit à bâtir la grande ville d'Alesia qui, en peu de temps, devint le centre du commerce et de l'industrie de la contrée. Il attira dans cette ville les hommes du voisinage et, comme partout, il fit le bonheur comme la richesse de tous ceux qui vinrent se ranger sous ses lois.

Galathée était une épouse, belle, tendre; le pays quelle apportait en dot à son mari était beau et étendu, mais le destin avait décidé qu'Hercule aurait d'autres exploits à accomplir.

Aussi ne pût-il pas passer sa vie entière dans la contrée ; et, dès que le succès de son influence fut assuré, dès qu'il comprit que son fils était assez grand désormais pour gouverner son peuple, il partit pour accomplir d'autres actions mémorables.







IV

EXPLOITS D'HERCULE DANS LES ALPES

En quittant Galathée, Hercule voulut traverser les Alpes pour aller en Italie. Là, encore, il rencontra des obstacles qui auraient arrêté un guerrier moins puissant et moins tenace que lui.

En effet, d'une part, des montagnes arides et fermées par des rochers inaccessibles barraient la route, tandis que dans chaque vallée se cachaient des voleurs de grand chemin, qui détroussaient et tuaient les voyageurs.

Pour arriver plus facilement à ses fins, Hercule eut l'idée de diviser ses exploits en en deux actes, qui lui permirent très heureusement de se tirer à honneur de ces nouvelles épreuves.

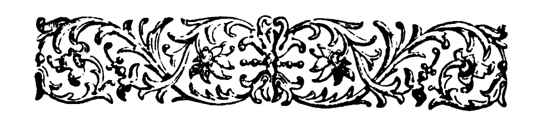
Il commença donc à saisir les roches de ses puissantes mains et, les jetant dans le fond des vallées, il abaissa les Alpes inaccessibles jusque-là ; de manière à ce que la route fut facile à suivre désormais par les voyageurs. Il supprima, les défilés, les gorges étroites, les bifurcations de chemins qui rendaient le chemin difficile, dangereux et fécond en méprises.

Puis, lorsqu'il eut ainsi abaissé les sommets des montagnes, il se mit à la poursuite des brigands, et il les tua avec une telle activité, que bientôt toute cette engeance de détrousseurs et d'assassins fut exterminée dans la contrée, où pendant si longtemps elle avait jetté la terreur chez les hommes et empêché le développement de la civilisation.

Une fois tous ces travaux si mémorables accomplis, il ne restait plus rien à faire dans nos pays à Hercule; aussi partit-il pour l'Italie, afin d'y faire d'autres œuvres admirables et mériter ainsi l'immortalité qui fut la récompense de ses efforts nombreux et prolongés.

DEUXIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE CELTO-LYGIENNE.



DEUXIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE CELTO-LYGIENNE.

Les contes populaires de l'antiquité que nous réunissons dans cette deuxième partie ont trait à la période celto-lygienne de la contrée. Ils sont au nombre de cinq, à savoir :

I. — L'œuf de serpent.
II. — L'autorité des femmes celto-lygiennes.
III. — La perfide Milésienne.

IV. — Brennus et la coquette Éphésienne.
V. — La femme d'Ortiagon.

Les indications que nous possédons sur la période celto-lygienne de la Provence sont si vagues et peu nombreuses que je n'ai pas pu mettre dans cette partie de mon livre un nombre bien grand de contes, et surtout de contes portant sur des sujets bien variés.

Néanmoins on peut par eux se faire une idée assez bien arrêtée de la tournure d'esprit de nos ancêtres de la période celto-lygienne, c'est-à-dire, du temps où l'influence massaliote et l'influence romaine n'avaient pas encore déteint sur le caractère des habitants du pays de Provence.

Pour ce qui est de l'importance du sentiment religieux ou plutôt de la religiosité et de la superstition chez les Celto-Lygiens, le conte de l'œuf de serpent, tout étrange qu'il soit, ne donne cependant qu'une très faible idée de ce qu'étaient nos ancêtres.

C'est qu'en effet les Provençaux de l'antiquité comme ceux du moyen âge, avaient une telle propension à croire au surnaturel, que les choses de la religion et les pratiques

superstitieuses prenaient une place énorme dans leur vie publique et privée.

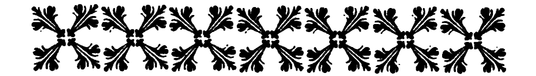
Pour ce qui touche l'organisation de la famille, nous savons par ailleurs, que nos anciens avaient vis-à-vis de l'opinion de leur femme une déférence très flatteuse, aussi comprendrons-nous plus loin, combien il dût être facile aux Massaliotes de s'assimiler la Celto-Lygie, à cause du concours puissant qu'ils rencontrèrent dans le rôle comparatif de l'homme et de la femme dans la maison celto-lygienne.

Enfin, les trois derniers contes de cette deuxième partie montrent d'une manière bien remarquable combien, avec un fond de barbarie et de férocité qui perce à chaque pas, et qui prouve que chez les Celto-Lygiens, la vie humaine ne comptait pas beaucoup en général, combien dis-je, avec un fond de barbarie et de férocité, les idées généreuses tenaient une grande place dans leur esprit.

Nous pourrions écrire de longues pages touchant ce dernier point de vue de l'étude de nos ancêtres, mais en somme, ces contes sont de nature à frapper l'imagination d'une manière si vive et si précise, qu'il suffira,

dans un livre de la nature de celui-ci, de les avoir rapportés sans qu'il soit besoin d'y ajouter des commentaires pour les paraphraser.





I

L'ŒUF DE SERPENT

Les anciens Celtes possédaient un conte populaire qui touchait autant à la religion qu'à la superstition; il avait pour sujet le fameux œuf de serpent auquel on prêtait des propriétés merveilleuses.

Ce conte a fait une telle impression sur l'esprit des populations, que non-seulement, il a été répété dans cent endroits différents, mais encore, il a constitué un fond sur lequel on a brodé d'âge en âge les variantes les plus nombreuses qui l'ont fait arriver ainsi de bouche en bouche et de transformations en transformations jusqu'à nos jours.

Ce que les Provençaux du moyen âge et même les paysans de nos jours ont cru et

croient encore au sujet de la *Vouivre*, ou dragon porte pierre précieuse, n'est évidemment que la transformation de cette donnée primitive de l'œuf de serpent.

A certains moments et dans certains pays, disait le conte qui nous occupe, particulièrement en été et dans les grottes nombreuses de certaines vallées solitaires, des serpents se rassemblent. Là, après s'être enlacés, avoir fait retentir les airs de leurs sifflements; ils mêlent leur salive et une écume qui suinte de leur peau dans des embrassements fantastiques.

Cette salive, ces enlacements produisent peu à peu une sorte d'œuf qui prend à mesure une forme régulière et déterminée; lorsque cet œuf est arrivé à son degré de perfection, les serpents l'élèvent dans les airs et le soutiennent ainsi, loin du contact de la terre, par le seul secours de leur souffle, de leurs sifflements et de leur excitation.

N'oublions pas d'ajouter que s'il tombait par malheur sur le sol, il perdrait aussitôt toute propriété surnaturelle; il deviendrait sans retard inerte et sans vertu.

Comme il y a le plus grand intérêt pour les hommes qui veulent être heureux et

puissants à posséder cet œuf, ceux qui ont le courage d'affronter les plus grands dangers pour s'en rendre maîtres, guettent les serpents au moment où ils se dirigent vers les grottes mystérieuses.

Ils se glissent sans bruit à leur suite, évitant d'être aperçus sous peine de s'exposer à une mort certaine, avant d'avoir pu tenter la capture qu'ils avaient rêvé de cet œuf merveilleux.

Cette chasse à l'œuf de serpent est d'autant plus terrible et pleine de périls, que celui qui l'entreprend doit être seul; qu'il doit se trouver dans certaines conditions spéciales d'esprit et de corps; enfin qu'il ne peut faire usage d'aucune arme offensive ou défensive, qui le rendraient moins vulnérable.

Bref, le hardi chasseur doit s'exposer à mille dangers pour avoir une chance de réussite ; il faut qu'il tente l'expérience en se mettant dans les plus mauvaises conditions de lutte matérielle pour que sa victoire soit plus complète. Il faut que la conquête soit plus difficile pour qu'elle ait plus de prix.

Lorsque le chasseur a eu le courage de s'exposer ainsi, et qu'il a rempli ponctuellement tous les desiderata du programme, il

arrive enfin au moment solennel où l'œuf est parfait et flottant dans l'air sans avoir encore touché terre.

Ce moment est extrêmement court et il faut savoir le saisir sans trembler, sans hésiter une seconde, car le moindre manque de précision, la moindre fausse manœuvre ferait échouer l'opération du rapt. Et l'échec, c'est la mort irrévocable dans ce cas.

Le chasseur s'élance donc vers les serpents au moment psychologique, il tend un linge en forme de sac, pour que l'œuf y tombe dedans. Puis se précipitant aussitôt sur un cheval placé à portée, il faut qu'il s'éloigne au triple galop, car il a besoin maintenant d'échapper à la poursuite des serpents devenus furieux et lui donnant une chasse désespérée.

Malheur à celui qui tremble, ne serait-ce qu'une seconde; à celui qui ne brûle pas le terrain; à celui qui ne garde pas précieusement l'œuf dans les mains; et surtout à celui qui ne peut pas mettre au plus vite une rivière large et profonde entre son cheval et les serpents qui le poursuivent; si les serpents furieux l'atteignent ils ne lui font pas quartier.

Mais, si par un bonheur fort rare, il est parvenu à traverser cette rivière sans avoir été atteint; si l'œuf qu'il a ravi a été fait dans un bon moment de la lune; par exemple, s'il surnage quand on le plonge dans l'eau. Bref, s'il réunit toutes les conditions requises pour être parfait, le chasseur peut le suspendre désormais à son cou, il est bien assuré de réussir dans toutes ses entreprises, de triompher de ses ennemis quels qu'ils soient. Il sera en un mot l'homme le plus heureux du monde entier.

Ce conte populaire des anciens Celto-Lygiens des pays montagneux, s'est transmis d'âge en âge en subissant quelques modifications à peine sensibles comme je l'ai dit plus haut. Après avoir défrayé les conversations des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge, il se retrouve de nos jours encore dans les récits du vulgaire de la haute Provence, de l'Isère et du Jura.







II

L'AUTORITÉ DES FEMMES CELTO-LYGIENNES

Chez les Celto-Lygiens de l'antiquité les femmes avaient dans la société une autorité qu'on ne leur reconnaissait pas dans d'autres pays.

Elles intervenaient dans certains débats, avaient voix consultative, et prépondérante même, lorsqu'il s'agissait de faire la paix ou la guerre. On raconte que dans maintes circonstances les hommes se rendirent à leur opinion d'une manière éclatante et solennelle.

Leur autorité était rattachée par la tradition à un événement que les conteurs spécifiaient de la manière suivante en l'enjolivant de plus ou moins de détails dramatiques.

Un jour il survint des contestations entre

deux villages au sujet de la possession de certains pâturages dans lesquels les troupeaux trouvaient une abondante nourriture. On discuta beaucoup, chacun voulut avoir raison de son côté et on ne put arriver à s'entendre.

Chaque village fit part au voisin de la discussion qui était pendante ; la chose prit de grandes proportions, les uns étaient pour ceux-ci, les autres pour ceux-là ; bref, il arriva un moment où les populations étaient partagées en deux camps absolument hostiles.

Bien plus, la passion, s'y mettant on passa de la discussion à la dispute, aux gros mots, aux injures. Et même, les têtes s'échauffant, on se menaça de part et d'autre d'une manière très violente.

La question ne pouvant rester pendante, il fut résolu qu'à un certain jour des experts se réuniraient pour la trancher ; mais chacun de son côté étant fermement résolu à ne pas avoir tort. On se disposa donc dans les deux camps à venir en armes au rendez-vous.

Il était évident pour le moins clairvoyant qu'il y aurait collision et qu'une véritable guerre civile allait s'allumer.

Pendant ce temps les femmes qui ne s'étaient pas mises en colère aveuglément comme leurs maris, déploraient la triste tournure que prenaient les choses et cherchaient à calmer les disputeurs sans pouvoir y parvenir. Cependant elles ne perdaient pas courage et se promirent bien de ne pas aisser leurs parents s'entr'égorger ainsi d'une aussi absurde façon.

Donc le jour de la grande discussion, c'est-à-dire de la bataille, étant arrivé, elles suivent leurs maris. Au moment où les deux partis, les armes à la main, se mesuraient de l'œil et allaient fondre l'un sur l'autre pour commencer une lutte homicide; voilà qu'elles passent subitement de chaque côté du dernier rang au premier.

Là ayant établi une séparation vivante entre les adversaires, elles demandent, chacune à son mari ce qu'il veut, ce qu'il a à dire dans cette affaire. Elles arrivent ainsi à connaître d'une manière parfaitement précise le détail de la discussion, c'est-à-dire, les revendications des deux partis.

Aussitôt elles chargent d'un commun accord quelques-unes d'entre elles de juger la question et de règler le différent.

Les unes et les autres sont vite entendues sur les faits et décident que ceci appartiendra à tel village, que cela appartiendra à tel autre, que telle ligne de démarcation existera et ne sera pas franchie, etc. Bref, elles terminent par un arrangement amiable ce qui allait entraîner inutilement une effusion de sang.

Une fois la décision rendue, le traité fut ratifié séance tenante ; et en définitive tout le monde fut content. Chacun se félicita en lui-même de la tournure qu'avait pris l'événement.

Or, comme nos ancêtres étaient généreux et faciles à l'enthousiasme, on vota par acclation que désormais les femmes seraient consultées de droit dans les graves questions de paix ou de guerre.

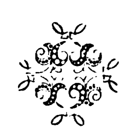
Elles de leur côté, elles eurent soin de ne pas laisser tomber le droit qu'on leur conféra, à cette occasion, en desuétude. Aussi désormais elles l'exercèrent lorsque cela fut nécessaire.

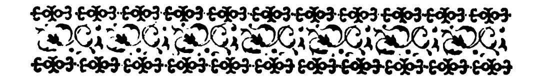
C'est en exécution de ce privilège que lorsque Annibal traversa nos pays allant d'Espagne en Italie, il accepta la clause qui spécifiait que toutes les fois qu'il s'élèverait

un conflit quelconque entre ses troupes et les populations Celto-Lygiennes, c'est au tribunal des femmes qu'il serait soumis.

Comme je le disais ailleurs *(Origines de la race provençale*, p. 108), on prévoit à priori que si les juges du sexe féminin étaient disposés à être sévères contre ceux qui s'attaquaient aux récoltes de la campagne et aux animaux domestiques, cette magistrature avait un fond d'indulgence pour les larcins amoureux surtout si le mariage pouvait être l'arrêt prononcé pour vider le différend.







III

LA PERFIDE MILÉSIENNE

Parthénius (*De Amatoriis affectionnibus liber*, c. 8), rapporte un conte populaire qui a dû faire les frais de plus d'une soirée chez nos ancêtres. Ce conte est assez dramatique, on va le voir, pour intéresser les auditeurs de la veillée, lorsque le conteur en titre en déroule les incidents avec quelque habileté.

Lorsque les bandes Gauloises ravagèrent l'Ionie, il arriva un jour quelles tombèrent à l'improviste dans un temple voisin de la ville de Milet, juste au moment où personne ne s'y attendait.

C'est au point qu'on y célèbrait une grande cérémonie religieuse et que les femmes de la haute société y étaient réunies, parées de

leurs plus beaux habits et portant leurs plus riches bijoux.

Ces femmes furent faites prisonnières et devinrent naturellement la propriété des vainqueurs qui les gardèrent ou les vendirent suivant leur impression du moment et les hasards de la campagne.

Une d'elles du nom d'Erippe, qui était fort belle, et qui d'ailleurs était l'épouse d'un des plus notables habitants de Milet, plût au guerrier auquel elle échût, de sorte qu'il résolut d'en faire sa femme.

Comme la campagne tirait à sa fin, et comme il avait récolté déjà une riche part de butin, il se mit sans tarder en devoir de rentrer dans son pays.

Voilà donc notre gaulois de retour dans les montagnes, en possession d'un riche pécule et d'une jolie femme. Il l'installe dans une vallée plantureuse et se dispose à y passer tranquillement le restant de ses jours.

Il est probable qu'il était débonnaire de caractère et qu'Erippe s'accommoda très bien de sa nouvelle condition, car, comme on va le voir, elle n'envisageait pas son retour à Milet, près de son premier mari, comme le comble de ses plus ardents désirs.

En revanche, l'habitant de Milet qui avait perdu ainsi sa femme, et qui s'appelait Xanthus, fut désolé; et, comme son amour était grand, il résolut de faire tout au monde pour la racheter.

Ce Xanthus se mit donc sans retard en mesure de recueillir tout l'or qu'il pouvait posséder et chercha à traiter avec les Gaulois. Apprenant que le ravisseur de sa femme était rentré dans ses foyers, il n'hésita pas à entreprendre un long et périlleux voyage pour tâcher de le rejoindre, pour lui offrir de la racheter.

Xanthus n'arriva en Celtique, après avoir couru mille dangers, que plusieurs mois après son départ de Milet, aussi Erippe s'était déjà habituée à son nouveau genre de vie et avait pris de nouvelles habitudes.

Lorsqu'il se présenta dans la demeure du Gaulois, celui-ci était absent, de sorte que c'est sa propre femme, devenue la femme du ravisseur, qu'il rencontra tout d'abord.

Je laisse à penser si son bonheur fut grand; il lui fit mille questions, naturellement; et lui apprit qu'il venait avec de l'or en vue de la racheter pour la ramener dans son pays où l'attendaient ses parents,

et où elle avait laissé un enfant en bas âge.

Lorsque le Gaulois rentra à la maison, il trouva le Milésien que sa femme lui présenta, et qui lui raconta comment dans le désir de racheter son épouse il avait entrepris ce long et périlleux voyage.

Notre Gaulois avait des sentiments généreux; il fut touché d'une pareille action, de sorte qu'il accueillit avec bienveillance l'étranger, et lui dit que désormais il pouvait se considérer comme son hôte, ce qui signifiait, *a priori*, qu'il était disposé à lui accorder sa demande.

Comme notre Gaulois aimait quelque peu le faste et l'ostentation, il ne voulut pas traiter de suite de la question du rachat; il donna des ordres pour qu'on préparât un festin auquel il convia tous ses amis.

Au jour fixé, on fit un superbe repas dans sa maison. Tous les notables de l'endroit y assistaient, et à la place d'honneur il avait mis le Milésien.

Le repas fut gai sans dépasser les bornes d'une tempérance convenable ; au moment psychologique le Gaulois s'adressant à son hôte lui dit en lui présentant sa femme : —

« Voilà votre épouse qui était ma captive et

que vous désirez racheter. — J'accepte votre proposition. — Dites-moi seulement le prix que vous m'en donnerez; prix qui doit être élevé, vous en conviendrez vous-même, car vous savez que je l'aime et que je l'avais déjà prise pour femme. Mais il est juste que vous puissiez la ravoir si vous acceptez de faire le plus grand sacrifice possible à votre bourse. »

Le mari répartit aussitôt : — « Lorsque ma femme m'a été ravie par les hasards de la guerre, je me suis mis en mesure de chercher tout l'argent que je pouvais me procurer pour la racheter. J'ai réussi à grand'peine, mais enfin j'ai réussi à ramasser mille pièces d'or. Les voici, prenez-les toutes, jusqu'à la dernière.

« Quant à moi, je serai encore votre obligé, si vous me permettez, après avoir reçu toute ma fortune, de m'en retourner avec elle. Je serai désormais pauvre, mais je serai heureux d'être de nouveau en possession de l'épouse que j'aime éperdûment, et dont j'ai un fils qui, sans elle, serait orphelin à Milet. »

Le Gaulois voulant faire grandement les choses et donner une preuve de sa munificence, répondit au mari :

— « Voyons; dans cette affaire il y a quatre intéressés, n'est-ce pas ?

« Moi d'abord, le vainqueur et le possesseur de la femme.

« La femme, qui est ma propriété, tout en étant votre épouse.

« Vous-même, qui aimez tellement votre femme que vous vous êtes exposé aux plus grands dangers pour la ravoir. Car non seulement vous avez couru le risque d'être dévalisé en route, mais encore j'aurais pu vous refuser le rachat.

« Enfin il y a votre fils que je ne connais pas, mais qui doit être un bel enfant s'il ressemble à sa mère; qui sera un homme de cœur en vous ressemblant.

« Eh bien! partagez la somme que vous apportez en quatre parts égales. »

Une fois le partage accompli, le Gaulois en prit une part, puis rendant les trois autres au Milésien il lui dit :

« Me voici désintéressé de mon côté; et par ailleurs voilà les trois parts qui reviennent à vous, à votre femme et à votre enfant. Emportez-les. De cette manière tout le monde sera content. »

On juge de l'impression que cela produisit

sur tout le monde. On applaudit, et chacun se retira content, le Gaulois comme les autres. Seule la perfide Erippe ne fut pas satisfaite du résultat, mais elle eut bien soin de ne pas le laisser paraître.

Erippe avait été remise au moment dont nous venons de parler entre les mains de son mari, et, dès qu'ils furent seuls, le bon Milésien laissa éclater sa joie, disant à sa femme : « Réjouissons-nous, car nous nous en sommes tirés à bien meilleur marché que ce que nous pouvions craindre.

« En effet, continua-t-il, non seulement je ne comptais pas qu'au lieu de mille pièces d'or il n'en voudrait garder que deux cent cinquante, mais je vous dirai que, sachant combien les Gaulois sont avares et cupides d'ordinaire, j'avais dit tout d'abord que je ne portais que mille pièces d'or alors qu'en réalité j'étais venu avec deux mille.

« C'est que je pensais qu'il me faudrait marchander, et je me proposais d'arriver peu à peu à augmenter la somme de manière à l'éblouir, s'il le fallait, pour le décider. »

Erippe, qui était une perfide coquine, se dit à part elle : « Tiens, j'ai là peut-être un moyen de rester auprès du Gaulois que j'aime mieux

que mon premier mari. Je vais habilement exciter sa cupidité pour le pousser à me garder avec lui. »

Donc, le lendemain, elle saisit le moment où elle se trouve seule avec le Gaulois, et lui dit :

« Seigneur, vous m'avez rendue à mon premier mari, mais il faut que vous sachiez que que je vous aime plus que je ne l'aime.

« Si vous vouliez me garder avec vous, vous me rendriez bien heureuse. Je dois même ajouter que vous en tireriez en outre un grand profit.

« Si vous voulez, je vous donnerai un moyen pour me garder avec vous et vous enrichir en même temps.

— Tiens, repartit le Gaulois, la chose est piquante d'intérêt; dites-moi donc comment vous voudriez que je fasse.

— Eh bien! continua la jeune femme, sachez que mon mari qui vous a dit qu'il avait pu ramasser mille pièces d'or en vendant tous ses biens vous a trompé; il possédait deux mille pièces, et il était décidé à vous les donner toutes au besoin si vous l'aviez exigé.

« Donc il suffirait de le mener dans un endroit écarté sous un futile prétexte. Il ne se

méfie pas de vous, après la superbe marque de libéralité que vous venez de lui donner, de sorte qu'il y viendrait sans défense.

« Là vous le tueriez, nous ferions disparaître son corps, et personne ne saurait ce qu'il est devenu, tandis que je resterais de cette manière auprès de vous.

« Je vous aurais ainsi apporté en définitive deux mille pièces d'or de dot, en outre de mon amour dont je vous ai donné tant de preuves. »

Le Gaulois fut révolté d'une pensée aussi infâme, et au premier moment il eut envie de faire un éclat. Mais il se contint. Il ne répondit ni oui ni non, demanda à réfléchir, puis enfin dit à la femme :

« Nous ne pourrions pas faire cela ici sans nous compromettre ; aussi allons-nous employer un moyen détourné pour arriver à nos fins.

« Nous partirons, vous, votre mari et moi. Je prendrai pour prétexte que je veux vous accompagner jusqu'aux limites de notre canton.

Puis, une fois en route, nous choisirons le moment propice et nous tuerons celui dont nous devons nous débarrasser. De cette ma-

nière, personne n'aura rien vu et ne pourra nous dénoncer comme meurtriers.

Erippe se rendit à ces raisons et hâta les préparatifs du départ qui put, grâce à son activité, avoir lieu peu de jours après.

Le Gaulois dit à Xanthus :

« Je veux vous accompagner jusqu'à la limite de notre territoire, je ne me séparerai de vous qu'alors.

« Et même je ne vous quitterai qu'après avoir fait un sacrifice solennel aux dieux pour le bonheur de votre voyage de retour. »

Arrivés au pied des Alpes et au moment de se séparer, le Gaulois voulut offrir le sacrifice. Il prépara l'autel, le bûcher, il choisit une des plus belles chèvres du voisinage, et, au moment où il fallait l'immoler, il chargea Erippe de la maintenir immobile en tenant les cornes de ses deux mains.

Puis, faisant comme s'il se trompait, il plongea son épée dans le sein de la jeune femme d'un mouvement si ferme et si vigoureux qu'elle passa instantanément de vie à trépas.

On juge de la stupéfaction douloureuse de Xanthus qui n'eut pas le temps de détourner le coup et qui vit sa femme morte au mo-

ment où il espérait la posséder désormais d'une manière absolue.

Mais le Gaulois, se tournant vers lui sans colère, lui dit : « Infortuné mari, ne me maudis pas, car je n'ai pas voulu te nuire ; bien au contraire, j'ai agi ainsi dans un sentiment de sympathie pour toi.

« Ta femme était une coquine indigne de ton amour et c'est pour la punir de son infâme désir de te voir mourir que je l'ai tuée »

Il raconta alors à Xanthus les détails de l'aventure que nous connaissons ; il lui remit les deux cent cinquante pièces d'or qu'il avait gardées jusque-là et lui dit : « Rentre à Milet sans regrets ; tu y chercheras une autre femme ayant des sentiments plus honnêtes que celle dont je viens de te débarrasser. »







IV

BRENNUS ET L'EPHÉSIENNE COQUETTE

Lorsque Brennus, à la tête des Gaulois, alla ravager l'Europe orientale et l'Asie méditerranéenne, il arriva un jour devant Ephèse. Cette ville l'attirait par l'attrait des grandes richesses que contenait son temple fameux dont la réputation était allée jusqu'au fond de la Gaule.

On sait que les richesses de ce temple d'Ephèse avaient, pendant bien des années, excité la cupidité de tous les guerriers placés sous ses ordres.

L'armée gauloise était donc campée dans les environs de la ville sainte ; mais elle n'osait l'attaquer, parce qu'elle craignait de ren-

contrer une résistance qui aurait triomphé de ses efforts.

La voix publique avait répandu le bruit que des fortifications très compliquées avaient été établies autour du temple ; sans compter d'ailleurs que la superstition faisait craindre même aux plus braves de ses guerriers, que par l'effet de l'intervention d'une puissance surnaturelle, mille embûches étaient tendues contre les assaillants.

Brennus était donc quelque peu préoccupé et il n'osait se décider à commander l'attaque. Mais voilà que, sur ces entrefaites, il rencontre un jour une jeune fille du peuple qui lui plut et à laquelle il fit des avances qui furent aimablement accueillies.

Le Gaulois était entreprenant, la belle n'était pas sévère ; bref, ils furent bientôt les meilleurs amis du monde.

Après avoir songé à l'amour, Brennus, qui avait besoin d'avoir des renseignements sur maintes choses de la ville pour savoir s'il pourrait ou non tenter l'attaque, sans crainte la questionna et entreprit de la décider à lui servir d'espion.

La jeune Ephésienne était si coquette qu'elle ne craignit pas de promettre à Bren-

nus tout ce qu'il voulut. Mais à la condition expresse cependant qu'il lui ferait de riches cadeaux.

Cela lui fut promis sans aucune peine. Elle posa même pour condition que le prix de sa trahison serait la possession de tous les colliers d'or que les soldats gaulois enlèveraient aux femmes de la ville d'Ephèse, pendant le pillage.

Brennus se hâta d'accepter le marché ; et la jeune fille, abusant de ce que ses compatriotes ne la soupçonnaient pas, put fournir à l'ennemi de son pays tous les renseignements précis dont il avait besoin.

Grâce donc à la trahison de cette indigne coquette, la ville fut prise et saccagée comme on le sait.

Mais Brennus, tout en profitant des indications utiles que lui avait donné la jeune fille, n'en avait pas moins conçu contre elle le plus violent mépris. On se sert des espions quand on en a besoin, mais on les hait et ils vous inspirent le plus profond dégoût même au moment où ils vous rendent les plus grands services.

Aussi dès que le pillage de la ville eut été terminé, il assembla ses soldats sur une

grande place, et dit à celle qui avait trahi son pays d'y venir aussi pour recevoir le prix convenu de ses actes.

La crédule coquette se hâta d'accourir pleine d'avidité, espérant posséder les plus beaux bijoux de la cité. Brennus la fit asseoir dans un endroit déterminé et commanda à ses soldats de défiler devant elle. Chacun d'eux reçut l'ordre de lui jeter à mesure les colliers qu'ils avaient dérobés pendant le sac de la ville.

Se mettant à la tête des troupes, il passe le premier devant l'horrible coquette et lui jette sur les genoux son lot de colliers qui était fort gros ; chacun l'imita à son tour.

L'imprudente en éprouva tout d'abord une mmense joie. Mais à mesure chaque soldat lui en jetait un ou plusieurs en passant, elle finit par être écrasée sous le nombre et le poids. Enfin elle mourut étouffée par l'abondance même de ces joyaux que dans sa coquetterie coupable elle avait aimés au point de trahir son pays pour leur possession.





V

LA FEMME D'ORTIAGON.

On trouve une pensée voisine ou au moins assez bien comparable à celle qui a inspiré le conte dont nous venons de rapporter les détails, dans le suivant qui a pour héroïne une femme gauloise dont Tite-Live (livre XXXVIII, § xxiv) raconte la conduite mémorable que voici :

Seulement cette fois la femme joue le beau rôle, au contraire de ce que nous venons de voir à propos de la fille d'Ephèse.

Les Romains défirent, on le sait, les descendants de ces Gaulois qui avaient fait trembler à une certaine époque non seulement Rome elle-même, mais encore toute l'Europe occidentale; et naturellement ils réduisirent

une partie de leur population en un dur esclavage.

Or parmi les captifs se trouvait une jeune femme gauloise d'une beauté remarquable. C'était l'épouse du chef Ortiagon qui avait combattu vaillamment et qui avait été obligé de battre en retraite en abandonnant sa maison et sa propre famille entre les mains des ennemis pour sauver le restant de ses guerriers.

Les captifs étaient sous la garde d'un centurion qui était un homme grossier, aussi avide que passionné, aussi debauché qu'avare et qui ne fut pas longtemps sans remarquer la beauté de cette pauvre jeune prisonnière.

Ce misérable abusa de sa force vis-à-vis de sa faible captive et, malgré une résistance désespérée de sa part, il lui fit subir les derniers outrages.

Après avoir ainsi violenté la malheureuse Gauloise pendant quelques jours, la soif de l'or reprit le dessus chez cet infâme. Sachant que la captive appartenait à une famille riche, il lui dit que si elle voulait lui faire donner une forte rançon il lui rendrait la liberté.

La jeune femme accepta avec empressement cette occasion qui lui était offerte; après discussion, il fut entendu qu'elle chargerait un de ses compagnons de captivité, qui d'ailleurs était son esclave, d'aller auprès de son mari pour prendre la somme convenue pour sa rançon.

Cette somme devait être portée, à telle date et à telle heure de la nuit, dans un endroit écarté de la campagne, où le centurion conduirait la captive pour l'échanger contre l'or du mari.

Avant le départ de l'esclave, la Gauloise le prit à part pour lui faire quelques recommandations secrètes sous prétexte de lui indiquer d'une manière bien précise comment il devait procéder pour trouver la totalité de la rançon exigée.

Que lui dit-elle dans cet entretien? on ne le sut pas tout d'abord; mais, comme nous le verrons, la suite de l'événement l'indiquera d'une manière suffisamment claire.

L'esclave partit; quelques jours après, à l'heure convenue, quand tout le monde était endormi, le centurion se dirigea accompagné de sa captive vers l'endroit écarté de la campagne où l'échange devait être accompli.

Il trouva là, l'homme qui était allé négocier la rançon; avec lui était un autre Gaulois, vêtu comme les esclaves. C'était sans doute un de ses compagnons de domesticité qui avait dû l'accompagner pour l'aider à porter la somme d'or trop pesante pour les forces d'un homme seul.

Les sacs contenant l'or étaient là, largement ouverts, de sorte qu'ils fascinèrent vite les yeux du cupide centurion. Aussi c'est à peine pour la forme qu'il demanda si la somme convenue y était bien tout entière.

« Compte cet argent, lui dit la femme. Je pense bien que mes parents, qui savent que c'est le prix de ma liberté, n'auraient pas voulu, par une avarice mal inspirée, m'exposer à rester en captivité. »

Le centurion se baissa pour vérifier au moins sommairement si la rançon était bien complète. Il plongea ses mains dans l'or, ne prêtant aucune attention aux quelques paroles que la jeune femme adressait en gaulois à l'homme qui avait apporté le sac d'or.

« Voici le moment propice, lui dit-elle en sa langue maternelle que le Romain ne connaissait pas, venge mon honneur en tuant ce misérable. — Le voilà sans défense devant

toi, occupé à se repaître d'or après avoir abusé de sa puissance. »

Le Gaulois à qui s'adressaient ces paroles n'était autre qu'un proche parent, le frère peut-être de la jeune femme. Il s'était déguisé en esclave pour pouvoir arriver jusqu'à la portée du centurion.

Sans tarder, il sort l'épée qu'il portait cachée sous ses vêtements, et pendant que le misérable était occupé à compter son or, il lui plonge son arme dans la gorge sans coup férir.

Le centurion fut tué du coup. La jeune femme commanda alors à l'esclave de lui séparer la tête du corps.

Alors elle prend cette tête qu'elle enveloppe dans son voile et qu'elle emporte avec elle, gagnant d'un pas rapide le campement gaulois où elle devait retrouver son mari.

Ils y arrivèrent sans retard, et quand la Gauloise fut devant son époux, elle jeta cette tête à ses pieds avant de se précipiter dans ses bras.

« Tiens, lui dit-elle. Voilà la tête du misérable qui m'a outragée. Son crime a été abominable, mais la punition ne pouvait être plus grande. »

On comprend, qu'en effet, le souvenir de ses injures devait être moins pénible en présence d'une vengeance aussi éclatante et aussi complète.

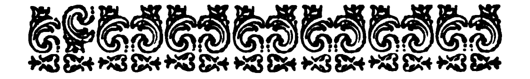
Dès lors le passé fut laissé dans le silence, et le jeune ménage Gaulois vécut aussi uni et aussi heureux que par le passé.

Le mari sentait bien que si sa femme avait été outragée elle en avait tiré une terrible vengeance. La femme montrait de son côté par son attachement, par son amour, par l'austérité de sa vie de tous les jours combien les violences ignobles du centurion lui avaient inspiré de répulsion et de colère.



TROISIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE MASSALIOTE.



TROISIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE MASSALIOTE.

CETTE partie du présent recueil contient des contes populaires qui avaient cours chez les Massaliotes : ces Grecs de Phocée venus sur les rivages de notre Provence pour y établir un comptoir commercial d'abord ; puis une colonie qui devait jouer un si grand rôle dans l'histoire du pays.

Ce comptoir devait, on le sait, devenir la ville célèbre de Marseille qui, depuis deux mille ans, peut, avec un orgueil légitime, se

placer à la tête des centres du commerce maritime de la Méditerranée.

Les documents historiques que nous possédons sur l'époque si éloignée de nous déjà, de la fondation de Massalie, ou au moins de l'établissement des Phocéens dans la baie de Lacydon, nous apprennent que l'influence phénicienne était tombée si bas à ce moment, avait été si complètement réduite à néant, même, depuis plusieurs générations, que les Phocéens purent croire de bonne foi qu'ils étaient les premiers étrangers venant dans le pays.

Le conte du mariage de Protis et Gyptis, que je rapporte un peu plus loin, corrobore très bien cette affirmation de l'histoire, et à ce titre présente un grand intérêt dans la question qui nous occupe.

Je n'ai pas à envisager ici toutes les conséquences qui découlent de cela ; mais, pour rester strictement dans le cadre des études ethnographiques qui me préoccupent, je spécifierai que l'influence phénicienne avait entièrement disparu de la mémoire des gens de la contrée celto-lygienne, lorsque les Phocéens arrivèrent.

Et cependant cette influence avait certai-

nement été puissante à un moment donné, pouvons-nous le penser. On en a la preuve, d'une part, par un conte des exploits d'Hercule si bien acclimaté dans la contrée ; d'autre part, par les vestiges matériels de cette domination phénicienne qui restaient dans la Gaule et la Celto-Lygie : à savoir la grande route qui allait des Pyrénées aux Alpes, les traces de mines d'argent, de plomb et autres minéraux qui subsistent encore aujourd'hui.

Quoi qu'il en soit il est bien établi que cette influence phénicienne s'était tellement fondue alors chez les Celto-Lygiens, avait été si complètement absorbée, qu'on me passe le mot, par leur esprit, qu'elle y avait pris droit de domicile définitif et avait subi les modifications que tout apport étranger doit subir en Provence pour s'y acclimater.

Dans ces conditition, l'influence massaliote venant se faire sentir dans le pays à mesure que les Phocéens bâtirent leur grande ville commerciale et étendirent autour d'elle des comptoirs et des avant-postes militaires apporta un élément nouveau.

Cet élément ethnographique apporté par les Massaliotes, tout en ayant besoin d'être

modifié et transformé pour faire partie désormais du domaine des Provençaux, était cependant assez spécial pour donner à la tournure d'esprit de nos ancêtres des aspects nouveaux qui ne manquent pas d'avoir un intérêt de premier ordre.

Les Celto-Lygiens avaient primitivement pour caractéristique de leur intelligence un sentiment de religiosité dans lequel la superstition tenait une grande place. D'autre part, ils avaient un fond de sauvagerie brutale qui les portait facilement aux actes de violence, et qui se traduisait par le mépris du prix que doit avoir la vie pour les hommes sensés.

Ces deux conditions avaient cette conséquence : que chez eux le coup mortel porté à l'ennemi et même à l'ami, momentanément devenu un adversaire, était la note prédominante. L'événement survenait fréquemment et sans qu'on y eût beaucoup songé à l'avance, surtout si un peu d'ivresse, d'exaltation ou de colère s'en mêlait.

En somme nous pouvons nous représenter la tournure d'esprit et la facilité d'irascibilité des Celto-Lygiens en prenant pour type ces Italiens : Lucquois, Toscans, etc., etc., qui

viennent chaque année en si grand nombre travailler sur les chantiers des diverses localités de la Provence, et qu'on désigne sous le nom collectif de *Piémontais* dans le pays. Ces *Piémontais* sont, on le sait, de braves gens qui travaillent avec vigueur, qui sont rangés, économes et doux à jeûn, ou quand aucune passion passagère ne les excite. Tandis que sous l'influence de l'amour, de la jalousie, de la colère, etc., etc., lorsque, surtout, une pointe de vin est venue se mettre de la partie, ils jouent du couteau avec une déplorable facilité.

Pour compléter mon appréciation sur la manière d'être des Celto-Lygiens, je dirai qu'il y avait enfin, chez eux un troisième élément : c'était le fond de générosité et d'enthousiasme de leur caractère. Quand on savait faire vibrer cette générosité et cet enthousiasme, on tirait d'eux l'effort le plus puissant et le plus spontané, pour ainsi dire, qu'ils pussent fournir ; on les électrisait, tant pour les bonnes comme pour les mauvaises résolutions.

Les Phocéens qui vinrent fonder Massalie apportaient d'autres éléments qui, en se modifiant pour s'acclimater dans le pays et se

mélangeant avec ces éléments celto-lygiens précités, devaient constituer une résultante assez curieuse. Nous aurons, dans maintes circonstances, à nous occuper de cette résultante bien faite pour frapper l'esprit de ceux qui aiment à réfléchir.

Quoiqu'il en soit, et les contes que nous rapportons ci-après pour la période massaliote le montrent, il y a déjà un premier point qui fait saillie : c'est le côté poétique de l'intelligence des habitants de la baie de Lacydon. J'en donne pour preuve la gracieuse idylle de Protis et Gyptis qui est douce, suave, charmante, et qui n'a pas paru surannée un seul instant depuis deux mille ans qu'elle est répétée d'âge en âge.

Il n'entre pas dans mon cadre actuel de dire que l'anecdote de Protis et Gyptis se retrouve dans vingt autres légendes de la fondation des villes, soit en Italie, soit en Grèce, soit sur les côtes de l'Asie méditerranéenne ; j'aurai à le montrer dans un autre livre. Mais dès à présent déjà je puis dire par avance que nulle part cette aventure n'est présentée d'une manière aussi douce, aussi simple et aussi charmante qu'à Massalie. De sorte que nous pouvons sans hésiter

mettre ce côté poétique de l'esprit des Massaliotes au premier rang.

Dans le conte de l'attentat de Coman, c'est encore l'amour qui est en jeu, et qui fait accomplir un grand sacrifice. Mais, à côté de ce sentiment, nous voyons apparaître celui de la prudence habile et réfléchie des Phocéens qui s'arrangent pour tuer séparément leurs ennemis. Les Celto-Lygiens se seraient rués sans retard contre les fauteurs du complot, et auraient livré la bataille sans s'occuper de calculer si elle était donnée dans de bonnes ou de mauvaises conditions. Les Massaliotes manœuvrèrent avec finesse pour réussir.

Dans le conte de Bellovèse nous voyons percer l'esprit de la diplomatie qui fut si habilement exploité par Massalie en tant de circonstances différentes pour arriver à dominer le pays. Cet esprit de duplicité est évident dans maintes et maintes circonstances de l'histoire de la grande ville provençale. Les événements qui se rattachent aux guerres puniques, à la conquête de la Celto-Lygie par les Romains, etc., en sont des preuves qu'on ne saurait contester.

Le conte de Catuman nous révèle le côté

de la religiosité des Massaliotes. Cette religiosité tenait une grande place chez eux, et la superstition aussi. Mais, remarquons-le, au lieu d'avoir pour dieux Taran (le tonnerre), Hésus, Teutates, c'est-à-dire des puissances surnaturelles aimant à faire le mal, cherchant à se faire craindre par leur force et leur violence, la divinité massaliote par excellence est Diane dont la puissance considérable est surtout bienveillante.

A côté de cette immense prépondérance de la bonne mère, de la grande déesse, déification de la femme, bonne, qui écoute volontiers la prière du faible, de l'affligé, plus douce encore que forte quoique son autorité soit infinie.

Puis c'est Appollon qu'ils adoraient; Appollon type de la jeunesse, du soleil, de la poésie, de tout ce qu'il y a de généreux, d'aimable, de sensible dans la vie.

Enfin, pour être complet, n'oublions pas Mercure, le dieu du commerce, de l'habileté allant jusqu'à la tromperie, etc., qui avait de fervents adorateurs chez les Massaliotes du temps passé.

Je ne dois pas entrer ici dans trop de développements dans cet ordre d'idées, car ce

seraient des digressions injustifiées. Mais ce que je viens de dire montre déjà l'horizon au lecteur qui veut y réfléchir un peu. J'aurai à revenir longuement dans une autre étude pour montrer que le caractère des Provençaux est la résultante d'une série d'éléments divers convergeant vers un même point de centre.





I

LE MARIAGE DE PROTIS ET GYPTIS.

En l'an 599 avant J.-C., les Phocéens qui, on le sait, descendaient des habitants de l'Attique ou de l'Ionie, et qui s'étaient établis depuis assez longtemps sur les côtes de l'Asie-Mineure, eurent le désir d'accroître leurs relations maritimes avec les pays de l'Europe occidentale.

Les Phocéens formèrent donc le projet d'établir un comptoir sur les rivages de la Gaule, et, comme la religion tenait une grande place dans leur société, ils commencèrent par consulter les dieux.

Or la réponse des dieux ayant été favorable, une expédition composée d'hommes et de femmes, emportant les instruments, les

plantes, tout enfin ce qu'il fallait pour fonder une colonie, se mit en route. Cette expédition était placée sous les ordres d'un chef que les uns appellent Protis, d'autres Euxène, d'autres enfin Simos.

Les émigrants touchèrent d'abord à Ephèse où l'oracle avait prescrit d'aller prendre une personne que Diane leur désignerait, et qui se chargerait de la direction spirituelle de l'expédition.

Pendant que les Phocéens étaient à Ephèse, un phénomène surnaturel se passa : une des principales prêtresses de Diane, qui s'appelait, dit la légende, Aristarché, vit en songe la déesse qui lui commanda de prendre une des statues et d'embarquer sur le navire qui allait fonder une colonie sur la côte ligurienne.

Outre la statue de Diane, la prêtresse prit une portion du feu sacré qui brûlait à perpétuité dans le sanctuaire du temple, afin qu'on pût établir sans retard un culte régulier de la déesse dans le nouveau pays.

Ainsi munie de tout ce que le temporel et le spirituel réclamaient pour la réussite de l'entreprise, l'expédition fit voile vers les côtes de la Gaule.

Elle aborda dans la baie de Marseille qui était désignée dans l'esprit de son chef depuis bien avant son départ ; car il faut ajouter, toujours d'après la légende, qu'un navire phocéen qui, en revenant des Colonnes d'Hercule, avait été atteint dans ces parages d'une furieuse tempête avait trouvé dans la baie de Lacydon un refuge excellent et avait rapporté dans la mère-patrie la notion d'un pays favorisé à tous égards par tout ce qui pouvait en faire un lieu de promission.

Protis arriva donc avec son navire et son monde dans la baie de la future Marseille. Or il s'agissait d'obtenir tout d'abord l'autorisation du roi des Ségobriges qui régnait dans le pays pour y fonder une ville, de sorte qu'aussitôt après être arrivé, Protis se mit à même d'aller voir ce chef ségobrigien.

Pour cela faire, il se revêtit de ses plus beaux habits et se fit accompagner sinon précéder par les cadeaux les plus agréables aux naturels de la contrée. Quelques objets d'utilité ou de luxe bien brillants, des étoffes de couleur voyante, et du vin ou telle autre liqueur fermentée, bien certainement.

Précisément, ce jour-là, le vieux roi ségo-

brigien, qui s'appelait Mann, Nan ou Cénoman, suivant les conteurs, et qui avait pour unique héritière une fille du nom de Gyptis pour les uns, du nom de Péta pour les autres, avait résolu de prendre un gendre afin d'avoir un successeur mâle et une descendance assurée.

La coutume du pays voulait que ce choix fut l'objet d'une grande cérémonie que voici : tous les jeunes gens de marque du voisinage qui désiraient obtenir la main de la fille étaient venus en habit de fête; un repas solennel était servi, et tous les étrangers avaient le droit d'y prendre part à titre égal. Après le repas, la jeune fille apparaissait tout à coup parée de ses plus beaux ornements, et elle allait offrir une coupe pleine à celui que son cœur avait choisi.

Le fait de la présentation de la coupe était significatif. L'heureux élu devenait mari de la reine future et, par conséquent, roi désigné du pays ségobrigien, après la mort de son beau-père.

Gyptis, frappée de la beauté, de l'air noble, de la vaillante tournure de Protis, lui présenta la coupe.

Au lieu de satisfaire les vœux d'amour

ou d'ambition de quelqu'un d'entre de ses compatriotes, d'un de ses compagnons d'enfance, la belle provençale préféra donner son cœur, sa main, son trône futur à un séduisant étranger qu'elle voyait ce jour-là pour la première fois.

Grande fut la surprise et l'émotion de tous, on le comprend facilement. Les nombreux amoureux délaissés furent vivement blessés, sans doute.

Mais le vieux Mann, très superstitieux par ailleurs, au lieu de se fâcher, trouva au contraire dans cet événement conduit par le pur hasard et absolument imprévu un ordre de la divinité pour bien accueillir les Phocéens. Ce fut à ses yeux un présage surnaturel évident pour la prospérité de sa descendance et de son pays.

Dans une pareille disposition d'esprit, il consentit au mariage, et il donna à Gyptis pour dot le pays désiré par les étrangers; de sorte que la ville de Massalie se trouva fondée ainsi la première année de la quarante-cinquième olympiade (499 ans av. J.-C.).





II

LE COMPLOT DE COMAN

Tous les Ségobrigiens n'eurent pas pour le Phocéen Protis la bienveillance que lui témoigna le vieux roi Mann lorsqu'il lui donna sa fille en mariage; plusieurs même virent avec une jalousie profonde les Phocéens prendre pied dans le pays. Car ils ne pouvaient oublier que c'étaient des étrangers et ils voyaient que, pour le présent, ils avaient toutes les faveurs désirables; qu'ils auraient, dans l'avenir, la puissance, c'est-à-dire le commandement.

De ce nombre fut le fils même de Mann, le frère de Gyptis, celui qui devait être, à la mort de son père, le chef de la peuplade et le voisin immédiat de la colonie phocéenne. Ce fils de Mann s'appelait Coman.

Or un jour Mann mourut; ledit Coman lui succéda et il rêva dès lors, s'il ne l'avait fait déjà, de chasser ces étrangers qui lui étaient odieux.

La légende dit qu'il n'allait pas suffisamment vite en besogne, au gré de plusieurs de ses compatriotes; de sorte qu'un d'entre eux vint un jour, dans une réunion solennelle, lui débiter un apologue qui s'est transmis jusqu'à nous, pour l'exciter contre les Phocéens.

Voici cette fable apologétique telle que la rapporte Justin, x-L, III, 4.

« Un jour une chienne pria un berger de lui prêter quelque coin de sa cabane pour y faire ses petits.

« Le berger y consentit.

« Alors la chienne demanda de les y nourrir et elle l'obtint.

« Les petits grandirent, et, forte de leur secours, la mère se déclara seule maîtresse du logis. »

« O roi, voilà ton histoire : ces étrangers, qui te paraissent aujourd'hui faibles et méprisables, demain te feront la loi et opprimeront notre pays » (Justin, x, L, III, 4).

Notre immortel fabuliste La Fontaine a

mis ce sujet en vers dans la charmante fable nº VII du second livre de son recueil :

Une lice étant sur son terme
Et ne sachant où mettre un fardeau si pressant,
Fait si bien qu'à la fin sa compagne consent
De lui prêter sa hutte, où la lice s'enferme
Au bout de quelque temps, sa compagne revient,
La lice lui demande encore une quinzaine,
Ses petits ne marchaient, disait-elle, qu'à peine.
Pour faire court, elle l'obtient.
Ce second terme échu, l'autre lui redemande
Sa maison, sa chambre, son lit.
La lice cette fois montre les dents, et dit :
Je suis prête à sortir avec toute ma bande,
Si vous pouvez nous mettre hors.
Ses enfants étaient déjà forts.
Ce qu'on donne aux méchants toujours on le re-
Pour tirer d'eux ce qu'on leur prête, [grette.
Il faut que l'on en vienne aux coups;
Il faut plaider ; il faut combattre.
Laissez leur prendre un pied chez vous,
Ils en auront bientôt pris quatre.

Cette fable fit une grande impression sur l'esprit de Coman, dit la légende ; il décida dans son esprit d'essayer d'en finir avec ses étrangers en les exterminant et en détruisant leur établissement de fond en comble sans tarder davantage.

Un complot militaire fut ourdi alors entre tous les guerriers ségobrigiens, et voici comment ils résolurent d'opérer : La fête de Flore était une grande solennité chez les Massaliotes et pour cette occasion on dressait des trophées de verdure, on faisait des processions solennelles, des réjouissances publiques; en un mot, la population tout entière était en grande liesse pendant plusieurs jours.

Or une partie des guerriers ségobrigiens devait venir dans la Massalie avec des apparences pacifiques et sous le prétexte d'une curiosité très naturelle chez les campagnards quand il y a fête à la ville.

Ces guerriers devaient avoir leurs armes cachées sous les vêtements ou même venir sans armes, car à un moment donné ils devaient en trouver dans un endroit déterminé qui leur avait été indiqué à l'avance.

Une autre partie plus minime, mais composée des hommes les plus intelligents et les plus hardis, devait se cacher dans de grandes charrettes chargées du feuillage et des fleurs nécessaires pour élever les trophées de verdure.

Ces charrettes, qui contenaient aussi les ar-

mes nécessaires pour équiper la totalité des Ségobrigiens, étaient conduites par des chefs celto-lygiens déguisés en hommes de peine ou en valets d'écurie.

Enfin le gros de l'armée devait aller s'embusquer dans un vallon boisé voisin de la ville pour être prêt à se ruer dans Massalie dès que les portes lui seraient ouvertes par les conjurés.

Voici comment les choses devaient se passer: les guerriers isolés, qui venaient à Massalie sous prétexte de curiosité, devaient se promener sans affectation çà et là dans la ville la veille de la fête. Ils devaient ainsi prendre une connaissance exacte des divers quartiers, des points stratégiques à occuper, de la manière dont il fallait attaquer les Massaliotes, etc., etc.

Puis le soir venu, ils devaient se grouper en certains endroits déterminés comme des gens qui veulent paisiblement passer la nuit sur les lieux mêmes afin d'être tout rendus le lendemain dès la première heure, et par conséquent de ne rien perdre des réjouissances annoncées. Réjouissances qu'ils avaient l'air d'attendre impatiemment et avec les dispositions d'esprit les plus débonnaires du monde

Ces endroits étaient naturellement ceux où les charriots chargés de feuillage se trouvaient remisés en attendant la fête.

Une fois la nuit venue, les guerriers devaient s'armer ou sortir leurs armes cachées, se partager en groupes distincts, ayant chacun sa mission bien déterminée.

Ainsi, tandis que les uns devaient simultanément mettre le feu à certains endroits différents de la ville et commencer à égorger les Massaliotes qui accourraient pour éteindre l'incendie; les autres devaient attaquer les gardiens des diverses portes de la ville au même moment.

Une fois les gardiens tués, ils ouvraient les portes, et une fois ces portes ouvertes, l'armée Celto-Lygienne embusquée dans le bois voisin se serait ruée dans la ville répandant la mort et l'incendie sur son passage, sans faire aucun quartier pour ces Phocéens aborrhés par la jalousie la plus haineuse.

Le plan était habilement combiné, on le voit, et, comme il était entendu qu'on ne ferait aucun quartier, c'était une véritable extermination qu'on rêvait.

Pas un Massaliote ne devait survivre. Si le complot avait réussi, l'endroit où s'élève

aujourd'hui la grande ville de Marseille serait redevenu sauvage et inhabité par les hommes. Quelques ruines seules auraient indiqué aux navigateurs ultérieurs que les Phocéens avaient possédé là momentanément un établissement de quelque importance.

Mais le projet ne devait pas se réaliser; bien au contraire, il devait servir à la destruction de la nation ségobrigienne et, par conséquent, aider d'autant à la prospérité de la ville naissante de Massalie.

Voici comment l'événement se passa. Une parente de Coman, jeune et belle Ségobrigienne, aimait un Massaliote, comme Gyptis avait aimé Protis, lors de l'arrivée des Phocéens.

Elle était naturellement au courant de tous les détails du complot ourdi contre ses compatriotes, et, comme elle ne voulait pas que son amoureux fut massacré, elle se décida, après maintes hésitations, à essayer de sau ver la vie de celui qu'elle aimait.

Pour cela elle le supplie de quitter la ville avant le jour de la fête; elle lui propose de fuir avec lui vers un pays éloigné. Et comme le jeune homme qui se promettait beaucoup de plaisir à l'occasion des fêtes de Flore ré-

sistait à ses sollicitations pressantes, elle finit par lui dévoiler les projets homicides de ses compatriotes.

Le jeune Massaliote mis ainsi au courant d'une manière précise, alla en secret, mais en toute hâte, prévenir les chefs de la cité de ce qu'il venait d'apprendre.

Ceux-ci se hâtèrent de vérifier d'abord si la chose était vraie en surveillant habilement les agissements des Ségobrigiens; ils ne tardèrent pas à acquérir la conviction de sa réalité.

Sans que personne chez les Celto-Lygiens, pas même la jeune parente de Coman, ne s'en doutât, les mesures défensives furent prises. Puis, le jour où les charriots entrèrent en ville, on les dirigea çà et là sous divers prétextes loin de l'endroit où ils devaient aller. A mesure on se saisissait, en cachette du restant des conspirateurs, des hommes ca chés sous le feuillage et des armes dissimulées avec les fleurs.

Dès la première heure de la nuit, pendant que les portes de la ville étaient solidement gardées, on s'empara des Ségobrigiens qui s'étaient cachés dans tel ou tel repaire en attendant le moment de l'action; et il faut

ajouter que, dès qu'un prisonnier était saisi, il était égorgé sans pitié.

Une fois la ville ainsi purgée de ceux qui devaient commencer le massacre et ouvrir les portes, on se hâte de faire une sortie of- offensive.

On cerne sans bruit le vallon où les Ségobrigiens dormaient en attendant le signal de l'envahissement de Massalie. L'attaque fut imprévue autant qu'impétueuse ; les Ségobrigiens furent pris sans défense, le carnage fut horrible et pas un d'eux n'échappa quoiqu'ils fussent, au dire de plusieurs conteurs, au nombre de plus de trois mille.

De sorte que lorsque le soleil se leva le lendemain, au lieu d'éclairer la destruction de Massalie, il vit la nation ségobrigienne détruite tout entière.

Il faut ajouter cependant que les Ségobrigiens ne furent probablement pas tous tués, car nous verrons plus tard que les Massaliotes eurent besoin de l'intervention de Bellovèse sous peine d'être exterminés ou jetés à la mer par la continuation des hostilités après le début de la guerre dont nous parlons.

Mais c'est là un point de détail que nous

devons négliger pour un moment; nous ne nous arrêterons ici que sur le fait du complot des Ségobrigiens et sur l'événement qui devait avoir un résultat différent de ce qui arriva, si l'amour d'une jeune femme n'avait pas révélé aux Massaliotes le danger qui les menaçait.





III

LE SECOURS DE BELLOVÈSE AUX MASSALIOTES.

Malgré le massacre des Ségobrigiens qui avaient tenté de détruire Massalie pendant les fêtes de Flore, la colonie naissante des Phocéens continuait à être menacée par les Celto-Lygiens.

Elle était même serrée de si près qu'elle serait bientôt fatalement tombée au pouvoir de ses ennemis sans l'intervention d'un de ces hasards heureux qui surviennent quelquefois dans la vie des peuples et qui sont si remarquables qu'on les considère souvent comme surnaturels.

En effet, au moment où Massalie était au bout de ses forces pour résister aux gens du pays qui l'investissaient, elle apprit qu'une

armée étrangère venait d'arriver dans la vallée du Rhône au point où la Durance se jette dans le grand fleuve provençal.

Cette armée se trouvait précisément là, en somme, où, quatre cents ans plus tard, Marius devait voir arriver l'invasion des Teutons qu'il extermina d'une manière si admirable et si complète que cette fois, comme la précédente, le vulgaire voulut y voir une intervention divine en faveur des Massaliotes.

C'était la troupe de Bellovèse qui arrivait du Nord descendant la vallée du Rhône pour chercher des terres fertiles sous un climat plus clément que celui des pays éloignés où elle avait vécu jusque-là.

L'armée de Bellovèse était puissante et bien armée; conduite par des généraux expérimentés; elle était, par consé quent, parfaitement capable de faire pencher la balance en faveur de ceux avec lesquels elle s'allierait.

Les Massaliotes, à bout de force, se hâtèrent d'envoyer des ambassadeurs à Bellovèse, et Tite Live (liv. V) nous raconte les détails de ce que les traditions populaires racontaient à ce sujet.

En voici le sommaire dégagé de tous les

les détails et des fioritures dont la superstition et l'amour du merveilleux se plaisaient à entourer le récit chez les provençaux de l'antiquité

Les ambassadeurs massaliotes arrivèrent en suppliants et demandèrent des secours aux guerriers de Bellovèse réunis. Ils commencèrent par raconter les malheurs de Phocée, la cruauté d'Harpagus, le désespoir de leurs guerriers, le projet de s'échapper par mer, la cérémonie de la barre de fer rougie au feu qu'on jeta dans la mer pour donner plus de solennité au serment de la multitude.

Puis ils racontèrent les péripéties du voyage, l'arrivée de Protis dans la baie de Lacydon, son mariage avec Gyptis, la tentative infructueuse de Coman.

Enfin, après avoir présenté les choses sous les couleurs les plus dramatiques, ils se mirent à fondre en larmes devant l'assemblée, et à adjurer les guerriers de porter secours à leur colonie naissante, si terriblement menacée en ce moment.

Nous savons que les Massaliotes, en leur qualité de Grecs, étaient passés maîtres dans l'art de présenter leur cause habilement; ils

réussirent à passer par toutes les notes de la gamme du solennel, du suppliant, du touchant et du poétique.

D'autre part, les Gaulois de Bellovèse étaient facilement émus et enthousiasmés par les belles paroles, par les situations dramatiques, les images vives, montrant la vertu opprimée et le vice triomphant, etc., etc.

Donc il arriva que, dans ces conditions, les Galls de Bellovèse furent émus par ce récit. Bien plus, voyant dans les aventures des Massaliotes une analogie frappante avec celles que leurs bardes racontaient des épreuves de leurs propres ancêtres, ils pensèrent que leur succès à venir était intimement lié au succès des Massaliotes.

Il n'en fallait pas davantage, on le comprend, pour qu'ils se liguassent avec eux et déclarassent résolument la guerre aux Ségobrigiens.

Les troupes de Bellovèse, enthousiasmées en faveur de la cause qu'ils croyaient juste, tombèrent sans retard sur les Celto-Lygiens qui assiégeaient Massalie et qui devinrent les ennemis communs ; ils les battirent, détruisirent la peuplade entière et donnèrent les terres conquises aux Massaliotes dont la puis-

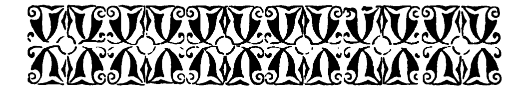
sance fut augmentée d'autant, tandis qu'eux-mêmes, après avoir ainsi rendu pareil service signalé à Massalie, ils marchèrent vers l'Italie qu'ils envahirent.

Étrange destinée des peuples! les Massaliotes auraient assurément succombé sans l'intervention si heureuse pour eux deş barbares de Bellovèse Et, à quelques siècles de là, les descendants de ces barbares n'eurent pas d'ennemis plus acharnés et plus habiles que les Massaliotes.

On sait en effet combien ces mêmes Massaliotes aidèrent puissamment Marius dans la campagne contre les Teutons; et combien ils servirent habilement les Romains, depuis Sextius jusqu'à César, pour faciliter l'asservissement des Celtes et des Gaulois.







IV

LE SIÈGE DE MASSALIE PAR CATUMAND.

Les progrès de la ville naissante de Massalie étaient vus de mauvais œil par les populations celto-lygiennes qui essayèrent, à maintes reprises, de prendre la ville d'assaut ou par surprise, et qui faisaient une guerre acharnée à tout Massaliote qui sortait imprudemment des murs de la nouvelle cité.

Une des tentatives les plus dangereuses faites par les Celto-Lygiens contre les descendants de Protis fut l'attaque de Catumand, chef puissant des environs, qui s'était mis à la tête de toute la ligue salyenne et qui avait, de concert avec ses compatriotes, résolu de jeter les Massaliotes à la mer, après avoir détruit leur établissement de fond en comble.

C'était, en un mot, la réédition de la guerre de Coman et de celle dans laquelle Bellovèse était si heureusement intervenu en faveur des Massaliotes.

Catumand était un chef redoutable; homme de guerre consommé, plein de hardiesse; il était suivi d'un nombre considérable de combattants énergiques, armés de tous les moyens nécessaires pour enlever la place de vive force.

Cette fois encore, le succès aurait dû couronner son entreprise, et cependant il en fut autrement. Bien plus, l'événement qui délivra Massalie lui valut du même coup l'alliance et l'amitié désormais inaltérable de ses plus redoutables ennemis.

Cattumand commença par investir la ville en se rendant maître de toutes les positions du voisinage, de sorte que les Massaliotes n'avaient plus que la voie maritime pour se ravitailler. Et encore, comme il avait envoyé sur tous les points de la côte où les navires avaient besoin de relâcher des Celto-Lygiens déterminés et nombreux, le ravitaillement devenait de jour en jour plus difficile pour Massalie.

Mais surtout ce qui fut le plus grand dan-

ger, c'est que Cattumand sentant que ses soldats étaient des hommes braves et décidés, voulut tenter un coup de force. Donc resserrant de jour en jour le cercle ennemi autour de Massalie, il arriva bientôt presque au pied des remparts.

Les moyens d'existence des Massaliotes étaient limités, aussi malgré l'énergie de la défense, les Celto-Lygiens gagnaient sensiblement du terrain. Cattumand avait d'ailleurs combiné son attaque si habilement et si puissamment, qu'on pouvait prévoir déjà la chute prochaine et certaine de la ville assiégée.

Il avait pris ses dernières dispositions pour donner l'assaut et comme la fin des préparatifs coincidait avec le coucher du soleil, il prescrivit à ses soldats de prendre du repos avant de commencer l'attaque.

Lui-même, fatigué des courses nombreuses qu'il avait dû faire ce jour-là, pour s'assurer que toutes les mesures prescrites étaient bien exécutées, se retira dans sa tente et se livra au sommeil en attendant le jour.

Mais voilà qu'à peine il avait fermé la paupière, il entend un grand bruit dans sa tente et s'éveille en sursaut croyant être at-

taqué par une sortie des assiégés. Il cherche ses armes qui étaient toujours à sa portée, mais il ne les trouve pas. Il veut se précipiter sur son bouclier pour pouvoir au moins parer les coups s'il ne peut en porter à ses ennemis, le bouclier est introuvable. Bref il est saisi d'une grande terreur, se sentant absolument sans défense en face de l'immense danger qu'il se figurait courir.

Cependant tout troublé qu'il fut, il constata en ouvrant les yeux, qu'en dehors de la tente le silence le plus absolu régnait; tous ses soldats à l'exception de quelques sentinelles dormaient tranquillement; le camp était parfaitement calme; Cattumand vit bien alors qu'il n'y avait rien à craindre du dehors.

Mais en revanche, l'intérieur de la tente était éclairé d'une lueur éclatante, brillante, comme si le soleil le plus ardent y avait jeté ses rayons.

Dans la partie la plus lumineuse de cette apparition surnaturelle, il vit une femme aux traits merveilleusement beaux, mais énergiquement courroucés.

Cette femme avait une apparence majestueuse, une taille surhumaine et voyant que

Cattumand tremblait déjà à son aspect, elle s'approcha de lui, le regardant en face avec des yeux qui le remplirent d'une sainte terreur.

Bientôt elle lui dit : Je suis déesse. — Je protège cette ville. — Je ne veux pas que tu continues à lui nuire. — Je te commande de faire la paix avec elle, ou bien je t'exterminerai, toi et les tiens, sans merci.

Comme on le comprend bien, Cattumand fut terrifié par cette apparition, il se prosterna devant la divinité pour la supplier de ne pas avoir vis-à-vis de lui ce regard menaçant, il promit tout ce que la déesse lui demandait.

Quand il se releva, tout avait disparu, la vive clarté qui avait illuminé sa tente s'était éteinte et la divinité n'était plus visible. Tout était rentré dans le silence et le repos; on entendait au loin les cris de veille des sentinelles qui faisaient régulièrement leur faction vigilante, pas un des gardes qui couchaient à portée de la voix du roi n'avait bronché. Bref, cet événement, cependant si extraordinaire, s'était accompli sans que personne, autre que Cattumand, en eut été témoin.

Profondément troublé, Cattumand resta ainsi de longues heures sans pouvoir retrouver le sommeil ; aussi le jour était levé depuis longtemps déjà quand il sortit de sa tente.

Tous ses lieutenants impatients attendaient avec anxiété le moment où il apparaîtrait, car ils savaient que ce serait celui où ils recevraient l'ordre de livrer l'assaut. Quant aux troupes, placées sous les armes et prêtes à donner pour l'action qu'elles savaient devoir être décisive, elles commençaient déjà à murmurer des retards qu'on mettait à lancer le signal du combat.

Cattumand au lieu de commander la marche en avant, ordonne qu'on fasse approcher un de ses officiers de confiance et lui dit : « Allez vous en, précédé d'un signe de paix, jusque sous les remparts de Massalie. — Quand vous y serez arrivé, faites appeler le chef de la ville et dites-lui de ma part que loin de donner l'assaut, nous allons lever le siège, aujourd'hui même.

« Ajoutez, dit-il aussi, que je désire vivre désormais en bons termes d'amitié avec les Massaliotes ; dites-leur bien que, s'ils le veulent, leurs amis seront mes amis, et leurs adversaires mes ennemis.

« En outre, ajoutez que pour cimenter notre traité de paix, par la démarche la plus solennelle et la plus sacrée, je leur demande la faveur d'aller faire mes dévotions aux pieds de la grande déesse, patronne de leur ville, que je tiens dans la plus respectueuse adoration. »

On juge de l'étonnement de tous les guerriers qui croyaient être sur le point de livrer un combat à mort au moment où ils apprirent que la paix était faite. Mais il n'y avait pas à discuter, l'ordre du roi était formel, et personne n'aurait songé à le transgresser en aucune manière.

Le parlementaire alla donc, en messager de paix, vers les Massaliotes qui furent bien heureux, on le comprend, d'apprendre qu'ils avaient gagné un allié puissant au moment où ils craignaient d'être égorgés par un vainqueur sans pitié.

Ces Massaliotes acceptèrent, cela va sans dire, les propositions d'amitié et d'union qui leur étaient faites; ils ouvrirent leurs portes à Cattumand afin qu'il put sans retard venir faire ses dévotions à la déesse patronne de leur cité.

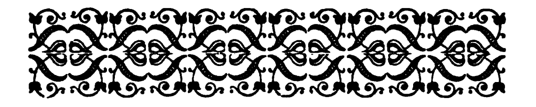
Or il y avait dans la citadelle une statue

monumentale de la déesse, et au moment où Cattumand franchit la porte de cette citadelle ses regards se portèrent tout d'abord sur elle.

Saisi d'un saint respect, il s'écria aussitôt : « Voilà ! — Voilà la Grande déesse qui m'a ordonné, cette nuit, de lever le siège et de devenir désormais le fidèle ami des Massaliotes, qu'elle protège de sa puissance infinie. »

Il s'approcha alors de la statue et fléchissant le genou, il détacha de son cou une chaine d'or qui était l'insigne de sa toute puissance, puis la passa autour du cou de la déesse, en lui disant : « Grande divinité, veuillez accepter ce gage sacré que je vous donne de mes serments.

« Je jure, ajouta-t-il, en vous remettant ce collier qui est ce que je possède de plus précieux, que moi et les miens serons désormais les meilleurs amis, les plus loyaux alliés de Massalie. Je m'engage, tant pour mon compte personnel que pour celui de mes descendants, à être toujours respectueux pour vous et affectionné pour ceux que vous protégez d'une manière si frappante. »



V

LA RANÇON DE ROME

Les Massaliotes racontaient dans l'antiquité, avec une satisfaction facile à comprendre, que Marseille avait rendu à Rome un immense service dans une circonstance terriblement grave. L'existence même de la ville éternelle était compromise sans leur intervention généreuse, disaient-ils, d'une manière absolument affirmative.

Toute improbable, et même certainement inexacte qu'elle soit, peut-on dire, quand on y regarde un peu de près, l'aventure est assez intéressante pour mériter d'être rapportée en détail.

On va voir avec quel art et quelle habileté

elle était arrangée par les ancêtres des Marseillais pour avoir les apparences suffisantes de la réalité.

Lorsque l'expédition phocéenne qui venait fonder Massalie fut arrivée dans le bassin de la Méditerranée, disaient les Massaliotes, apportant avec elle non seulement les colons destinés à la nouvelle ville, mais encore et, ce qui était plus précieux, la statue de Diane d'Ephèse, placée sous la garde d'Aristarché; une inspiration de la déesse leur suggéra l'idée de commencer au préalable par faire acte d'amitié avec la ville naissante de Rome, dont les Dieux avaient lié le destin avec le destin de Massalie, d'une manière intime.

Les Phocéens firent donc voile vers l'embouchure du Tibre; ils furent accueillis très sympathiquement par le roi et le peuple, et après avoir accompli des cérémonies religieuses imposantes, Massaliotes et Romains se jurèrent une amitié réciproque pour le présent et l'avenir.

Puis les Phocéens firent voile vers la côte où devait s'élever leur nouvelle ville métropolitaine; et nous savons comment par le fait d'un hasard mille fois heureux, Protis devint

l'époux de Gyptis, Massalie sortit victorieuse de toutes les embûches si nombreuses et si variées que lui tendirent les Celto-Lygiens.

Or tandis que Massalie se développait d'une manière très heureuse et voyait la fortune lui sourire, Rome subissait de dures épreuves; son territoire était envahi par les Gaulois qui vinrent assiéger la ville de Romulus et qui même l'emportèrent d'assaut.

On sait combien le malheur fut grand, Brennus implacable déclara qu'il lui fallait une rançon considérable et que si elle n'était pas fournie immédiatement, il détruirait Rome de fond en comble.

Or il faut dire que, juste à ce moment, les Massaliotes, qui étaient aussi pieux vis-à-vis des dieux que loyaux amis vis-à-vis de leurs alliés, avaient envoyé une députation de notables à Delphes, pour accomplir un vœu fait par la population à Appollon.

Les députés massaliotes qui revenaient dans leur pays, après avoir déposé dans le temple du Dieu du jour de riches ex-votos, et fait des sacrifices solennels, eurent la bonne pensée de passer à Rome, pour dire une fois

de plus aux Romains combien leur affection était toujours vivace.

On devine sans peine combien les Massaliotes furent touchés de compassion en apprenant les grands malheurs de Rome; la prudence leur aurait peut-être commandé de ne pas témoigner aux Romains une sympathie qui pouvait attirer contre Massalie l'animadversion de Brennus victorieux. Mais les liens d'amitié qui existaient entre les deux villes étaient si étroits, que la générosité fut plus forte que la crainte des dangers qu'on pouvait courir en plaignant les vaincus.

Brennus voulait de l'or, les Romains avaient déjà donné tout celui qu'ils avaient; et le barbare ayant jeté au dernier moment sa lourde épée dans le plateau de la balance, pour que le prix de la rançon fut impossible à fournir.

L'effort suprême fait par Rome pour sa libération était impuissant. Le barbare triomphait, il allait avoir le grand bonheur de mettre ses menaces à exécution, la ville éternelle allait mourir irrémissiblement à son immense joie.

Poussés par un sublime mouvement, les

députés Massaliotes ne craignent pas, dans ce moment solennel, de demander résolument à Brennus combien il voulait encore d'or pour laisser vivre leur allié.

Le brutal vainqueur aussi cupide que farouche leur fixa en ricanant la somme la plus élevée qui lui vint à la pensée, persuadé qu'il découragerait ainsi leur générosité ; mais son étonnement fut grand quand il vit les Massaliotes lui répondre aussitôt : *C'est bien, nous vous paierons cette somme si vous voulez vous retirer sans brûler la ville.*

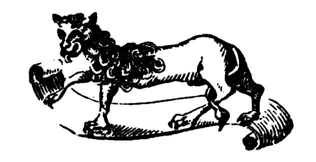
La haine du sauvage contre Rome était grande, mais son avarice était plus grande encore ; aussi l'amour du lucre l'emporta, et il accepta le marché.

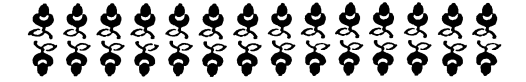
Les députés Massaliotes laissèrent des otages entre les mains du gaulois tandis qu'une partie d'entre eux partit en toute hâte pour Massalie, où ils racontèrent les malheurs de Rome, leur alliée, aux timouques et au peuple assemblé.

D'un commun accord tous les Massaliotes résolurent de fournir la rançon ; chaque habitant apporta sur la place publique tout l'or qu'il possédait.

Aussi dès le soir même jour les députés

firent, en toute hâte, voile vers l'embouchure du Tibre. La rançon de Rome fut payée par eux et Brennus aveuglé par un si riche butin consentit à se retirer sans détruire la ville éternelle.





VI

MÉNÉCRATE

Le conte de Ménécrate était souvent, à n'en pas douter, dans la bouche des conteurs Massaliotes, car il portait sur des situations bien capables de frapper leur esprit, dans lequel les sentiments généreux tenaient facilement, à l'occasion, une grande place.

Lucien, dans son dialogue de Toxaris ou de l'amitié, a rapporté ce conte et j'ai pensé que le mieux serait de transcrire textuellement le passage qui le touche. Le lecteur préférera assurément cette forme d'exposition au récit que je pourrais en faire moi-même.

« Mnesippe. Tu as raison, je vais te racon-

ter la quatrième histoire, c'est celle de Zénothémis de Marseille, fils de Charmolée.

« On me le montra il y a quelque temps en Italie où j'étais en députation pour ma patrie.

« C'était un bel homme, de taille avantageuse et riche à ce qu'il paraissait. A côté de lui était assise sur son char une femme d'une laideur amère. La moitié droite de son corps était desséchée, elle avait un œil éraillé; en un mot c'était un monstre difforme un spectre effrayant.

« Je m'étonnais de ce qu'un si bel homme avait épousé une femme si laide; mais celui qui m'avait fait remarquer Zénothémis m'apprit comment il avait contracté ce mariage : il en était fort instruit, lui-même étant de Marseille.

« Zénothémis, me dit-il, était l'ami de Ménécrate, père de ce laideron.

« Ménécrate était fort riche et possédait une charge considérable, mais il se vit privé de tout son bien par une condamnation du conseil des *Six Cents* pour avoir prononcé un décret contraire aux lois.

« C'est ainsi, ajouta-t-il, que nous autres Marseillais nous punissons les magistrats iniques.

« Ménécrate fut sensible à la perte de son bien, et, plus encore celle des honneurs dont il jouissait, lui causait une douleur profonde; mais son chagrin le plus vif était de ne pouvoir marier sa fille déjà nubile.

« Elle avait atteint sa dix-huitième année et sa figure était si rebutante que personne n'aurait voulu d'elle quand son père aurait encore possédé toutes les richesses qu'il avait perdues. On disait de plus qu'elle tombait en épilepsie au croissant de la lune.

« Ménécrate se plaignait un jour à Zénothémis de ses malheurs. — Console-toi, mon cher Ménécrate, lui dit ce dernier, tu ne manqueras jamais du nécessaire et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. Et disant cela il le prit par la main et le conduisit dans sa maison où il lui fit présent d'une partie de ses richesses.

« Quelque temps après il fit préparer un grand festin auquel il invita plusieurs de ses amis avec Ménécrate et sa fille, feignant de connaitre quelqu'un qui la voulait épouser.

« A la fin du repas, après les libations, il remplit la coupe, et, la présentant à Ménécrate.

« Reçois, lui dit-il, cette coupe de la main

de ton gendre. — J'épouse en ce jour ta fille Cydimaque, et il y a déjà longtemps que j'ai reçu de toi vingt-cinq talents pour lui servir de dot.

« Que fais-tu Zénothémis ? reprit Ménécrate. Je ne souffrirai pas qu'un aussi beau jeune homme épouse une fille laide et contrefaite comme est la mienne.

« Zénothémis à ces paroles se saisit de Cydimaque et la présente à l'assemblée en qualité de son épouse.

« Depuis ce temps il n'a cessé d'habiter avec elle, il l'aime au-delà de ce qu'on peut dire ; et comme tu vois il la mène partout avec lui.

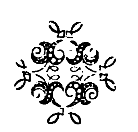
« Non-seulement il ne rougit pas de l'avoir épousée, il s'en fait même un honneur et montre par là qu'il ne fait cas ni de la beauté, ni des richesses, ni de l'opinion publique et que la condamnation que Ménécrate a essuyée n'a rien diminué de son amitié pour lui.

« Aussi la fortune l'a-t-elle récompensé de ces sentiments généreux ; et de cette femme si laide, il a eu un enfant d'une figure charmante.

Il n'y a pas longtemps son père le condui-

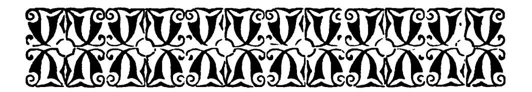
sit au Sénat revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier. Il sourit aux sénateurs, il frappa dans ses mains. Le Sénat attendri par sa naïveté remit à Ménécrate sa condamnation et le rétablit dans tous ses honneurs grâce à l'éloquence de ce nouvel avocat ». (Lucien, *Œuvres choisies*, trad. de Pessonneaux, page 282.)





QUATRIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX
DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A
LA PÉRIODE GALLO-ROMAINE.



QUATRIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX DE L'ANTIQUITÉ SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE GALLO-ROMAINE.

DANS cette partie du présent recueil j'ai réuni les contes des Provençaux de la période gallo-romaine que j'ai pu recueillir. Ils ne sont ni aussi nombreux, ni aussi variés que ce que j'aurais voulu, mais les exigences du format de la collection de M. Ernest Leroux ne m'ont pas permis de faire cette partie plus longue.

Toute restreinte que soit la série de con-

tes de cette partie, elle nous montre, je crois, la transformation profonde qui se produisit dans la population de notre pays lorsque les Massaliotes et les Romains se furent ligués pour asservir les populations celtolygiennes.

Ajoutons qu'un œil exercé pourrait déjà pressentir dans la tournure des idées de ces contes populaires, que le temps où Massalie serait à son tour absorbée sous l'hégémonie romaine, c'est-à-dire que, d'alliée flattée avec soin qu'elle avait été, elle allait devenir une simple cité de l'empire romain, sans plus conserver aucune autonomie politique, n'était pas éloigné.

C'est en effet ce qui eut lieu, on le sait. Mais d'autre part, l'histoire nous apprend que, malgré cet événement politique qui priva Massalie de son existence indépendante, le sort des Provençaux, ou si on aime mieux, la spécialité de la contrée, ne devait pas changer.

Cette fois encore, il arriva que les éléments étrangers apportés en Provence, subirent, quels qu'eûssent été le mode et les circonstances de leur intrusion, les modifications habituelles, qui firent que bientôt après ils

furent fondus dans l'ensemble provençal et devinrent dissemblables de ce qu'ils avaient été auparavant.

Le premier conte de cette série a pour sujet l'aventure du ligurien de l'armée de Marius qui prit la ville de Gafsa d'une manière si extraordinaire. Le cadre de ce recueil ne me permet pas de raconter que pareil épisode se retrouve nombre de fois dans les contes populaires de l'antiquité, par exemple dans ceux qui ont trait à la légende Sémiramis.

Mais ce qui est caractéristique dans celuici, c'est qu'il s'agit d'un humble devenu tout à coup un grand chef, du fait seul de son intelligence.

On voit dans l'aventure de ce Ligurien, non seulement cette idée qui fait sentir combien l'influence démocratique de Massalie la commerçante avait imprimé son cachet plus profondément que celle de Rome l'aristocratique dans l'esprit des Provençaux ; mais en outre, on voit aussi percer cette *croyo* du provençal, qu'on me passe le mot, qui démontre qu'un modeste et grossier paysan fut plus habile, en même temps que plus intelligent, que les *gros bonnets* de l'armée de Marius.

Dans les contes de la campagne de Marius en Provence, nous voyons maints sentiments être mis en relief.

C'est par exemple la récompense insigne donnée par le général en chef devant toute l'armée à celui qui pour rester dans le chemin de l'honneur n'avait pas craint de tuer un homme, même alors que cet homme était non seulement son chef hiérarchique, maìs encore le neveu du général en chef. Il y a là, on en conviendra, un hommage rendu à la justice en même temps qu'à la supériorité de la démocratie sur l'aristocratie, qu'on ne saurait méconnaître.

Dans le conte des vautours au collier d'or, de Marthe la Syrienne, il y a la mesure du sentiment de la religiosité et de la superstition des Provençaux de l'époque qui nous occupe.

C'est avec grande raison qu'on a dit que lorsque les populations de la Provence, longtemps angoissées par la crainte des Teutons, apprirent que ces ennemis si redoutables avaient été exterminés, elles s'écrièrent : Honneur à Marthe ! pénétrées de respect qu'elles étaient du rôle surnaturel de la Syrienne, alors que l'armée romaine

criait : Gloire à Marius, pénétrée d'admiration qu'elle était pour la brillante stratégie du général.

Le troisième conte, celui du héros de Tauroentum, se rencontre chez les Provençaux Gallo-Romains comme chez les Romains et chez les Grecs, de sorte que sa réalité est plus que contestable ; mais ce n'est pas la question qui nous occupe ici. Le fond de vérité de l'aventure disparaît pour nous devant la production de l'imagination du conteur qui peint l'acharnement belliqueux si improbable d'un guerrier, qui ayant la main droite coupée d'un coup de hache, avance sa main gauche, et puis enfin se sert de ses dents. Pareilles exagérations sont de mise dans la bouche de ceux qui parlent de guerre aux heures tranquilles de la veillée, mais ne se rencontrent pas sur les champs de bataille réels.

Enfin les détails de la mort de Maximien Hercule peuvent être mis à côté des précédents pour appuyer cette proposition : que le goût de l'exagération, l'amour de l'improbable, de l'impossible même, est inné chez les Provençaux en passe de raconter des aventures émouvantes. Les frais que fait

dans ce cas leur imagination pour frapper l'esprit auditeurs sont véritablement étonnants.





I

LE LIGURIEN DE GAFSA

Pendant que Marius faisait la guerre contre Jugurtha, il fut conduit un jour à mettre le siège devant la ville de Gafsa qui était une citadelle importante, et dont il avait besoin de s'emparer à tout prix pour terminer la campagne d'une manière profitable à sa réputation militaire.

Malheureusement Gafsa était une place très fortifiée. La nature avait fait la majeure part de cette fortification, en plaçant sur un des côtés de la montagne qui lui servait de base une falaise inaccessible; de sorte que les habitants n'avaient eu qu'à faire des murailles sur le côté où la pente était plus douce.

Les trois quarts de l'enceinte se trouvant bien gardés par la topographie même du lieu, les défenseurs pouvaient être groupés à l'endroit vulnérable, en si grand nombre, qu'il était impossible de les déloger par la force.

Marius avait investi la forteresse, il avait fait tenter plusieurs fois l'assaut sans jamais avoir pu obtenir un avantage sérieux, et il ne savait comment il parviendrait à réussir dans son projet, aussi était-il très inquiet.

Pendant que le siège traînait ainsi en longueur les assiégeants avaient des loisirs forcés, naturellement et pour passer le temps, quelques-uns cherchaient à se distraire.

Or il y avait parmi les muletiers de l'armée, un Celto-Lygien qui s'ennuyant, et aussi trouvant que la nourriture du soldat était médiocrement copieuse, eut l'idée fort naturelle d'améliorer sa part. Il se mit donc en devoir de ramasser çà et là des escargots, tant pour passer le temps, que pour rendre son ordinaire plus varié.

Nombre de soldats avaient eu la même idée, et avaient déjà battu la plaine avec un tel soin que cette chasse aux escargots n'é-

tait plus très féconde. Aussi notre homme qui était d'un pays montagneux et qui voyait dans la falaise de Gafsa un des aspects si communs dans le lieu où il avait passé son enfance, se mit-il à explorer les endroits les plus abrupts pour faire une capture plus rémunératrice.

Le voilà donc occupé à gravir de rocher en rocher, explorant avec soin chaque touffe d'arbuste pour y découvrir un escargot; et en même temps qu'il arrivait dans des endroits moins visités jusque-là, son profit était plus grand.

Entraîné par le succès, notre homme marche, monte, se suspend aux branches et aux racines des arbrisseaux qu'il rencontre pour atteindre un endroit moins exploré jusque là; bref, il fait tant et si bien, qu'à un moment donné il s'aperçoit avec stupéfaction qu'il est arrivé au sommet de la montagne et qu'il a trouvé un chemin pour prendre la place forte à revers.

Personne ne l'avait vu se livrer à son ascension, personne parmi les assiégés ne le vit à l'endroit où il était parvenu. Or, comme il était homme d'intelligence et d'imagination, il se hâta de se cacher de manière à

laisser ignorer à tout le monde le résultat de sa découverte.

Le voilà donc, descendant par le même chemin qu'il avait suivi en montant, examinant bien à chaque pas les anfractuosités du sol, la forme et la disposition des arbustes, de manière à bien graver dans son esprit la direction qu'il fallait suivre pour réussir dans une prochaine ascension. Enfin il arriva dans la plaine, porteur d'un riche butin d'escargots; mais c'était la chose secondaire pour le moment, il avait fait une découverte bien autrement importante.

Notre celto-lygien qui était un homme de précaution, gagne son campement et confie ses escargots à un camarade qui devait se charger de les faire cuire pendant que lui allait faire dit-il une commission pressée; et d'un pas délibéré il atteint la partie du camp où se trouvait le général en chef.

La sentinelle qui veillait à la porte de la tente de Marius veut l'arrêter, mais lui, dit à haute-voix : laisse-moi passer, j'ai besoin de parler au général pour une affaire de la plus grande importance.

Les officiers qui étaient là, voyant un pauvre diable vêtu comme le plus misérable des

auxiliaires de l'armée, veulent le repousser, pensant qu'il s'agissait de quelque réclamation de minime importance. Mais notre provençal n'était pas homme à se laisser démonter par leurs refus.

Dites à Marius, s'écria-t-il, à haute voix que j'ai à lui parler d'une chose qui l'intéresse très vivement. Croyez-moi, il sera très content de m'entendre et il sera très fâché contre ceux qui auront essayé de m'empêcher d'arriver jusqu'à lui.

Bref, il fit et dit tant que Marius entendant du bruit à la porte de sa tente, arrive pour y mettre le holà? et se trouve en présence des discuteurs.

Que me veux-tu? dit-il, à notre homme, en apprenant qu'il voulait à toute force arriver jusqu'à lui.

Général, je vous apporte le moyen de prendre Gafsa, lui répondit-il, résolument.

Tout le monde se mit à rire, et on allait le chasser comme un fou, mais il répéta son affirmation avec tant d'assurance que Marius lui dit : Voyons, explique-toi clairement.

Alors, il lui raconta son aventure et joignant les gestes à la parole, il décrit sa chasse aux escargots, son ascension rocher

8

par rocher, branches par branches, d'une manière tellement imagée, tellement saisissante, que Marius vit avec les yeux de son esprit cet homme arrivé réellement au sommet de la montagne ; et par conséquent, dominant la ville d'une manière que tout le monde croyait impossible.

Il consulta tous ses lieutenants qui furent naturellement d'un avis contraire à celui du pauvre diable et qui taxaient son récit de fantaisie irréalisable. Mais après avoir réfléchi Marius dit à notre homme : Eh ! bien que comptes-tu qu'il faut faire maintenant que tu as découvert ce chemin détourné ?

Ma foi, général, lui répondit-il avec assurance, ce n'est pas difficile à dire; j'y ai déjà songé. Si vous voulez suivre mon conseil, nous aurons bientôt pris la ville.

Il faut mettre neuf hommes sous mes ordres, parmi eux il y aura cinq trompettes, choisis dans les hommes les plus agiles de l'armée, puis il y aura quatre combattants que je choisirai moi-même ; et je conduirai ma troupe jusqu'au point convenu.

Pendant ce temps vous donnerez l'assaut vigoureusement de manière à ce que tous les assiégés soient aux remparts. Vous

comprenez que lorsqu'ils entendront tout à coup retentir les airs de notre marche sur leurs derrières tandis qu'ils recevront quelques bons coups d'épée dans les reins, ils croiront que la moitié de votre armée a passé par le chemin qu'en réalité dix hommes seulement auront franchi. Affolés qu'ils seront par la peur, nous n'aurons plus qu'à les faire prisonniers.

Marius fut frappé de cette combinaison qui lui sourit; il commande aussitôt que les hommes demandés par le celto-lygien soient désignés et mis à sa disposition sans retard. Lui-même fait prendre les armes au restant de l'armée et ordonne qu'on commence à attaquer la ville.

Notre celto-lygien part avec sa petite troupe; arrivé au pied de la montagne il fait enlever à chacun sa chaussure et ne permet d'emporter que le bouclier et l'épée; tout objet inutile est laissé de côté. Puis voilà que l'ascension commence.

Elle fut difficile, on le comprend, mais notre homme se souvenait si bien de la topographie des lieux, qu'il conduisait ses compagnons avec assurance. Il montait les premier franchissait les endroits difficiles, puis

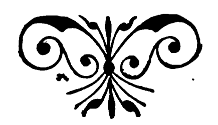
aidait chacun à le franchir; reprenant ensuite son ascension; il gagnait du terrain de minute en minute. Enfin après mille fatigues et bien des dangers courus, les voilà au sommet de la montagne, dans un endroit qui dominait la ville.

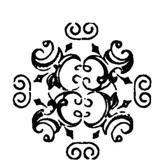
Pendant ce temps le gros de l'armée faisait rage sous les remparts, mais sans pouvoir réussir. Les assiégées tout en repoussant son attaque avec vigueur étaient dans une grande tranquillité d'esprit; lorsque tout à coup ils entendent éclater les sons de la trompette romaine sur leurs derrières.

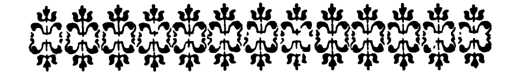
Les cinq clairons jouaient à gorge déployée, si fort, si fort, qu'on pouvait croire qu'ils étaient suivis de cinq cents hommes au moins.

Le premier qui se retourne, étonné au bruit de ces clairons, reçoit un violent coup d'épée dans les reins et tombe en criant; ses voisins qui se voient attaqués par derrière sont affolés de peur et fuient en toute hâte se croyant poursuivis par une cohorte toute entière. Bref, voilà une partie du rempart estdégarnie de défenseurs, ce qui permet en un tour de main aux Romains d'y appliquer des échelles et d'y faire monter des forces importantes.

Les assiégés terrifiés par le clairon qui résonne en dix endroits différents, au même moment; et qui croient avoir sur leurs derrières autant d'ennemis qu'ils en avaient devant, ne coordonnent plus leur résistance, se débandent. Aussi en quelques instants la ville de Gafsa tomba au pouvoir de Marius qui, comme on le comprend bien, récompensa magnifiquement notre chercheur d'escargots, devenu du jour au lendemain un lieutenant distingué du général en chef de l'armée.







II

CONTES RELATIFS A LA CAMPAGNE DE MARIUS EN PROVENCE

La campagne de Marius en Provence lors de l'invasion des Cimbres et des Teutons fut un fait tellement important dans le pays qu'il dût laisser des traces profondes dans l'esprit de nos ancêtres. Aussi fut-elle l'origine d'une infinité de contes que le populaire répéta pendant longtemps.

Ces contes, quoique ayant subi des variations profondes, sous l'influence des modifications éprouvées par l'état politique ou religieux de la contrée, sont venus en partie jusqu'à notre époque ; ils seraient encore reconnaissables, si on s'attachait à les rechercher avec attention.

Je n'ai certes pas la prétention de les rapporter en détail, ni même de les citer tous; mais cependant quelques-uns d'entre eux durent, on le devine, en lisant la vie de Marius racontée par Plutarque, faire une impression profonde sur les Provençaux de la période gallo-romaine.

Et par exemple celui du drame de Trébonius.

Trébonius avait, on le sait, et pour les raisons que spécifie Plutarque, tué Caïus Lucius, neveu de Marius, qui était son chef hiérarchique; il fut traduit en conseil de guerre et allait être condamné à mort, alors qu'en somme il n'était pas coupable, bien au contraire. Mais les juges se souvenant qu'il s'agissait de la mort du propre neveu du général en chef craignaient de lui déplaire par un acquittement.

Or voilà qu'après que la cause eut été entendue par le fait de la déposition des témoins, Marius se lève, prend une des couronnes qu'on décernait dans l'armée romaine à ceux qui avaient fait une belle action, couronne qui était en tout comparable, pour l'honneur qu'elle conférait, aux décorations qu'on porte de nos jours sur la poitrine, et

il la place sur la tête de Trébonius en lui disant : Soldat, tu as agi en brave, ton général te donne la récompense que tu as méritée.

Il y a aussi une histoire de vautours à collier d'or dont parle Plutarque, et qui apparaissaient à l'armée toutes les fois qu'un succès devait être obtenu sur l'ennemi.

Enfin, il y a le fameux récit qui se rapporte à Marthe la Syrienne, et qui a fait une telle impression sur l'esprit de nos ancêtres, qu'il s'est transmis d'âge en âge jusqu'à nous, des détails si remarquables, si saisissants, que pour ma part j'en ai été frappé profondément.

Les limites de ce livre ne me permettent pas de rapporter le détail de ce récit des faits et gestes de Marthe. Je renvoie le lecteur à mon étude sur les réminiscences populaires de la Provence où, dans le chapitre consacré à la Tarasque, j'ai dit ce que je pensais à ce sujet.





III

LE HÉROS DE TAUROENTUM

Lorsque Massalie prit parti pour Pompée contre César, elle causa un tel dommage aux projets du vainqueur des Gaules que celui-ci voulut sans tarder briser à tout prix la résistance. Il vint donc en toute hâte pour mettre le siège devant la ville qu'il considérait comme rebelle.

Nous pourrions à cette occasion raconter l'aventure du fameux bois sacré dans lequel il fut le premier à porter la hache et maintes autres légendes de cette époque qui devaient laisser dans l'esprit des populations des souvenirs tenaces. Mais nous nous contenterons de parler du héros de Tauroentum.

Massalie était une des places de guerre les

plus fortes de l'antiquité ; très difficile à atteindre par terre et, d'ailleurs, pouvant être considérée comme impossible à investir tant qu'elle posséderait une marine suffisante pour commander la liberté des abords du port.

C'est pour cela que César se préoccupa de la faire attaquer par mer, en même temps qu'on pousserait son siège vigoureusement par terre; et on sait que la flotte romaine se réunit dans le port de Tauroentum, en attendant le moment de venir bloquer étroitement la baie de Lacydon.

Les Massaliotes comprirent qu'il fallait à tout prix vaincre cette flotte avant d'être bloqués par elle ; aussi à un moment donné firent-ils sortir leurs navires qui vinrent dans la baie où se trouve actuellement La Ciotat, pour livrer bataille navale aux Romains.

Le combat fut terrible, on le sait, et les deux adversaires firent des prodiges de valeur. Le succès resta en fin de compte du côté des Romains.

Néanmoins les Massaliotes se couvrirent tellement de gloire, que toute défavorable qu'ait été, en somme, cette bataille navale

pour leurs intérêts, ils purent avec orgueil parler d'elle, et dire qu'ils avaient fait tout ce qu'il était humainement possible de faire pour résister.

Parmi les nombreux traits de bravoure qu'accomplirent ce jour-là les Massaliotes, il faut parler ici de celui d'un obscur matelot qui mérita ce jour-là de passer à la postérité.

En effet, racontèrent ceux qui avaient assisté à ce mémorable combat, à un moment donné deux navires : un massaliote et un romain, étaient abordés côte à côte.

Le navire massaliote faisait pleuvoir sur son adversaire une grêle de traits qui tuaient sûrement les soldats de César. Le danger devint si grand pour eux, que le pilote comprit qu'il n'y avait plus de chance de survivre que par une fuite précipitée.

Il commanda donc aux matelots, de faire force de rames, pour tâcher d'échapper aux étreintes des Massaliotes; et sous l'impulsion de ces rameurs, voilà que le navire romain se met en mouvement.

Le capitaine massaliote, qui voit que sa proie va lui échapper, s'acharne sur elle pour la retenir, sentant bien que de minute en minute il diminue sa résistance, et que s'il

peut prolonger encore un instant le combat, c'en est fait de son ennemi.

Il commande donc d'envoyer les grappins d'abordage sur le navire romain; mais les chaînes de ces grappins sont coupées à mesure. Il ordonne à ses hommes d'engager leurs avirons dans les rames de l'ennemi pour paralyser son mouvement.

Mais malgré tous ces efforts, le bâtiment romain glissant comme une couleuvre, allait échapper définitivement aux coups des Massaliotes.

La poupe du romain commençait même à s'écarter du navire massaliote, quand un guerrier de la colonie phocéenne, enflammé de courage, et sentant bien qu'il fallait à tout prix retenir, ne serait-ce qu'un instant, la proie qui se dérobait, saisit cette poupe de la main droite pour retenir les deux navires l'un contre l'autre.

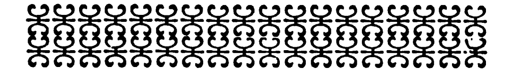
Les Romains qui voient que cette main va causer leur perte, se précipitent sur elle, et un violent coup de hache la sépare du bras du hardi Massaliote, qui ne songeant pas à sa blessure, et n'étant pas arrêté par la douleur, saisit le navire de la main gauche, ce qui continue à paralyser son mouvement de fuite.

Un second coup de hache sépare la main gauche, comme le premier avait fait de la droite, et les Romains crurent qu'ils avaient réduit ce héros à l'impuissance en lui coupant les deux bras. Mais lui se précipite sur cette poupe romaine, où il avait perdu successivement ses deux mains, et la saisissant avec les dents donne le temps à ses compatriotes de tuer les soldats Romains, et de capturer cette galère, qui aurait échappé par la fuite aux attaques Massaliotes, si elle n'avait pas été retenue ainsi dans son mouvement.

Nous devons dire que tandis que les Massaliotes racontaient l'aventure de cette manière, les Romains la revendiquaient, de leur côté, à leur actif; de sorte qu'on est en droit de se demander si elle est bien réelle; d'autant que les Grecs la racontaient, bien avant, comme appartenant à la bataille de Marathon, et disaient que Cynégire était le le nom du héros dont il est question.







IV

LA MORT DE MAXIMIEN-HERCULE

Les Provençaux de la période gallo-romaine, racontaient avec les détails très extraordinaires, que nous allons rapporter, l'épisode de la mort de l'empereur Maximien-Hercule, dont la vie avait été très agitée, on le sait ; et qui, jusqu'à son dernier moment, fut animé d'un esprit d'intrigue et de fourberie qui, joint à ses persécutions contre les chrétiens, lui a valu une triste place dans l'histoire.

Si nous avions à nous occuper de Maximien-Hercule, pour d'autre chose que les événements qui accompagnèrent ses derniers jours, nous raconterions assurément des aventures bien étranges : celle par exemple,

du mariage de sa fille Fausta, avec Constantin. Mais ce serait une longueur inutile dans le cas actuel, aussi ne nous y arrêterons-nous pas davantage.

Cet empereur, fut obligé d'abdiquer à deux reprises différentes, et la dernière fois, il avait été forcé de se réfugier auprès de son gendre, l'empereur Constantin, qu'il détestait cependant.

Celui-ci l'accueillit avec bienveillance et le traitait en parent affectionné. Mais le vieil intrigant, ne pouvait se résoudre au rôle effacé qu'il était obligé de jouer désormais. Donc, il rêva aux moyens de renverser son gendre, pour régner à sa place.

Les barbares d'Outre-Rhin, donnaient à cette époque fort à faire aux empereurs, par leurs incursions fréquentes sur le sol de la Gaule.

La meilleure politique des Romains était alors, soit de leur opposer une résistance vigoureuse, lorsqu'ils se mettaient en mouvement invasif; soit de chercher à susciter des discordes, entre les diverses peuplades de l'autre côté du Rhin, quand elles étaient en repos.

Dans ce dernier cas, une fois les conflits

intérieurs soulevés, on s'attachait habilement à prendre parti tour à tour, pour une nation et pour l'autre, de manière à exploiter leurs aspirations belliqueuses, pour les faire s'entregorger, et par conséquent, rester à l'état de faiblesse politique et militaire.

Or, au moment ou Maximien Hercule vint auprès de son gendre Constantin, il le trouva occupé à construire un pont sur le Rhin pour pouvoir aller plus facilement châtier une peuplade barbare qui avait commis quelques déprédations sur le sol de l'empire.

Maximien mis au courant sans défiance de la situation politique, des offres que telle et telle fraction de barbares faisaient, de l'animosité qui existait entre telle et telle, enfin de la nécessité qu'il y avait à affaiblir certaines d'entre ces hordes de sauvages, entrevit un moyen de perdre son gendre et de monter de nouveau sur le trône à son détriment.

C'est pourquoi il lui conseilla de réunir des troupes et de pousser une pointe offensive assez loin au-delà du Rhin. Il fit tant et si bien, il présenta si habilement la chose que Constantin tomba dans le piège et se décida à se metttre en marche.

Maximien l'accompagne pendant plusieurs étapes et lorsqu'il le voit assez loin et assez engagé pour ne pas pouvoir se retirer facilement en quelques jours des embarras de cette campagne, il l'abandonne sous un prétexte futile.

Rentrant en toute hâte en Gaule, il répand le bruit que les barbares ont entouré l'armée, l'ont écrasée, ont tué l'empereur, de sorte qu'il suscite un mouvement militaire.

Il profite alors de l'émotion pour se faire nommer empereur ; et sans tarder, prenant les trésors de son gendre, il en fait des largesses pour attirer les dissidents à lui.

Puis aussitôt, il se met en marche vers Arles à petites journées, en mangeant ou détruisant les provisions du pays qu'il traversait avec un soin minutieux, de manière à empêcher Constantin de pouvoir le poursuivre avec une armée quelque peu considérable.

Mais Maximien avait compté sans les ressources d'esprit de Constantin. Celui-ci, apprenant sa trahison, se hâta de traiter avec les barbares et se mit sans retard à sa poursuite.

La chose se fit si vite que Maximien n'eût

pas le temps de défendre Arles et s'enfuit jusqu'à Marseille, qui était la plus puissante place-forte de la région.

Constantin vint mettre le siège sous Marseille; il tenta aussitôt un assaut qui ne réussit pas d'abord, parce que les échelles ne se trouvèrent pas être assez longues. Maximien pénétré de joie devint insolent outre mesure.

La légende raconte que Constantin étant au pied des remparts, reprochait à son beau-père sa noire trahison; et que celui-ci le gourmandait et riait de sa colère.

Elle ajoute pour accroître le dramatique de la situation, que pendant que Maximien triomphait, ainsi insolemment, se croyant à couvert des tentatives de son gendre à cause de l'échec du premier assaut, quelques soldats de Constantin avaient réussi sur un autre point d'attaque et avaient pris la ville.

De sorte, que tout à coup le traître, qui se considérait comme victorieux fut pris et désarmé.

Maximien prisonnier de Constantin aurait dû être tué sans merci; mais en considération de sa femme, celui-ci ne voulut pas faire mourir son beau-père. Il ne le mit même

pas en prison; il se contenta de le laisser aux arrêts dans son propre palais. Bientôt même il accepta ses excuses à la prière de sa femme, et lui pardonna entièrement.

Un autre que Maximien eût été désormais assez sage pour ne plus ourdir de complot contre Constantin. Mais le perfide vieillard avait un trop grand amour de l'intrigue pour se résoudre à rester tranquille.

Aussi ne tarda-t-il pas à renouer un nouveau complot. En effet, un jour après avoir pris mille précautions, il engagea, dit la légende, sa fille, Fausta à s'allier à lui pour tuer son mari Constantin.

On comprend tous les détails dans lesquels le conteur peut entrer avec une pareille donnée. Suivant qu'il est plus ou moins ingénieux, il prolonge les situations à plaisir plus ou moins longtemps.

Quant à nous, ayant besoin d'écourter notre récit, nous dirons seulement qu'en définitive la fille promit à son père ce qu'il lui demandait, de laisser la porte de la chambre nuptiale ouverte pendant la nuit suivante; tandis que d'un autre côté, mue par tel ou tel sentiment, elle prévint son mari du complot tramé par son propre père contre lui.

Constantin voulant prendre son coupable beau-père en flagrant délit, appelle un des ennuques de son palais, le fait revêtir de ses habits et le fait coucher dans le lit impérial auprès de l'impératrice Fausta. Puis se cache dans le voisinage avec des gardes armés.

Au milieu de la nuit Maximien arrive; il rencontre dans l'antichambre les sentinelles ordinaires; mais il leur dit : — Laissez-moi passer, j'ai un songe très important à révéler sur l'heure à mon gendre.

Grâce à ce subterfuge il pénètre dans la chambre à coucher.

Là, il va résolûment vers le lit, plonge son poignard dans la poitrine de l'ennuque qui mourut du coup sans mot dire.

Il sort de la chambre à coucher de l'empereur, l'arme ensanglantée à la main, en disant aux soldats : — Je viens de tuer Constantin, reconnaissez-moi maintenant pour votre chef; et allons aussitôt me faire proclamer empereur par les légions qu'on réveillera d'office sur mon ordre.

Mais, il n'avait pas fini de dire cela qu'une porte latérale s'ouvre avec fracas et le meurtrier voit son gendre plein de vie et de santé

apparaître entouré de vingt gardes armés qui s'emparent de lui et qui le mettent absolument hors d'état de nuire à personne désormais.

Cette fois Constantin était bien résolu à en finir avec lui, aussi le fit-il jeter dans une prison et lui dit : Il faut mourir.

Or, comme vous êtes dans une situation particulière, je ne veux pas faire du scandale et ne vous traduirai pas devant un tribunal. Mais vous n'avez plus qu'à choisir le genre de mort que vous voudrez.

Voici un poignard.

Voilà du poison.

Il y a là une corde.

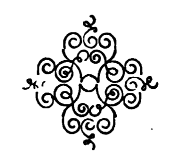
Décidez lequel des trois moyens vous enlèvera la vie.

Cela dit, il fit refermer la porte du cachot. Le lendemain, matin lorsqu'il y revint, il trouva son beau-père pendu.

Maximien avait choisi ce genre de supplice et s'était fait justice lui-même. Son corps fut enseveli sans apparat; et ne jouit pas du repos éternel, ajoute la légende, car plusieurs siècles après il fut déterré un jour et jeté avec horreur dans le Rhône, aussitôt qu'il eût été reconnu.

Ce corps était tellement bien la proie du démon que, lorsqu'il fut jeté dans le fleuve, les eaux s'écartèrent de lui pour ne pas être souillées. Puis, quand elles eurent repris leur cours normal, on vit s'élever, de l'endroit où il avait disparu, une énorme fumée noire et empestée, entremêlée de flammes sinistres.



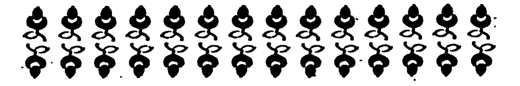


CINQUIÈME PARTIE

CONTES POPULAIRES DES PROVENÇAUX SE RAPPORTANT A LA PÉRIODE DU MOYEN-AGE.

Les exploits de Beuvon;
La mort par amour de Durand d'Etrec,
La prouesse du comte Bérenger;
La mort de Cabestaing;
Les amours d'Arthur et de Clémentine;
La croix de fer d'Hyères;
L'honnêteté de Romée de Villeneuve;
L'origine du nom des Porcellets;
La dame Azalaïs de Toulon;
Clariane de Fréjus;
La résurrection de Déodat d'Hyères;
L'innocence de Sibille de Toulon.

Nous allons les rapporter en détail, sans essayer de les classer, ni de rechercher ensuite par un coup-d'œil d'ensemble les principales idées qu'ont eu en vue ceux qui les ont racontées pour la première fois, car ce serait un travail qui nous entraînerait au-delà du cadre et de la portée de ce recueil.



I

LE DRAC

Il y avait jadis dans le Rhône un enchanteur, esprit malfaisant ou sorcier, qu'on appelait : le Drac. Il avait son palais dans le fond du fleuve et se repaissait de sang humain.

Ce Drac avait l'habitude de chasser de la manière suivante : quand il voyait une fille ou une femme occupée à laver au courant de l'eau, il faisait passer, presque à sa portée, une écuelle contenant un bijou ou quelque objet de parure bien séduisant. La coquette étendait la main, poussée par la convoitise, et l'écuelle s'éloignait si habilement à mesure, que bientôt l'imprudente perdait l'équilibre, et, tombant dans le Rhône, devenait la proie du Drac.

Quelquefois, il capturait ainsi un enfant en lui montrant un joujou flottant sur l'eau, ou bien parvenait-il à se saisir d'un marinier en mettant une pièce d'or dans l'écuelle. Quoiqu'il en soit, tous ceux qu'il prenait disparaissaient pour toujours, car il les mangeait et gardait un peu de leur graisse pour se frotter les yeux, ce qui lui permettait de voir à travers les ondes les choses les plus cachées.

Un jour une femme de Beaucaire, qui avait eu un enfant depuis quelques semaines à peine, était venue laver du linge sur le bord du Rhône; elle vit le bijou fatal, chercha à l'atteindre et fut enlevée par le Drac.

Cette fois le Drac ne mangea pas sa victime. Il faut savoir que la femme de ce Drac venait d'accoucher et qu'il fallait une nourrice pour son enfant; de sorte que la blanchisseuse de Beaucaire avait été capturée dans ce but.

Cette femme ne fut pas malheureuse; on la soigna très bien; elle nourrit comme il faut l'enfant du Drac, et l'éleva avec soin jusqu'à ce qu'il eut l'âge de sept ans.

A cette époque, la femme du Drac mue de compassion vis-à-vis d'elle, et désireuse de

lui témoigner sa reconnaissance pour les soins qu'elle avait prodigués à son nourisson, lui permit de revoir le jour.

Voilà donc la blanchisseuse revenue chez elle ; et, comme on le pense bien, son mari et ses enfants furent fort heureux, car on l'avait crue morte pendant bien longtemps.

Après avoir consacré quelques jours à la joie de sa délivrance, la femme dont nous parlons reprit ses occupations. Or, un matin étant sortie pour ses affaires avant le lever du jour, elle aperçut, sur la place de la ville, le Drac qui était venu dans le pays pour y chercher une proie humaine.

Ce Drac était invisible pour tout le monde, et c'est grâce à cette condition qu'il pouvait dérober des femmes et des enfants sans jamais être poursuivi. Mais en passant sept ans à son service la nourrice avait acquis, par hasard, la singulière propriété de pouvoir le voir avec un de ses yeux, de sorte qu'elle le reconnut très bien.

La manière dont elle avait acquis la propriété de voir le Drac, quand celui-ci était invisible pour tout le monde, était assez étrange pour mériter d'être indiquée. En effet nous avons dit tantôt que le Drac

mangeait les individus qu'il parvenait à capturer; or il faut savoir qu'il prenait un peu de leur graisse et il en faisait un baume avec lequel il se frottait les yeux, ce qui lui permettait de voir les choses cachées ; il s'en frottait aussi le corps, ce qui le rendait invisible quand il voulait.

Comme il voulait naturellement que son fils eût les mêmes qualités que lui, il avait remis à la nourrice une petite boîte contenant le baume fait avec la graisse humaine, et lui avait commandé d'en frotter les yeux et le corps de son enfant tous les soirs en le couchant. En outre, il lui avait ordonné, sous peine de mort, de se laver aussitôt après les mains dans une eau particulière qu'il avait mis à sa disposition.

Un soir, sans y prendre garde, la nourrice s'était endormie sans se laver les mains et en se réveillant elle se frotta l'œil droit avec le doigt qui portait encore un peu de pommade, de sorte que, sans l'avoir cherché, elle avait bénéficié de la propriété de double vue du Drac.

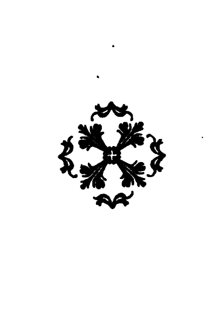
Donc, voyant le Drac, quoiqu'il fut invisible pour tout le monde, elle s'approcha de lui et lui demanda des nouvelles de sa famille.

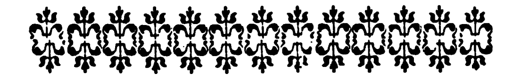
On comprend que le Drac qui n'était pas habitué à être reconnu par ses victimes fut singulièrement étonné ; et comme lui-même ne la reconnaissait pas, il lui demanda qui elle était.

La crédule nourrice le lui dit, et lui avoua qu'en séjournant pendant sept années à son service elle avait acquis la propriété de le voir de son œil droit, quoiqu'il fut invisible pour tout le monde. . .

Or, la malheureuse, fut cruellement punie de son imprudence, ainsi que du bon sentiment auquel elle avait obéi en demandant au Drac, des nouvelles de sa femme et de son enfant; car cet enchanteur se mit à causer avec elle, en feignant d'être content de la voir, et au moment où elle ne s'y attendait pas, il lui plongea le doigt dans l'œil droit et le lui creva.

Dès lors la nourrice devenue borgne ne pût plus le voir. Et depuis personne n'a plus pu le découvrir quoiqu'il continue ses déprédations et qu'il dévore de temps en temps quelque innocent ou quelque naïf qu'il attire à lui par la cupidité ou la coquetterie.





II

LA PROUESSE DE GEOFFROY DE LA TOUR

Parmi les nobles chevaliers de Provence qui partirent en Croisade contre les infidèles, il y avait un seigneur Geoffroy de la Tour, qui était le plus brave et le plus vaillant homme de guerre qu'on eût jamais vu.

Il dédaignait dans les combats de se garantir contre les coups de ses ennemis, allait droit à eux, l'épée haute, et il triomphait toujours des infidèles, grâce à l'aide de Dieu, et de sa bravoure à toute épreuve.

Il était toujours le premier à la charge et à l'assaut, bref, il avait la réputation bien méritée d'ailleurs, d'un parfait homme de guerre ainsi que d'un homme vertueux.

Un jour qu'il chevauchait dans les champs

10*

à la tête d'une nombreuse compagnie d'hommes d'armes, on entendit tout à coup des rugissements terribles poussés par un lion. Tout le monde fut glacé d'effroi ; seul, Geoffroy de la Tour ne trembla pas !

Tous les hommes d'armes se mirent à fuir d'un côté et de l'autre de peur de tomber sous les griffes du lion qu'on entendait rugir. Mais Geoffroy de la Tour mit pied à terre, dégaîna son épée et marcha droit vers le fourré où était la bête féroce.

Il avance, prêt à livrer combat, mais un spectacle étrange frappe ses yeux : au lieu de rugissements de colère, c'étaient des cris de douleur que poussait le lion.

En effet, il était arrivé que pendant qu'il était endormi un énorme serpent s'était glissé auprès de lui et l'avait enlacé de telle sorte qu'il était prisonnier. Le serpent s'étant ainsi habilement placé pour n'avoir rien à craindre du lion, le serrait pour l'étouffer et le manger ensuite.

Le lion était non-seulement en rage de colère, mais encore il était humilié de mourir ainsi ignominieusement sous la pression de l'affreux reptile. Aussi lorsqu'il vit arriver un preux chevalier l'épée haute, il lui

jeta un coup-d'œil de remercîment, préférant mourir noblement des mains d'un homme de guerre.

Geoffroy de la Tour, comprit toute la pensée du lion dans ce regard; et d'ailleurs comme c'était un guerrier généreux, il ne voulait pas frapper un ennemi rendu impuissant par un aussi ignoble allié : un infâme serpent.

Donc il s'approche avec précaution et d'un coup d'épée il tranche la tête du serpent, sans blesser le lion qui se trouva ainsi débarrassé de sa déshonorante captivité.

Geoffroy après avoir ainsi tué le serpent, recula d'un pas et se mit en garde, pour permettre au lion de se disposer au combat. Mais voilà que le lion reconnaissant vint très humblement lui lécher les mains et faire auprès de lui hommage de respect.

A partir de ce moment le lion se considérant comme le captif du vaillant chevalier qui lui avait sauvé la vie, se mit à le suivre comme un chien fidèle.

Geoffroy réunit sa troupe d'hommes d'armes; ceux-ci tremblaient d'abord devant le lion; mais ils reconnurent bientôt que le roi des animaux était devenu le très respectueux serviteur de leur chef.

A partir de ce jour le lion suivit Geoffroy, et dans les combats, il se lançait sur les ennemis à côté de son maître; combattant avec lui contre les infidèles qui étaient occis ou mis en fuite sans pitié.

Lorsque la Croisade fut finie, les Croisés rentrèrent en Provence. Mais le capitaine du vaisseau sur lequel embarqua Geoffroy, ne voulût jamais consentir à laisser embarquer le lion; de sorte que force fut au chevalier provençal de laisser la pauvre bête à terre.

Le malheureux lion fut si attristé de voir partir le navire qu'il se jeta à la nage pour le suivre. Il nagea ainsi auprès du bâtiment tant que ses forces le lui permirent. Enfin il se noya, préférant encore mourir que d'abandonner son protecteur auquel il avait voué une reconnaissance de toute la vie.





III

LE DRAGON DE GOZON

Il y avait dans l'île de Rhodes, une caverne qu'on appelait le *Maupas*, dans laquelle il y avait un dragon terrible qui mangeait souvent les malheureux, assez imprudents pour passer à sa portée.

Plusieurs fois des chevaliers avaient essayé de le tuer, mais ils y avaient toujours perdu la vie, de sorte que le Supérieur de l'ordre défendit sous peine de mort aux chevaliers de tenter désormais de combattre ce dragon.

Mais voilà qu'un d'entre eux, du nom de Théodat de Gozon, eût envie de délivrer la contrée du monstre ; et, malgré l'ordre for-

mel il songea aux moyens de réussir dans son entreprise.

Après de longues réflexions, il demanda la permission d'aller faire un voyage, prétendant qu'il avait affaire dans son pays. Mais au lieu de s'en aller dans l'Aveyron où il était né, il s'en vint en Provence et s'installa dans un lieu très retiré.

Là il acheta une meute de bons chiens et il fit construire un mannequin représentant le dragon du Maupas; puis il monta à cheval et fit semblant de combattre la bête.

La meute, qui avait d'abord été terrifiée à la vue de l'image du monstre, prit bientôt assurance contre lui. Aussi, après plusieurs simulacres de combat, le cheval comme les chiens n'avaient plus aucune crainte du dragon.

Une fois arrivé au résultat qu'il avait cherché, Théodat de Gozon s'embarque pour Rhodes avec son cheval et ses chiens; et dès son arrivée, avant que personne eut pû deviner son projet, il se dirige vers le Maupas.

Le dragon ne tarda pas à sortir de la grotte et accepta le combat; mais il eut affaire cette fois à forte partie La meute

l'attaqua avec furie, le cheval ne broncha pas et Gozon pût parvenir à le tuer.

Heureux de la victoire, il fait charger les dépouilles du monstre sur un charriot et se présenta devant le grand prieur en triomphant, comptant sur des félicitations.

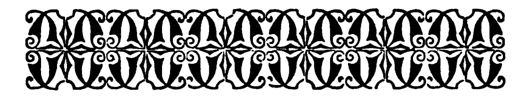
Mais comme il avait transgressé les ordres formels de son chef il fut jeté en prison, et condamné à perdre la vie. Seulement au moment de l'exécution de la sentence, il fut gracié en considération du grand service qu'il avait rendu à l'humanité.

Tout l'ordre garda une grande reconnaissance à Gozon pour son acte de vaillantise; de sorte que bientôt il fut nommé lieutenant général du grand prieur. A la mort de ce grand prieur il fut élu son successeur.

Le chevalier de Foxay a écrit « qu'en la maison de Gozon se trouvait une pierre sortie de la teste de ce dragon, reluisante de diverses couleurs, de la grosseur d'une olive, singulière contre tous les venins, qui faisait bouillir toute sorte de liqueur dans laquelle on la mettait... On l'appelait la pierre du grand maître et elle demeurait en partage à l'aîné de la famille. Le château de Gozon

ayant été pris de force et saccagé du temps de la ligue, un soldat de Vienne en Dauphiné s'empara de cette pierre et la présenta à Henri IV, alors roi de Navarre. » (*Lyonnel, ou la Provence au* XIIIe *siècle*, t. 2, p. 428.





IV

LE PÊCHEUR DE PORT-MIOU

A l'ouest du golfe de Cassis, sur le littoral de la Provence, à peu de distance de Marseille, se trouve une baie profonde et anfractueuse, véritable fiord, semblable à ceux des côtes de Norvège, Cette baie porte le nom de Port-Miou *portus melius,* et a été de tous temps considéré comme un excellent point de refuge par les marins de la côte Celto-Lygienne.

La forme de ce Port-Miou est très remarquable ; les falaises de son goulet, sont, en effet, si abruptes et disposées de telle sorte, que lorsqu'on vient de la mer pour s'abriter dans la calanque, il semble qu'on va se briser au pied de rocs inaccessibles et battus,

aux mauvais jours, par des lames furieuses.

Aussi l'esprit poétique, et amoureux du merveilleux des Provençaux, ne pouvait rester indifférent en présence de ce phénomène curieux de la nature; un récit populaire à sensation devait venir enjoliver l'histoire de ce site curieux, pour bien en graver le souvenir dans l'imagination de ceux qui le connaissent.

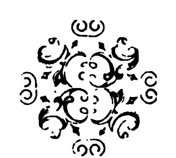
Ce conte dit qu'un jour de grand mauvais temps, une frêle barque de pêcheurs génois, dans laquelle le père qui était le patron et le jeune fils l'unique matelot, fut obligée de venir chercher un abri sur ce point du littoral. Rester à la mer était la perspective d'une mort certaine; force était donc bien de venir, à tout prix, se réfugier dans une calanque de la côte.

La barque poussée par un vent furieux volait sur les lames écumantes et approchait avec une rapidité vertigineuse de la côte. Le père était à la cargue, tout prêt à étrangler la voile pour modérer l'abordage à la plage quand il serait temps. Le fils tenait le gouvernail. — Tout à coup le père voit avec terreur des rochers qui semblent opposer à la barque une barrière infranchissable; et

saisi de terreur, il crie à son fils de *loffer*, pour essayer de revenir en pleine mer, croyant que la côte est inhospitalière et que, si la barque ne s'en éloigne pas le naufrage est inévitable. Mais le fils qui a deviné qu'il y a un passage, et qu'il est possible d'aller abriter l'esquif dans la calanque, n'obéit pas à l'ordre donné ; au contraire, il met la barre du gouvernail du côté opposé.

Le père furieux, autant que terrifié par le danger qu'il croit courir, se précipite sur le pauvre mousse, et d'un coup de barre l'étend raide mort à ses pieds ; au moment même où la barque avait franchi heureusement la passe difficile, et entrait dans la baie calme et hospitalière de Port-Miou.







V

LES EXPLOITS DE SAINT BEUVON

Les Sarrasins, qui occupaient jadis la presque totalité de la Provence, étaient de si grands et de si impies coupables, que Dieu résolut d'abattre leur puissance. Pour cela il fit naître Beuvon qui reçut pour mission de libérer le pays de leur joug.

Beuvon naquit de parents sages et religieux, il fut élevé dans la crainte de Dieu et la haine des infidèles; il arriva ainsi à l'âge d'homme, étant resté pur et pieux.

Un jour, qu'il était en voyage par une forte chaleur, il se laissa aller au sommeil au pied d'un arbre lorsqu'il eut une vision : Saint Pierre lui apparut et lui dit : « Lève-toi sans tarder et marche contre les

ennemis de la religion que tu chasseras de leur citadelle centrale de Peyrempi. Une fois chassés de là, il te sera facile de les poursuivre jusqu'à ce que tu les aies expulsé entièrement du pays ».

Beuvon se leva, et se mit en marche contre la citadelle de Peyrempi; mais il n'était suivi que de trois soldats seulement, et il semblait que sa tentative était insensée.

Quand les Sarrasins qui veillaient sur les murs de leur forteresse virent arriver Beuvon et ses trois compagnons, ils se mirent à rire et méprisèrent leur attaque. Mais Beuvon implora le nom de Dieu, et le secours que saint Pierre lui avait promis, en se mettant à genoux et en priant dévotement.

Or, chose remarquable, à mesure qu'il priait des flèches tombaient sur les assiégés et les transperçaient cruellement. Le nombre des blessés et des morts fut bientôt tellement grand, que les Sarrasins renoncèrent à se défendre; et allèrent s'enfermer dans les casemates de leur forteresse.

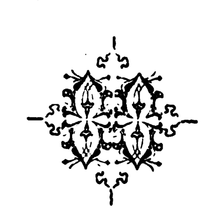
Bien qu'il ne rencontrât plus de résistance de la part des assiégés, Beuvon n'avait pas remporté une victoire complète, car les remparts de la citadelle étaient si élevés, les

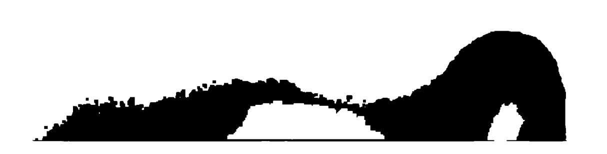
fossés étaient si profonds, qu'il aurait fallu une armée entière pour la prendre d'assaut. Mais saint Beuvon avait l'appui de saint Pierre, et devait triompher des infidèles sans difficulté.

En effet, il s'approcha des fossés et, se mettant à genoux, il commença à prier. Bientôt un pont se bâtit de lui-même d'une manière surnaturelle, de sorte que la prière finie, les quatre combattants chrétiens n'eurent qu'à marcher devant eux pour arriver sur les remparts.

Les Sarrasins terrifiés eurent beau barricader les portes de leurs casemates; d'un seul signe de croix ces portes tombèrent, et les trois soldats de Beuvon n'avaient plus qu'à frapper pour exterminer les infidèles.

Mais lui, plein de mansuétude, voulut faire mieux. Aussi lorsqu'il leur eut montré qu'ils étaient vaincus sans ressources, il les convertit; sauvant ainsi leur âme au lieu de les précipiter dans la mort éternelle.







VI

LA MORT PAR AMOUR DE DURAND D'ESTOC

Il y avait jadis à Puimoisson, un riche et brillant seigneur qui s'appelait Durand d'Estoc. Il était doué de toutes les belles qualités qu'on peut imaginer, parce qu'il avait reçu à sa naissance le don d'une pierre précieuse qui était un merveilleux talisman.

Or tant qu'il conserva cette pierre, qu'il portait toujours sur lui, il réussit en tout ce qu'il entreprit; mais le malheur voulut qu'un jour il la perdit, et il fut alors frappé de la plus horrible catastrophe qu'on puisse imaginer.

En effet, Durand qui faisait des vers charmants, qui chantait admirablement, qui était aussi vaillant que distingué, était

amoureux de sa cousine Barbe de Balpes, de la célèbre maison des Baux; et sa cousine le lui rendait.

Tout avait marché dans leur liaison au gré de leurs souhaits, grâce au talisman; mais voilà que, le jour où Durand perdit sa pierre précieuse, Barbe, sa bien-aimée, tomba gravement malade.

Elle fut atteinte d'une mauvaise flèvre qui mit sa vie en danger, au grand désespoir de Durand qui suivait avec la plus poignante anxiété les péripéties de cette maladie.

Enfin, un jour, Barbe tomba en léthargie. Tout le monde crût qu'elle était réellement morte, et quand on apprit la fatale nouvelle à Durand, il mourût lui-même tout à coup de douleur.

Les parents désolés résolurent d'enterrer les deux amants côte à côte, afin qu'ils fussent unis dans la tombe, puisqu'ils n'avaient pas pu l'être pendant leur vie; de sorte qu'on leur fit des funérailles magnifiques.

Au moment de descendre les cercueils dans le caveau, voilà que tout à coup Barbe donna quelques signes de vie, elle revient à elle et on la remporte à la maison. Tout le monde se précipita sur le cercueil de Durand,

espérant que lui aussi allait revenir à la vie. Mais la mort avait fait son œuvre d'une manière irrévocable pour le pauvre amoureux, et il fallu se décider à l'ensevelir.

Quand Barbe fut guérie, elle apprit la funèbre aventure; elle fut tellement pénétrée de douleur qu'elle entra au couvent, où elle pleura jusqu'à sa mort la mémoire de celui qui l'avait aimée d'une manière si pure et si intense, qu'il était mort d'amour quand il avait cru qu'elle lui était ravie.







VII

LA PROUESSE DU COMTE BÉRENGER

Bérenger, comte de Provence, fit un jour un acte de prouesse très remarquable que voici : Il y avait une impératrice d'Allemagne, belle, sage, honnête, qui eut le malheur d'inspirer un amour violent à un des gentilshommes de la cour de son mari.

Ce gentilhomme, tout traitre et déloyal qu'il fut, était vaillant, belliqueux et adroit dans tous les exercices du corps, ne connaissant pas de maître dans le jeu des armes.

Comme l'Impératrice indignée des propositions déshonnêtes de cet homme, le chassa de son entourage, il répandit des bruits calomnieux sur son compte, et formula des

accusations si graves et si précises que la réputation de la pauvre femme fut ternie.

L'Empereur, son mari, ayant la faiblesse de croire à la réalité de ce qui était imputé à sa femme, résolut de la faire juger, et condamner à mort si elle était reconnue coupable.

Le tribunal s'assembla, l'accusateur fut accablant, la pauvre femme innocente ne put pas se défendre d'une manière suffisante, Bref il fut décidé que si dans un délai de dix jours personne ne se présentait pour démontrer, les armes à la main, la fausseté des accusations, elle serait tuée.

Or, le chevalier accusateur était, avons-nous dit, un si terrible guerrier, que plusieurs jours s'étaient écoulés déjà sans qu'aucun des gentilshommes du voisinage eut eu le courage de prendre le parti de l'Impératrice, quand Bérenger, arrivant fortuitement a la cour, apprit ce que nous venons de raconter.

Comme c'était un homme prudent autant que brave, il se déguisa en religieux et demanda à voir la prisonnière qu'il trouva dans les larmes. Il l'exhorta à la piété et à la prière avec une telle onction que l'impératrice, le prenant pour un vrai homme de

Dieu, voulût se confesser à lui. Il apprit ainsi, sous le sceau sacré du sacrement de la confession, qu'elle était innocente.

Bérenger se retira sans avoir désabusé la pauvre prisonnière sur sa qualité; mais en lui recommandant de prier avec ferveur; et il alla revêtir son armure.

Le dernier jour du délai indiqué par le tribunal était arrivé, l'accusée fut conduite devant l'assemblée des seigneurs. L'accusateur était à cheval dans le champ clos, armé et cuirassé, pour soutenir les armes à la main ce qu'il avait dit contre l'impératrice.

Le bourreau était prêt à exécuter la sentence du tribunal dès quelle serait prononcée, et un hérault fit la sommation d'usage pour demander si personne ne se portait défenseur de l'accusée.

Tout à coup un chevalier armé, visière baissée se présente, et offre le combat pour faire prévaloir l'innocence de la malheureuse qu'on poursuivait à tort.

L'accusateur accepte avec joie le défi, l'assemblée tremble déjà sur l'issue de la lutte, car cet accusateur avait la réputation du plus dangereux adversaire qu'il y eût. Mais Bérenger, fort de l'innocence de l'im-

pératrice dont il avait reçu la confession, avance avec courage dans l'arène.

Le combat fut terrible, la victoire, d'abord indécise, à cause des prodiges de valeur des deux champions, se décida enfin en faveur de Bérenger, qui terrassa son adversaire et le força à déclarer sa félonie. Le chevalier, convaincu ainsi de son crime, fut pendu et l'Impératrice réhabilitée.

L'Empereur et l'Impératrice voulurent connaître le brave chevalier, qui avait ainsi fait prévaloir les droits de l'innocence. Mais, aussitôt après sa victoire, Bérenger s'était dérobé au triomphe; et il rentra dans son pays sans que personne eût su que c'était lui qui venait d'accomplir cette belle action.



VIII

LA MORT DE CABESTAING

Jadis vivait, au château de Roussillon, le très noble seigneur Raymond de Roussillon, seigneur de Castelnau. Il était vieux, grossier, vulgaire, et même un peu contrefait, tandis que sa femme : dame Tricline Carbonnelle, était jeune, jolie, romanesque et de poétique nature.

Raymond n'aimait que la chasse, les chevaux et les chiens. Dur, égoïste, il se complaisait dans les satisfactions brutales, et traitait sa femme, sans aucun égard, la considérant comme un simple meuble de son château. Il ne se préoccupait en rien de savoir si elle s'ennuyait ou non dans son isolement,

quand lui s'amusait à la vénerie, à l'écurie ou à table.

On comprend que Tricline ne fût pas heureuse dans de pareilles conditions; sa vie monotone et triste s'écoulait comme un jour sans soleil. Ce cœur tendre s'étiolait faute d'avoir un aliment, cette imagination ardente étouffait sous les vulgarités d'une existence terre à terre.

Un jour, arriva au château de Roussillon un beau jeune homme, du nom de Guillaume Cabestaing, qui venait demander à entrer au service du seigneur Raymond pour se faire une carrière.

Ce jeune homme voulait apprendre ce qu'il fallait savoir alors pour devenir un jour un preux chevalier et un noble châtelain si la fortune lui souriait.

Cabestaing était provençal d'après le dire de plusieurs conteurs. Il était né à Cabestang, aujourd'hui Chabestan entre Veynes et Serres dans la vallée du Buech, petit cours d'eau qui se jette dans la Durance. Ses parents étaient d'origine noble, il est vrai, car ils appartenaient à une des plus anciennes familles du Gapençois, mais comme il n'était pas l'aîné, et d'ailleurs comme sa famille n'était

pas fortunée, il avait quitté la maison paternelle de bonne heure.

D'après Nostradamus (p. 169), il fut d'abord amoureux de Bérengière des Baux, illustre dame de Marseille, fille du prince Bertrand, pour laquelle il écrivit et chanta de « fort belles et naïves poésies ».

« Ceste damoiselle portée d'une ambition de le posséder plus étroitement, par le damnable conseil d'une esdentée de sorcière, lui fit avaller un philtre d'une certaine herbe appellée varatre ou hellebore, tellement vénimeuse et violente qu'au même instant qu'il l'eust gousté, il commença à tordre les lèvres et à faire un ris de chien ou sardonien par une soudaine et bien dangereuse convulsion et racourcissement affreux. A quoy toutes fois fut fort diligemment pourveu par un fameux et docte médecin son singulier et parfaict amy. Ce qui occasionna le poète, esmu d'un bien juste et poignant desdain contre Bérengière, de l'abandonner totalement pour s'adresser à Tricline Carbonnelle dame de Rossillon ».

Raymond de Roussillon, flatté d'avoir pareil serviteur, accueillit le jeune homme avec bienveillance, et la légende dit que bientôt sa

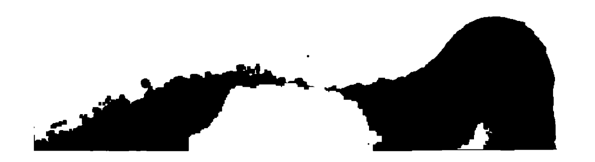
physionomie agréable, ses manières polies, son maintien distingué, et ses réparties spirituelles lui firent acquérir dans la maison une place de faveur; il devint le page de la dame Tricline.

Cabestaing était troubadour, nous le savons ; je dois ajouter même qu'on cite de lui des vers et des chansons qui montrent qu'il avait un grand talent dans ce genre.

Dans de pareilles conditions, on comprend que bientôt le page devint amoureux de la châtelaine; aussi après une période de soupirs incompris ou dédaignés que le narrateur expose plus ou moins longuement, suivant le degré de son imagination poétique, dame Tricline paya cet amour de retour.

Où jusque alla la liaison? combien de temps dura-t-elle? les avis sont très partagés. Pour les uns c'était amourette insignifiante et toute platonique; pour les autres c'était absolument le contraire.

Quoiqu'il en soit, les médisants s'en préoccupèrent ; et, vraix ou faux, les bruits prirent une importance telle qu'ils arrivèrent, un jour, aux oreilles du seigneur Raymond. Celui-ci n'était pas, comme on le devine bien, homme à rester indifférent pour ce qui



était des agissements galants de dame Tricline.

Le noble Raymond se mit donc en mesure de rechercher si, oui ou non, ses cheveux gris avaient à redouter quelque injure morale du jeune page.

Pour cela, il emmène celui-ci à la chasse; et pendant qu'ils chevauchaient ensemble dans un endroit solitaire il entame le sujet de ses relations amoureuses; lui demandant à brûle-pourpoint le nom de la dame de ses pensées et de ses chansons.

Cabestaing devina d'un coup-d'œil les soupçons du mari jaloux, il sentit qu'il fallait à tout prix détourner, sans retard, les idées de son seigneur d'une voie dangereuse pour son amour, pour sa vie même peut-être.

Payant d'audace alors, il sut habilement, après quelques réticences et quelques hésitations calculées, lui faire l'aveu mensonger d'un amour immense qu'il prétendait avoir pour dame Agnès, épouse de Robert de Tarascon et sœur de dame Tricline

A cette nouvelle, Raymond ne se sentit pas de joie; — les maris jaloux sont tous les mêmes.—Trouvant que ce qui lui paraissait naguère le plus grand crime quand il en

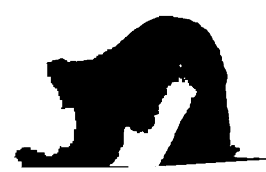
était la victime, n'était qu'une charmante plaisanterie lorsqu'il s'agissait seulement de son beau-frère, il plaisanta longuement Cabestaing.

Il voulut savoir mille petits détails indiscrets, lui fit maintes questions. Finalement il lui promit son concours pour la réussite de ses projets amoureux illicites ; le poussant ainsi à donner à sa passion les allures les plus corsées.

Dans cette pensée, d'un goût plus que douteux, Raymond décida, peu de jours après, qu'il irait passer quelques semaines à Tarascon chez son beau-frère. Les fêtes de la Pentecôte et de l'Ascension, qui se célébraient avec tant de pompe, dans cette ville, où le jeu de la Tarasque était fait avec solennité, d'après les uns ; telle autre occasion, cour plénière, foire de Beaucaire d'après les autres, étaient un prétexte excellent pour mettre le projet à exécution.

Naturellement, sa femme et son page Cabestaing furent du voyage. Seigneur Raymond se promettait de rire beaucoup des mésaventures conjugales de son beau-frère.

A Tarascon, Cabestaing joua si bien son rôle pour convaincre Raymond et achever

d'effacer toute velléité de soupçon, que Tricline elle-même s'y méprit. Bientôt elle se prit à trouver que les choses allaient trop loin, que son page et sa sœur prenaient infiniment trop au sérieux leur rôle. Il lui sembla que l'aveu, d'abord mensonger, courait le risque de devenir, sous très peu de temps, l'expression d'une vérité infiniment cruelle pour son propre amour.

Tricline devenue ainsi jalouse, commença d'abord à prier Cabestaing de ralentir ses assiduités vis à vis de sa sœur; puis elle arriva aux remontrances, aux reproches de plus en plus vifs, restant sourde aux protestations les plus chaleureuses de son amoureux.

Enfin, sa jalousie ne trouva plus que la nécessité invoquée de détourner les soupçons de Raymond fut suffisante; et, tourmentée par elle, Tricline voulut montrer au grand jour qu'en réalité Cabestaing et sa sœur étaient indifférents l'un à l'autre, et que, malgré la comédie qu'ils jouaient, c'était elle qui était aimée par le page.

Sollicité dans ce sens d'une manière de plus en plus pressante, Cabestaing, pour calmer les colères de Tricline, prit la plume,

en appelant à son aide tout ce que son esprit pouvait imaginer de plus poétique ; il se mit à composer la chanson d'amour la plus brûlante, la plus passionnée qui fut entendue dans sa bouche. Cette chanson disait tout, et son amour, et la jalousie du mari, et le stratagème imaginé pour donner le change au jaloux, et, plus encore. Le narrateur fait dire à son gré les choses les plus passionnées à la dite chanson.

Tricline en fut charmée ; elle se complaisait à la faire chanter au jeune page, et ne se lassait pas de l'entendre. Bien plus par sentiment de coquetterie, elle voulut que d'autres l'entendissent aussi.

Mais à ce jeu, terriblement dangereux, il arriva qu'un jour Raymond de Roussillon comprit qu'il avait été doublement dupé par Cabestaing et par sa femme ; ce qui n'était pas de nature à mettre un frein à son ressentiment, on le comprend facilement.

La mort de Cabestaing fut bien vite arrêtée dans son esprit. Le seigneur de Roussillon n'était pas homme à hésiter longtemps pour tuer un ennemi.

Mais cette mort ne lui suffisait pas, il trouvait qu'elle ne le vengerait qu'incomplète-

ment; aussi voulut-il trouver quelque chose de plus horrible pour punir sa femme qui était, en somme, la plus grande coupable en tout ceci.

Que faire pour cela ? il se mit à calculer quelles tortures il pourrait bien infliger à l'un et à l'autre des deux amants; et voici les détails de l'exécution de sa vengeance.

Sous prétexte d'une partie de chasse, il entraîne, un jour, l'infortuné page, qui ne se doutait de rien, dans les bois; arrivé dans un fourré épais il le frappe tout d'abord mortellement à l'improviste, selon les uns, il le terrasse et lui fait souffrir mille douleurs avant de l'achever, d'après les autres : lui disant comment il compte punir sa complice afin de décupler les angoisses de sa mort.

Cabestaing mort, Raymond lui coupe la tête qu'il met dans son carnier, puis lui ouvre la poitrine, en retire le cœur encore palpitant, et, enfin, il reprend tranquillement le chemin du château avec la satisfaction d'avoir accompli à son gré la première partie de sa vengeance, et se réjouissant d'avance de ce qu'il va faire pour la compléter.

En arrivant chez lui, il mande le cuisinier,

lui ordonne de faire cuire ce cœur humain comme un morceau de venaison, et il attend, sans mot dire, que l'heure du repas sonne.

Tricline « était gourmande de sauvagine » de sorte que quand on lui servit le cœur de Cabestaing, assaisonné en succulent salmis, elle le mangea avec grand plaisir, sans en laisser le moindre reste sur son assiette.

A la fin du repas Raymond lui dit, d'un ton qu'il s'efforçait de rendre enjoué :

— « Dame, savez-vous de quelle viande vous venez de faire si bonne chère!

« Je n'en sais rien, répondit-elle, sinon qu'elle m'a paru exquise.

« Vraiment, je le crois volontiers, reprit le mari, et c'est raison que vous aimassiez mort ce que vous aimâtes tant vivant! »

Tirant alors de son carnier, placé sous la table, la tête sanglante de Cabestaing, il la lui jeta aux pieds en disant : « Reconnaissez celui dont vous venez de manger le cœur! »

On comprend, sans qu'il soit nécessaire d'insister beaucoup, l'horreur de la scène. Tricline terrifiée, tomba d'abord en pamoison. Mais, revenant peu après à elle-même, elle s'écria d'une voix où la tendresse perçait encore à travers le désespoir :

« Oui! oui! je l'ai trouvé tellement délicieux, ce mets, dont votre barbarie vient de me nourrir, que je n'en mangerai jamais d'autre pour ne pas perdre le goût qui m'en reste. A bon droit, vous m'avez rendu ce qui fut toujours mien. »

Raymond, furieux de se voir ainsi bravé, saisit son épée pour transpercer la coupable, mais Tricline se dérobe et se précipite de la fenêtre dans le Buech qui coulait au pied du château; voulant aller ainsi, sans retard, retrouver dans l'autre monde l'amant qu'elle ne pouvait plus avoir dans celui-ci.

La nouvelle de ce funeste événement, continue la légende, se répandit bientôt dans toute la contrée et dans toutes les terres d'Alphonse, roi d'Aragon, suzerain de Raymond de Roussillon, où elle causa une consternation générale.

Les parents de madame Tricline et de Cabestaing, ainsi que tous les comtes, tous les chevaliers des environs, tous les amants, s'assemblèrent et déclarèrent à Raymond une guerre sanglante.

Alphonse étant venu lui-même sur les lieux pour s'informer plus exactement du détail, fit arrêter Raymond, ravagea ses terres, dé-

truisit son château, et ordonna que le corps de Cabestaing et de la dame fussent mis, après de magnifiques funérailles, dans le même tombeau devant la porte de l'église paroissiale. Leur histoire fut représentée sur la tombe. Mais, comme dit Papon, t. II, p. 267, « il nous laisse douter si ce fut en peinture, en sculpture ou dans une inscription. »





IX

LES AMOURS D'ARTHUR ET DE CLÉMENTINE

Le château de Méouilles appartenait jadis à un noble seigneur qui avait pour unique héritière la douce Clémentine. Cette charmante jeune fille, était aimée par un jeune écuyer du nom d'Arthur d'Allons.

C'était alors le temps des croisades; Arthur d'Allons, qui, quoique né de parents nobles, était sans fortune, résolut de partir pour la Terre-Sainte, dans l'espérance d'y acquérir renom et fortune, dont il avait besoin pour aspirer à la main de Clémentine.

Les adieux des amants furent touchants, et, quand le jeune croisé fut partit, Clémentine priait chaque jour avec ardeur pour le

succès de son bien-aimé Arthur d'Allons. Mais, des événements terribles se passèrent bientôt au château de Méouilles.

De puissants voisins, jaloux de la fortune du sire de Méouilles, se liguèrent contre lui, l'attaquèrent, et le château pris d'assaut fut livré aux flammes.

Le sire de Méouilles mourut sur le champ de bataille; sa malheureuse veuve et Clémentine réussirent à s'échapper. Mais, désormais, plongées dans le plus affreux dénuement, elles étaient menacées de mourir de faim, quand un de leurs plus pauvres vassaux leur offrit l'hospitalité.

Ce vassal, du nom de Guillaume, exploitait une pauvre métairie; de sorte que le besoin était proche de son foyer. Aussi, Clémentine qui voulut se rendre utile, se mit elle, pour gagner son pain et celui de sa mère, à garder le maigre troupeau de Guillaume.

Elle songeait toujours à Arthur dont on n'eut pas de nouvelles pendant de longues années.

Un soir, pendant qu'elle ramenait tristement, comme de coutume, le troupeau à la bergerie, elle voit venir un brillant che-

valier suivi d'un page. Ce chevalier était monté sur un palefroi d'éclatante blancheur tandis que son armure révélait une grande richesse.

Le chevalier s'arrêta en face des ruines du château de Méouilles, et il les contemplait avec tristesse, quand il aperçut l'humble bergère.

Bientôt leurs regards se rencontrent les deux amants s'étaient reconnus! Car il faut savoir que le chevalier était Arthur d'Allons qui revenait de Terre-Sainte. Il était devenu riche, puissant, et il était resté constant dans son amour.

Grâce à Arthur d'Allons, le château fut rebâti. Clémentine et sa mère retrouvèrent leur antique richesse ; et bientôt un mariage unit les deux amants, dignes du bonheur dont ils jouirent pendant tout le restant de leurs jours.

Arthur fit élever une belle croix à l'endroit même où il avait rencontré Clémentine ; il enrichit le fidèle Guillaume qui avait été si charitable envers les châtelaines aux jours de leurs malheurs.

Ajoutons qu'un troubadour fit, à l'occasion de ces événements touchants, la ro-

mance d'Arthur et Clémentine qui a été chantée pendant plusieurs siècles dans toute la Haute-Provence.





X

LA CROIX DE FER D'HYÈRES

J'emprunte au livre de MM. Denis et Chassinat, sur Hyères en Provence, le conte suivant qui, comme on va le voir, ne manque pas d'être curieux à cause du cachet oriental qu'il présente.

« La fille d'un duc d'Afrique, belle et fraîche, surtout, comme une houri de l'Occident, avait eu le bonheur d'être confiée à une nourrice chrétienne qui l'avait baptisée en secret. Grand bien lui en advint, car elle inspira une vive passion au génie, ou au démon, des tempêtes et des vents, comme on voudra l'appeler.

Pour plaire à la princesse, cet amant d'une espèce nouvelle, s'y prit de vingt manières

différentes, l'une des formes les plus heureuses, selon nous, sous lesquelles il lui apparaissait pour la séduire, était celle du Zéphyr d'Orient : pendant les ardeurs du soleil d'été

Tout embaumé du parfum des roses et des jasmins, il se glissait auprès d'elle sous les épais feuillages du sycomore ou du platane et la rafraîchissait mollement en se jouant, amoureux et timide dans sa longue chevelure.

D'autre fois, plus impétueux, indiscret, plein d'audace, il excitait chez sa belle maîtresse les folles joies et les rires auxquels, passé quinze ans, la jeune fille, devenue réservée sans motif, et grave sans réflexion, craignait déjà de s'abandonner.

D'autres fois encore, vibrant de sons harmonieux empruntés à quelques sérénades castillanes, porté sur les ailes du vent du Nord, il charmait son oreille et commençait sur ses sens endormis un système de séduction d'autant plus difficile à combattre que l'ennemi était invisible.

Puis, enfin, tout chargé des soupirs des Abencerages de Grenade, les plus tendres et les plus discrets des chevaliers maures, il berçait son âme de voluptées indicibles et de molles langueurs.

S'il la réveillait, c'était au bruit adouci du tambourin et des fifres joyeux de Provence ou à celui des castagnettes catalanes ramassé sur les côtes de Provence ou à celui de la Méditerranée et apporté tout exprès pour la provoquer, à son insu, aux plaisirs si vifs de la danse et des courses légères.

Aussi, par une belle nuit d'Afrique, c'est-à-dire quand l'atmosphère a déposé sur les fleurs et les gazons ses abondantes rosées, quand la lune flotte pure et radieuse dans l'immensité des cieux, à l'heure où le rossignol chante, à l'heure où les bruits divers s'éveillent pour remplacer le silence du jour, à l'heure, enfin, où l'on existe en Afrique : la jeune et belle Mauresque, tantôt rêveuse et languissante, mollement reposée sur des coussins moelleux, tantôt bondissant avec ses compagnes dans les immenses jardins de son père, s'abandonnait sans réserve aux impressions variées pour lesquelles son âme était devenue si accessible : tantôt elle versait des larmes solitaires, tantôt elle s'enlaçait, innocente, mais enflammée, au col de sa gazelle favorite qu'elle couvrait de baisers.

Si aujourd'hui elle affectait de graves penser, demain elle demandait avec insistance

ces plaisirs bruyants qui trompent les vagues douleurs de l'âme. Seulement les obsessions et les inquiétudes cessaient dès que machinalement et comme par hasard ses doigts avaient tracé sur la table ou seulement indiqué sur elle-même le signe de la croix de notre Sauveur.

Le calme rentré dans son esprit, plus d'une fois elle s'était prise à avoir honte de ses innocents égarements.

Le duc d'Afrique qui ignorait totalement cette circonstance, la seule qui eut pu l'éclairer sur l'état véritable d'une fille qu'il adorait ; le duc d'Afrique excellent observateur, comme sont tous les pères de ce pays-là, jugea que quelque douleur qu'il pût lui en coûter, il devait songer à chercher un époux pour la princesse, qui commençait à perdre sa fraîcheur et venait d'atteindre sa quinzième année, et tout le monde sait qu'en pays mauresque cet âge-là n'est déjà plus pour les filles le bel âge de l'innocence et de la candeur.

Quoiqu'il en soit, son choix se fixa promptement sur un prince son voisin, dont les états s'étendaient par delà les déserts limitrophes de ceux du prêtre Jean.

Les accords furent bientôt faits ; les ambassadeurs échangèrent des présents et le père accompagna sa fille jusque vers une oasis située au milieu d'un océan de sable de plusieurs centaines de lieues d'étendue. Pays verdoyant, qui avait été désigné comme l'endroit le plus propice à la réunion des deux monarques, et le plus rapproché de leursétats, respectifs.

Personne n'avait songé à l'intervention de l'amant jaloux, dont nous avons d'abord entretenu le lecteur.

Cependant, le noir génie du mal suivait depuis plusieurs jours la caravane, sous la forme d'un immense nuage lourd et accablant ; de son ombre immense il couvrait tout le désert et lui donnait un air plus effrayant que de coutume.

Bientôt l'eau vint à manquer, et le météore ne semblait point receler dans ses flancs la pluie bienfaisante et désirée de tous. Des langues de feu paraissaient s'en échapper par intervalles et elles calcinaient le sol sous le pas des voyageurs. Les chameaux tourmentés par une soif inaccoutumée se laissaient tomber sur le sable et périssaient sous les coups de leurs conducteurs, auxquels

le désespoir semblait redonner quelque énergie.

Les chevaliers africains qui accompagnaient leur duc, succombaient sous le poids de leur armure ; les chevaux qui s'abattaient par intervalle, léchaient pour se désaltérer une grève brûlante et mouraient en s'épuisant dans une longue et violente agonie. Les Capidji, les Bachi, les Icoglans et toute l'escorte obligée du prince de l'Orient, restaient en arrière, et à courts intervalles jonchaient la terre de morts et de mourants.

Occupé uniquement de la conservation de sa fille et oubliant ses propres souffrances, le vieux duc marchait à la portière du palanquin, essayant de soutenir son courage, quand enfin se déchaîna la tempête.

Un vent sec et violent, chaud comme l'air embrasé qui sort d'une fournaise, accourut du fond de l'horizon soulevant sur son passage d'énormes vagues de sable ; le ciel s'obscurcit, l'atmosphère devint épaisse et solide comme quelque chose d'insolite, semblable à un lourd manteau dont on ne pouvait se débarrasser. Quelque chose de mortel, comme une muraille, qui, vivant, vous serrerait peu à peu de toutes parts et vous

engloutirait, succombant par degrés au poids et aux angoisses.

Chacun se jeta à terre, selon l'usage et surtout selon l'instinct de la nature, cachant sa tête pour se garantir les yeux et se ménager la faculté de respirer encore quelques minutes.

Avec tout cela ce n'était point comme un orage sur mer, où les cris se confondent, où les flots mugissent où les cordages sifflent, où les planches craquent, où tout vous indique que vous n'êtes point seul livré à la colère des éléments; mais un silence, un long et lourd silence.

Le palanquin est renversé, la jeune fille lancée loin de son père est emportée sans toucher le sol par un immense tourbillon. Pendant trois jours et trois nuits elle tournoya au-dessus des terres et des mers; la trombe immense aspirant tour à tour, les sables et les flots.

Enfin, au milieu de mille tortures, dans ce moment où sur le point de nous échapper, notre âme se replie avec tant de vitesse sur la vie passée, la pauvre païenne oubliant ses fausses croyances, se rappela le signe sacré que sa nourrice chrétienne avait en-

seigné à ses jeunes mains, et elle retrouva assez de force la malheureuse enfant pour faire le signe de la croix.

Tout à coup, et comme par enchantement, le tourbillon se dissipe; un corps de forme charmante mais meurtri, souillé d'une vase impure est déposé sur le sol d'une riante et belle prairie, sur un gazon doux comme un lit de velours.

C'était à Hyères à la fin du xiie siècle, époque à laquelle les jardins d'orangers n'étaient point encore plantés, que se passait cet étrange événement.

Or, il faut savoir que le père de l'infortunée princesse, avait été sauvé par on ne sait quel miracle de la mort certaine qui le menaçait.

De retour dans la capitale, il avait dépêché des exprès dans toutes les contrées du monde connu, pour avoir des nouvelles de sa fille. Il avait fait publier la perte qu'il déplorait, promettant de grandes récompenses à qui saurait lui dire ce que la belle fiancée était devenue, et faisant vœu en outre, s'il la retrouvait en terre chrétienne, de faire fondre une croix d'argent à la taille de la princesse et d'une grosseur proportionnée.

Quand il sut que la dépouille de son enfant bien-aimée, avait été recueillie sur les côtes de Provence et quelle y avait reçu une honorable sépulture, il vint à Hyères pour accomplir son vœu; mais, les habitants lui représentèrent *avec prud'hommie,* dit la légende, qu'une croix d'un métal aussi précieux que l'argent leur attirerait probablement de nombreuses visites de la part des pirates, qui infestaient leurs mers et que s'il voulait absolument élever le monument projeté, il fallait qu'il leur laissât une puissante armée pour la garder.

Alors le duc trouvant la raison bonne, consentit à substituer une croix de fer à la croix d'argent faisant don des sommes qu'elle eût coûtées aux églises et aux couvents.

Les bonnes gens prétendent qu'on a vu longtemps dans les environs d'Hyères, cette croix monumentale posée sur une large pierre artistement travaillée et sur laquelle des caractères inconnus étaient gravés.





XI

L'ORIGINE DU NOM DE PORCELLET

Il y avait une fois une grande dame du nom de Sabattier, qui était femme du seigneur d'Arles ; et qui, étant enceinte, alla un jour se promener dans la campagne pour se divertir.

Elle rencontra une vieille mendiante, qui lui demanda l'aumône, et qui paraissait avoir grand besoin d'être secourue.

Mais la dame, hautaine et orgueilleuse, n'était rien moins que charitable ; aussi elle repoussa la pauvresse en lui disant des mots très durs et très déplaisants.

La vieille mendiante qui n'était autre chose qu'une fée lui dit : — « Vous êtes méchante comme une truie — et comme cette bête im-

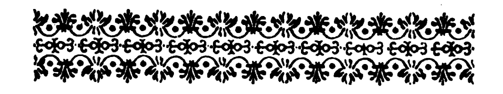
monde vous donnerez un exemple dégoûtant à ceux qui assisteront à votre accouchement ».

La dame, toute frappée quelle fut de cette sorte de malédiction, ne s'amenda pas vis à vis de la mendiante et continua sa route.

Quand le terme de la grossesse fut arrivé elle accoucha ; mais, voilà qu'après un premier enfant, il en vint un second, puis un troisième. Bref, elle fit neuf petits porcs ; se trouvant avoir eu comme une truie, une portée immonde.

On comprend que ce fut un grand scandale et une sévère punition. Aussi l'orgueilleuse fit pénitence, et fut plus heureuse dans ses couches ultérieures où elle mit au monde de véritables enfants humains au lieu de petits porcs.

Néanmoins, le souvenir de cette aventure, fit donner aux Sabattier d'Arles le sobriquet de Porcellet qui est devenu le nom de la lignée noble qui a été longtemps à la tête de cette partie du pays de Provence.



XII

VARIANTE DU CONTE DES PORCELLETS

Un soir d'hiver, une grande dame, vit passer sous les remparts de son château, une pauvre veuve qui portait deux jumeaux, et qui lui demanda l'aumône parcequ'elle était dénuée de tout, et qu'elle, ainsi que ses petits, avaient froid et faim.

Au lieu d'éprouver le sentiment de commisération qu'aurait du inspirer une misère aussi intéressante, la grande dame, crut voir dans le fait de ces deux jumeaux une preuve que la jeune mère s'était mal conduite et avait trahi sa foi conjugale; de sorte, que loin de la secourir elle lui reprocha sa double fécondité de la manière la plus blessante pour la vertu de cette malheureuse.

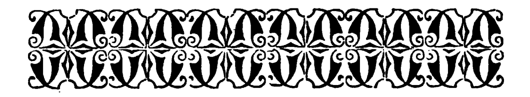
mor
à ce

La
sort
vis d

Q
elle
mien
trois
trou
tée i.

On
et un
fit p
couc
vérit
porc

N
fit d
de P
ligné
cette



XIII

L'HONNÊTETÉ DE ROMÉE DE VILLENEUVE

A une certaine époque, la Provence était un pays bien agité et bien malheureux. Les mauvaises récoltes s'étaient succédées pendant plusieurs étés de suite ; des maladies avaient décimé les gens et les bestiaux en maints endroits, pendant plusieurs hivers ; la guerre avait tourmenté mille localités paisibles pendant toutes les saisons ; et les nombreuses exigences du moment avaient fait augmenter peu à peu les impôts d'une manière écrasante pour le pauvre peuple.

Le comte de Provence aimait ce peuple, qui était sien ; il aurait voulu le rendre heureux. Mais lui-même était menacé à chaque instant dans ses biens, comme dans sa vie,

par certains de ses vassaux révoltés, ou bien avait les mains liées par la crainte de voir un des vassaux restées fidèles jusque-là se révolter s'il essayait de l'empêcher d'exercer des exactions iniques sur les pauvres habitants de la contrée.

Les nations voisines, toujours jalouses contre notre beau pays, méditaient plus en ce moment encore que dans les autres, de l'envahir pour le mettre au pillage; de sorte, que le passé était triste, le présent malheureux et l'avenir sombre pour la Provence. Aussi le peuple souffrait et le comte était triste de voir ses efforts vers le bien rester toujours stériles, tandis qu'à chaque instant une aggravation nouvelle de la situation, déjà si pénible, se produisait

On comprend que dans de pareilles conditions, le comte cherchât à sortir d'un aussi grand embarras; il s'était adressé à tous les puissants de la terre sans obtenir le moindre secours, et voyant les malheurs du pays et de sa maison s'accroître perpétuellement, il finit par mettre sa confiance en Dieu seul.

Un soir qu'il était allé seul et sans apparât le prier de le prendre en pitié lui et son peuple; il rencontra sur le seuil de l'église

solitaire un pèlerin, qui arrivait couvert de poussière, et qui malgré sa fatigue apparente, révélée par les traits de sa figure, vint se prosterner devant les saintes images.

Ce pèlerin avait le costume habituel de ceux qui faisaient le voyage de Rome ou de terre Sainte: large chapeau de feutre grossier, robe de bure, pannetière en bandoulière et bâton à la main; sa figure remarquable de dignité pieuse et de résignation douce, était faite pour frapper la vue de ceux qui le rencontraient et inspirait au premier coup-d'œil un sentiment de respectueuse sympathie en sa faveur.

Le comte de Provence, qui était malheureusement habitué à ne rencontrer sur son passage que des gens avides, intéressés, vulgaires et irréligieux, ne pouvait manquer de remarquer la sainte et digne figure qui, passant devant lui sans le connaître, le salua respectueusement. Aussi s'approcha-t-il du pèlerin et lui dit : Digne Romieu, que Dieu conduit, d'où venez-vous et vers quel pays faites-vous votre saint voyage ?

Le pèlerin lui répondit : Seigneur, je suis un pauvre gentilhomme désabusé des vanités de la vie; je viens de faire un pèlerinage à

Saint-Jacques de Compostelle, je passe ici allant à Rome prier sur la tombe des premiers martyrs de la chrétienté. Et puis j'irai, si Dieu me prête vie, dans d'autres lieux saints pour demander miséricorde dans ce monde et dans l'autre.

Pourquoi ce pèlerin allait-il ainsi de Compostelle à Rome, de Rome à Jérusalem? On ne le sait; sans doute quelque événement bien grave de sa vie avait déterminé chez lui un si pénible voyage: quelque amour contrarié, quelque ambition déçue; bref, on n'a jamais pu dire pourquoi il avait pris la sainte détermination qui le faisait passer en Provence en ce moment.

Quoiqu'il en soit, le comte de Provence, frappé de son air si remarquable, eut une inspiration subite en présence de ce pèlerin. Il pensa que c'était certainement, par le fait de la permission divine, qu'il l'avait vu, juste au moment où il demandait à Dieu de lui venir en aide, et il lui dit : Digne Romieu, reposez-vous chez moi, je vous en prie, pendant quelques jours, vous me donnerez des nouvelles du saint lieu que vous venez de visiter, en même temps que vous prendrez de nouvelles forces pour accomplir votre

édifiant voyage, et lorsque vous arriverez à Rome vous prierez pour moi, pauvre pécheur, qui ai grand besoin de la miséricorde divine.

Le pêlerin accepta volontiers cette hospitalité, qu'il croyait lui être offerte par un simple particulier, et précisément parce qu'il ne savait pas qu'il avait affaire au comte de Provence lui-même, il répondit à ses questions, il parla de ses voyages, il donna son avis sur maintes questions importantes ou délicates avec une liberté d'allure qui frappèrent vivement le seigneur de notre pays, peu habitué jusque-là à entendre parler sagement et d'une façon désintéressée ceux qu'il consultait. Bientôt même le comte fut charmé du savoir, du bon sens et de la droiture d'esprit du saint pèlerin que la providence avait placé sur son passage.

Peu à peu des relations d'intimité s'établirent entre ces deux hommes, l'un avide de bons conseils, l'autre heureux d'en donner, et enfin le comte dévoila au pèlerin sa dignité, le priant de rester auprès de lui pour l'aider à gouverner la Provence d'une manière juste et équitable, et d'essayer de rendre à ses sujets une aisance et une tran-

quillité qui semblaient perdues à tout jamais depuis de trop longues années.

Le Romieu obéit aux sollicitations du comte. Le voilà donc installé dans le château, ayant d'abord les fonctions d'intendant, puis devenant l'homme de confiance et le premier ministre du souverain de la Provence. Le comte lui fit quitter son habit de pèlerin, lui fit prendre le train de maison des premiers gentilshommes de la Provence, et voulut qu'en tout il fut un des principaux seigneurs de la contrée.

Il faut dire cependant que tant d'honneurs n'aveuglèrent pas le sage Romieu. Le jour où le comte le força de quitter ses vêtements de bure pour revêtir de brillants habits, il poussa plus d'un soupir; il se dévêtit en jetant sur sa modeste robe de bure des regards attendris. Il la plia avec un soin respectueux et, tandis que le comte impatient l'engageait à la jeter loin, il la rangea avec précaution dans un coffre qui renferma aussi son chapeau, sa pannetière et sa gourde, ainsi que son bâton de voyage; et il mit ce coffre dans un coin secret de son nouvel appartement.

Dès ce moment voilà le pèlerin qui prend le nom de seigneur de Romée, auquel le

comte ajoute le titre de Villeneuve, en lui donnant les apanages de ce titre, et il se mit à l'œuvre pour bien gouverner le pays. Or, sagesse, justice, économie, piété, telle fut sa devise, et quand on gouverne dans ces principes on sait que Dieu récompense toujours nos dignes efforts.

Par une sage économie Romée sut diminuer puis faire disparaître le gaspillage qui, du haut en bas, était poussé à ses limites extrêmes dans la maison de Raymond Bérenger. Au lieu de gâter le bien du Bon Dieu il le fit *profiter* avec un soin minutieux, et il arriva bientôt que les dépenses furent diminuées dans une proportion considérable.

D'autre part, en favorisant le travail, en protégeant les travailleurs contre les exacteurs, il fit disparaître les injustices criantes qui décourageaient le pauvre peuple, et il augmenta les revenus du pays dans des proportions admirables; aussi il arriva que la production plus grande, les dépenses moins fortes, l'économie sage dans l'administration des biens produisirent bientôt un bien-être dont on avait oublié les joies depuis longtemps.

Romée aimait la vertu, de sorte que les

gens sages, vertueux, inoffensifs ne furent plus désormais des victimes toujours dépouillées par les méchants. En revanche, il avait la main énergique, il savait opposer la force, au besoin, contre les agissements des gens de mauvaise foi, contre les turbulents et les perturbateurs de la tranquillité publique. Il en résulta que bientôt on sentit les effets salutaires de son administration sous ce rapport, ce qui fit que le pays devint presque un paradis terrestre.

Raymond Bérenger, qui avait eu tant de soucis et de tristesses, était devenu l'homme le plus heureux, grâce à Romée qui, plein de toutes les sollicitudes, faisait le bonheur de tous les bons et faisait trembler tous les méchants. Raymond avait quatre filles dont l'avenir lui avait donné maintes fois bien des soucis. Romée voulut compléter son œuvre en faisant leur bonheur, et il les fit marier toutes quatre avec quatre rois puissants et aimés.

En somme, grâce à la vigilance, à la sagesse, à la droiture de Romée, la situation fut changée du tout au tout en Provence. Au lieu de toutes les tristesses on avait toutes les joies, au lieu de toutes les misères les

Provençaux eurent toutes les richesses.

Mais l'envie qui fait tant de mal en ce monde ne devait pas être désarmée par toutes les vertus de Romée, et bien qu'il ne prètât en aucune manière le flanc au moindre reproche, en réalité la calomnie entreprit de le noircir aux yeux de Raymond Bérenger.

D'abord le comte de Provence accueillit mal les dénonciations ouvertes ou dissimulées qu'il recevait contre Romée ; dans plus d'une circonstance même il fit repentir les calomniateurs de leur mauvaise action

Mais peu à peu il se laissa aller à écouter la voix des mal intentionnés, et commença à douter de la bonne foi de Romée, qui le servait cependant avec tant de zèle, de dévouement et d'honnêteté.

On comprend qu'à mesure que le comte de Provence était ébranlé, les ennemis du ministre redoublaient d'audace, d'efforts, et devenaient plus hardis. Enfin il arriva un moment où le serviteur fidèle fut perdu dans l'esprit de Raymond Bérenger. Il ne fallait plus qu'une excuse pour que sa ruine fut consommée.

Cette excuse ne tarda pas à se produire : un homme qu'on disait absolument bien

informé vint déclarer au souverain que Romée avait dans un endroit retiré de son habitation une chambre toujours fermée, dans laquelle personne ne pouvait pénétrer parce qu'il en avait perpétuellement la clef sur lui. Or, dans cette chambre était un grand coffre fermant à double serrure, et dans ce coffre étaient amoncelées des richesses sans nombre qui provenaient de ses détournements.

Le comte de Provence ne recula plus devant un éclat qu'il considéra comme nécessaire à sa dignité comme à ses intérêts matériels. Donc un jour, à propos du motif le plus futile, il dit à Romée des paroles désagréables, puis se montant peu à peu au diapason de la colère, il finit par le maltraiter durement, l'accusant de malversations.

Fort de sa conscience, l'intendant répondit qu'il ne craignait aucun contrôle, aucune perquisition, et les choses s'envénimant il fut pris au mot. Le comte, accompagné de toute de sa cour, se mit incontinent à faire une visite domiciliaire pour découvrir les prétendues richesses qui avaient été détournées des coffres de l'état.

Rien de suspect ne fut trouvé d'abord

dans la maison, Romée ouvrait les portes, les armoires, sans aucune hésitation, et on peut ajouter même que comme tout était chez lui sur le pied de la plus stricte économie ; il triomphait en montrant, qu'au contraire de ses détracteurs, son logis était modeste, son train était tout juste ce que le nécessaire réclamait strictement.

Raymond Bérenger commençait à revenir sur le compte de la probité de Romée, il jetait déjà des regards sévères sur ses courtisans, quand un d'entre eux lui montre une porte fermée et lui suggère à demi voix l'idée de visiter la chambre que Romée paraissait vouloir soustraire aux investigations.

Qu'avez-vous dans cette chambre, fit le comte à son intendant, pourquoi la laissez-vous fermée au lieu de l'ouvrir et de nous engager à la visiter comme les autres? — O mon seigneur, lui répondit Romée, il n'y a dans cette chambre rien qui puisse vous intéresser. Je vous en prie, ne me demandez pas à y pénétrer.

On comprend que dans la disposition d'esprit ou chacun était, le comte ne voulut pas accéder à cette prière, au contraire, il per-

siste, tandis que Romée le supplie davantage de n'en rien faire. Enfin, le débat fut clos par l'ordre impératif d'ouvrir.

La porte étant ouverte, la cour se précipite avidemment dans la chambre; chacun s'attendait à y trouver le prétendu trésor caché par Romée, mais il y eut tout d'abord un grand désappointement car on ne vit aucun meuble, aucune armoire. Seul, un vieux coffre était dans un endroit reculé de l'appartement.

Plus de doute, c'est dans ce coffre que doit se trouver le fruit des malversations du serviteur accusé. Raymond veut qu'on l'ouvre en sa présence, et malgré les supplications de Romée, qui, les larmes aux yeux, invoquait auprès du comte les services rendus pour qu'il ne poussât pas l'examen plus loin, le comte ordonne qu'on en fasse sauter la serrure si la clef n'est pas trouvée à la minute même.

Romée fait un dernier effort mais en vain; le couvercle du coffre est soulevé, et l'œil de chacun plonge curieusement dans le fond qui se montre au grand jour. — Mais, ô surprise, au lieu d'or, de pierres précieuses, d'objets de prix, que voit-on dans le coffre?

l'habit du pèlerin, sa gourde et sa pannetière vides, rien de plus.

Ce fut, comme on le pense bien, un moment dramatique. Le comte jeta un coup d'œil terriblement sévère sur ses courtisans et dit à Romée : votre innocence est proclamée à la face du monde entier, je regrette d'avoir eu un instant de soupçon.

Le comte sortit radieux de la maison de Romée, car, au fond, il aimait son serviteur. A peine rendu dans son palais il demandait à ses familiers ce qu'il pourrait bien faire pour lui témoigner son affection et sa confiance, quand il vit arriver celui qu'on avait accusé méchamment; seulement au lieu d'être vêtu en courtisan, le calomnié avait repris son habit de pèlerin.

Il s'avança jusqu'au pied du trône et lui dit : Monseigneur, je vous ai servi longtemps honorablement; quand je suis entré à votre service vos finances étaient obérées, votre puissance était chancelante; Dieu m'a fait la grâce de seconder mes efforts et aujourd'hui vos finances sont prospères, votre pouvoir est assuré.

La malveillance de vos courtisans a été plus grande que ma bonne volonté; elle

vous a poussé à me payer d'ingratitude; mais je ne vous en veux pas. Pauvre pèlerin j'étais quand je suis entré à votre service, pèlerin pauvre je suis en sortant de chez vous. Que la volonté de Dieu soit faite et que Dieu vous bénisse!

Le comte, péniblement affecté, fit tout ce qu'il put pour le retenir, mais la volonté de Romée fut inflexible, il partit après avoir salué respectueusement, le comte et ses courtisans ébahis. Les paysans de la contrée purent voir sur la route ce jour-là, marcher d'un pas tranquille et délibéré, le pèlerin au front placide et résigné, qui se mettait à genoux devant chaque pilon, portant une image sainte ou la croix, qui s'arrêtait pour prier un instant dans tous les oratoires et qui, reprenant ensuite son chemin, disparût au loin sans qu'on ait jamais appris où il était allé. De sorte qu'on ne sut ni d'où il était venu ni dans quel pays il s'était retiré





XIV

VARIANTE DE NOSTRADAMUS

« De son temps (Raymond Bérenger, 1245), un gentilhomme pèlerin qui allait aux extrêmes parties de l'Occident visiter l'église Saint-Jacques, arriva en Provence. Lequel ayant apparence d'estre homme de bien et de haute qualité (car son parler monstrait une grande noblesse, grandeur de courage et grande prudence, avec une représentation de physiognomie vénérable, digne de respect et d'honneur), désira de sçavoir les moyens de son revenu, et les ayant sceu il vint à calculer et mesurer en son entendement ses affaires avec ses forces et ses bienfaits avec ses moyens, et sans longuement penser, promit, et asseura que s'il avait le

gouvernement de son bien, en peu de temps il le mettrait hors de tant d'usures qui l'escorchaient et quelles il était enveloppé, payant journellement d'insupportables interests et surcharges : si qu'avec une très convenable libéralité à la grandeur et son rang il rangerait son revenu de façon et par un tel ordre qu'il s'en contenterait et en recevrait de l'honneur.

Or quoy que ce pelerin ne voulut jamais dire ne deecouvrir son païs ni son nom si qu'on le nomma *Lo Romieu*, par l'advis toutes fois et bon conseil de Thomas, comte de Savoye, prince des plus sages et des plus advisés de son temps, et de plusieurs autres princes et seigneurs de la cour de Bérenguier, fut donnée la cure, et mis en la main du Romieu le gouvernement de tous les biens et revenus de la Provence, desquels, comme il commença à les manier, il fit beaucoup plus qu'il n'avait promis. A tant qu'en peu de temps il ouvra et mesnagea si bien par son industrie et diligence, que ses quatre infantes, princesses de très excellente beauté et d'incomparable vertu furent mariées par une grande et suprême félicité à quatre grands et puissants roys.

Tous les princes et gentilshommes de la cour de Bérenguier, demeurant en admiration et merveilleux estonnement de la sagesse, conduite, et prevoyance de ce sage et tant illustre pélerin et intendant étaient contraincts de confesser ce qui estait de luy et la verité par ses effects qu'ils en voyaient sortir devant leurs yeux. Mais il ne fallait pas que ceste preud'hommerie restât plus longtemps sans envuie et détraction, il estait besoin que cette vertu tant héroïque fust prouvée et que le soupçon jouât son roolle et sa comedie : voire n'estait raisonnable qu'une si claire et haute vertu marchast de mesme pas et de mesme nature que la misère et l'ignorance, qui sont seules sans envuie et sans amorce d'ambition, pource que ce qui n'est désiré d'aucun ne peut estre envié ni blasmé.

L'envuie donques, qui est un vice très particulier, familier aux cours des princes, glissant cautement et malicieusement, envenima tellement le cœur (trop à la vérité crédule) de Bérenguier, que le Romieu luy vint en soupçon et eu quelque ombrage : voulant et ordonnant qu'il rendrait compte de son administration et intendence.

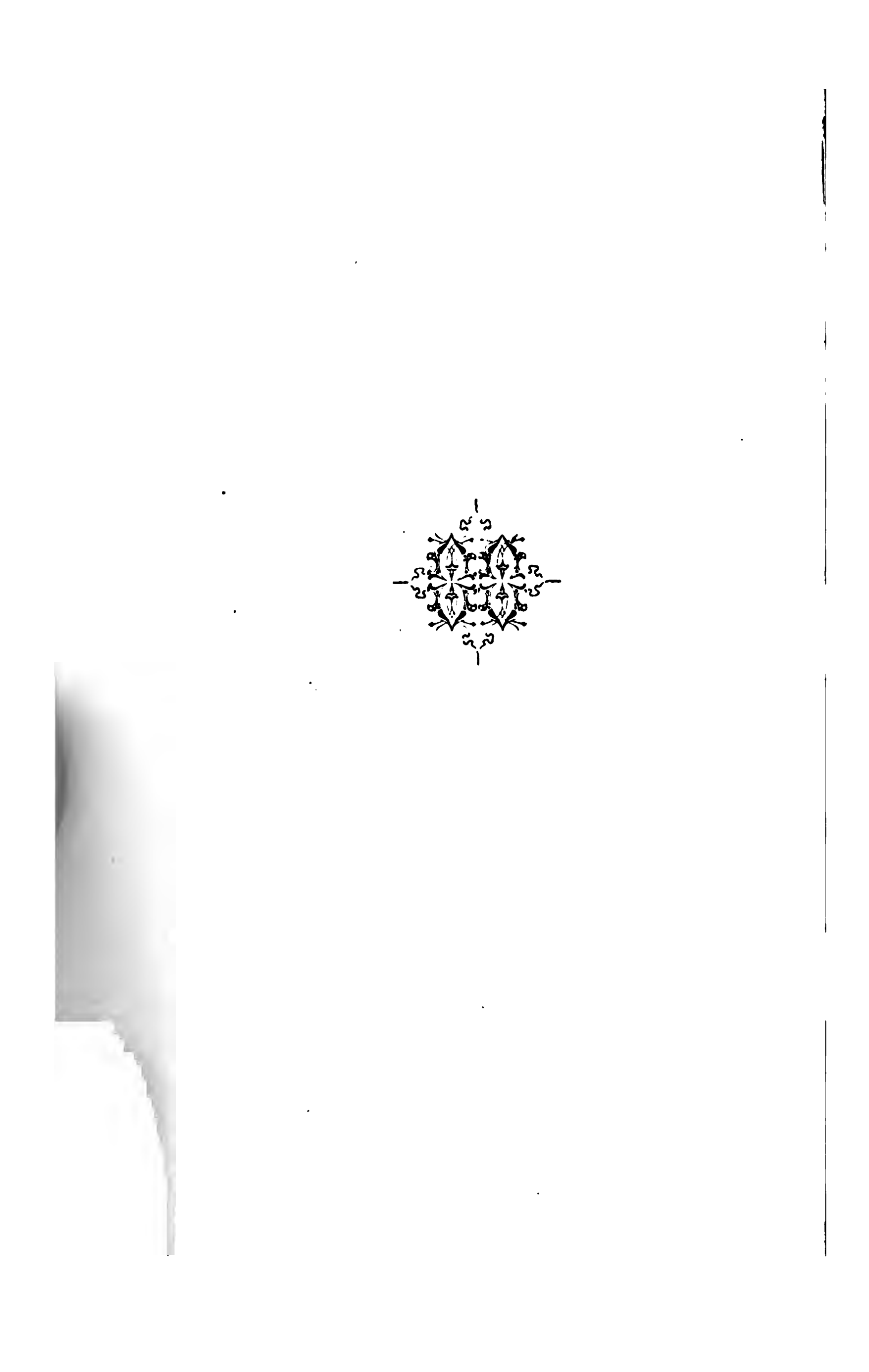
Le sage et noble Romieu, de juste et généreux desdain, sans faire autrement semblant ny sans perdre un seul trait (ô vanité du monde!) de sa gravité, sachant fort bien qu'il avait administré en homme de bien et très entièrement la maison de son seigneur, après avoir forcément et sans altération rendu ses comptes, reprenant ses premiers et simples vestements de pelerin se despartit et print congé de Berenguier avec ces graves mots et ces courtes et sages paroles : *pauvre je suis venu et pauvre m'en retourne.* »

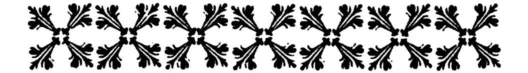
Nostradamus ajoute que quelque temps après le comte Bérenger, reconnaissant la sagesse et l'honnêteté du Romieu, le regretta et le fit chercher dans tout le pays pour lui rendre sa place et le combler d'honneur, et il donne la version suivante pour la fin de l'aventure.

« Toutesfois aucuns ont escrit que ayant le pelerin entendu le regret de Berenguier il fut receu tres honorablement et avec grande feste et solennelle joye, contiuuant sa charge en plus grand crédit que jamais, de sorte qu'il mérita d'estre faist gouverneur, tuteur, bayle et déffenseur de Béatrice, héritière de Provence.

« Quelques autres disent que ceux de la très noble et illustre maison de Villeneuve sont descendus de ce Roméo, venu de très noble et très ancienne maison d'Aragon, surnommé le grand Roméo ou le grand Romieu, qui vaut autant dire que pèlerin parce qu'il sera toujours son nom. »







XV

LA DAME AZALAIS DE TOULON

Raymond Féraud, le célèbre troubadour provençal du xive siècle a raconté en vers le conte de la dame Azalaïs de Toulon dans son histoire de Saint-Honorat. En voici le sujet que j'emprunte textuellement au livre de Mary Lafon (*Hist. litt. du Midi de la France*, p. 159).

Une dame de Toulon appelée Azalaïs avait accompli durant sept ans avec une foi vraie le pélerinage de l'île. La septième année elle obtint la palme qu'elle gardait précieusement lorsque la guerre et la famine s'abattirent avec tant de rage sur le territoire de Toulon que les pauvres gens furent contraints de l'abandonner pour n'y point mourir de mi-

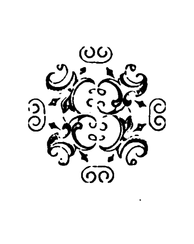
sère. Azalaïs vint à Marseille n'emportant qu'une seule robe qu'elle vendit pour vivre, et la précieuse palme. Quand il ne lui resta plus rien, la bonne âme en détacha une feuille et, croyant dans sa naïveté que cette feuille aurait le même prix aux yeux de tout le monde, elle alla trouver le plus riche des changeurs et lui dit : « Seigneur, je te vendrai, si tu veux, un objet qui m'est très cher et dont je te prie de me donner or ou argent. »

Le changeur regarda la feuille et, voulant s'amuser de la simplicité de cette femme, il appela ses confrères, aussi indifférents qu'il l'était lui-même aux souffrances d'autrui, et demanda en leur présence à la pauvre Azalaïs combien elle voulait de ce trésor. — « Quatre feuilles d'or de même grandeur, répondit Azalaïs, quoiqu'elle vaille davantage. » — « Par ma foi, reprit le changeur, l'or n'est pas si commun qu'on le donne à première vue pour des feuilles de palmier, mais je t'en donnerai, par exemple, les deniers de Marseille qu'elle pèsera, car je vois bien que c'est chose précieuse. » — « Fais ce que tu voudras, seigneur, lui répondit la femme en soupirant. »

L'opulent changeur prend son trébuchet, déplie par raillerie avec la plus grande précaution la feuille enveloppée dans un morceau de drap de soie, la pose délicatement dans un des plateaux du trébuchet et met douze deniers dans l'autre; mais la feuille pesa davantage.

Le changeur tout émerveillé du poids de cette feuille alla prendre sa balance, mit la feuille d'un côté et deux sols d'or pour contre-poids de l'autre, mais elle les enleva. De plus en plus surpris, il plaça cinquante sols bien comptés dans le plateau, la feuille les emporta comme un cheveu. Dans son dépit, il jeta dix livres d'or que la feuille enleva sans peine comme un petit bouton. Au comble de la surprise, cette fois, le marchand demande avec terreur à la pauvre femme quelle est cette feuille merveilleuse.

« Une feuille, lui répond-elle, de ma palme de pélerine. » — Le marchand d'or s'agenouille à ces mots, et après l'avoir conjurée de lui pardonner ses dédains et de prier pour lui saint Honorat, il lui donna de quoi braver la pauvreté toute sa vie et ne laissa point passer une année sans visiter dans l'île de Lérins le saint qui fait de si grands miracles.





XVI

CLARIANE DE FRÉJUS

J'emprunte à la même source (Raymond Féraud et Mary Lafon, *loc. cit.*, p. 164) un autre conte merveilleux, celui de Clariane de Fréjus.

« Une dame de Fréjus, nommée Clariane, avait coutume de fournir pour l'amour de saint Honorat bon pain et bon vin aux *Romieux* (pèlerins) qui allaient au pardon à la fontaine de l'Esterel.

Elle ne leur demandait rien pour ce service. La Provence vers ce temps là fut cruellement affligée; les pluies, les vents et les tempêtes s'y succédèrent avec tant de persistance que la terre, pendant deux ans, ne porta ni blé ni fruit. Toute la population de

l'évêché était plongée dans la misère. Clariane se désespérait en voyant arriver l'époque du pèlerinage car elle n'avait rien à donner aux pélerins. Elle devait plus qu'elle n'avait, et la veille de la fête, un de ses créanciers vint la menacer de la ruiner entièrement si elle ne lui livrait pas sa fille, qui était vierge et de la plus grande beauté.

A ce prix, il se chargeait de payer les autres créanciers.

Clariane sans lui répondre alla s'enfermer dans sa chambre et y pleura amèrement avec sa fille au beau visage : « O seigneur de lignage royal, disait-elle à travers ses larmes, toi qui abandonnas l'honneur, le domaine, le royaume et l'empire de Hongrie, et qui, pour venir en ces contrées servir le seigneur du tonnerre, laissas tes amis et tes parents, écoute mes lamentations! infortunée que je suis! A ceux qui vont à ton pardon je n'ai rien à donner, plus rien! et l'on veut prendre ma fille pour la déshonorer.

O bienheureux corps saint, toi qui fais de si grands miracles, toi qui rendis si lourde en la balance la feuille de la palme d'Azalaïs, qui retiras Montaunie des flots, qui sauvas la noble princesse de Salerne dans l'île de

la Gorgone, et qui fut si généreux et indulgent pour la donzelle d'Avignon, préserve-moi de ce malheur mortel.

Mes créanciers me pressent si fort, que si tu ne venais pas à mon secours mieux vaudrais que je fusse morte. »

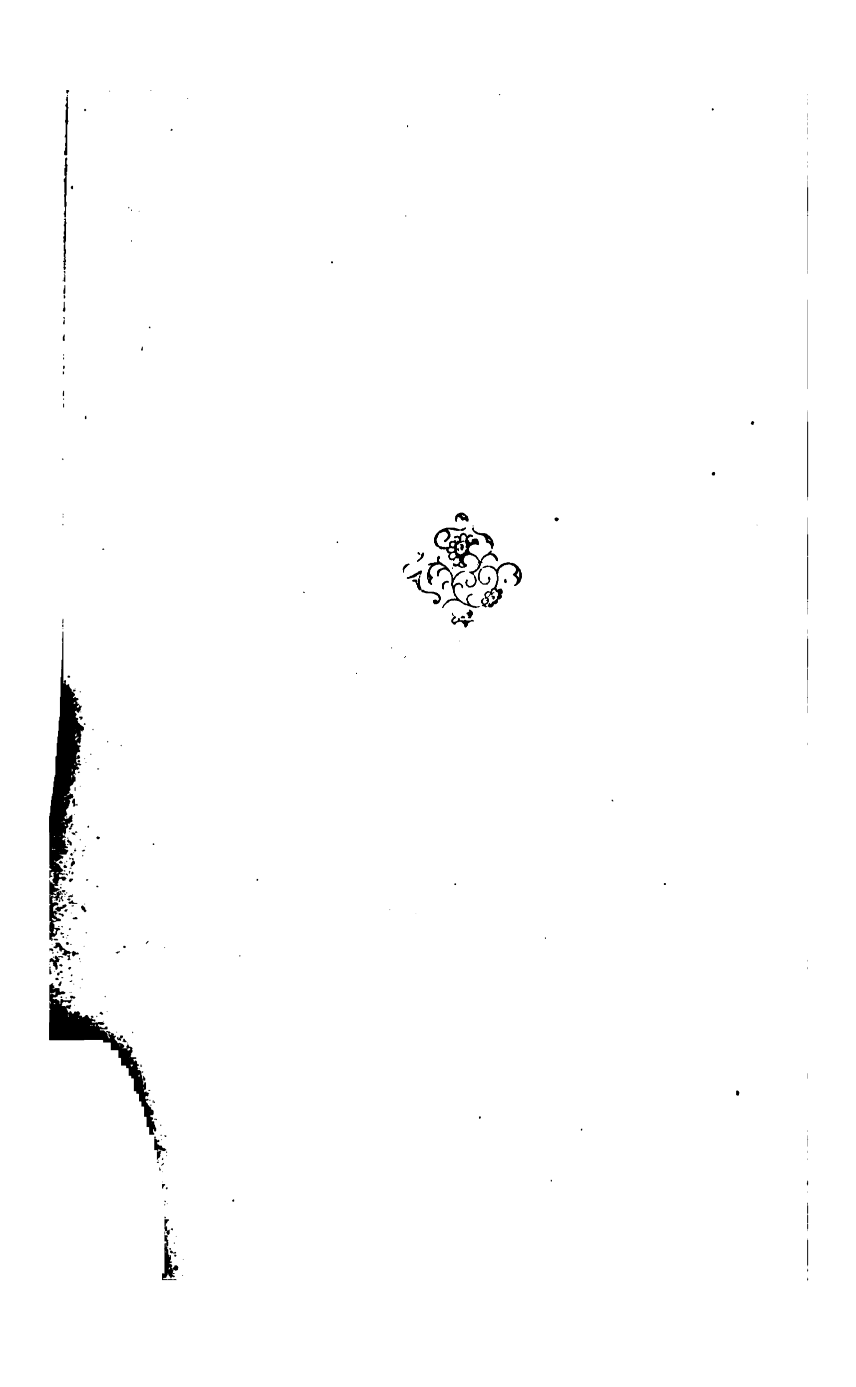
A ce mot on heurta au portail, pensant que c'étaient les recors et les créanciers la dame en tressaillit d'effroi. Ses cris et ses sanglots redoublent, elle prend sa fille dans ses bras et l'y serrant avec désespoir dit d'une voix éteinte : « O malheureuse mère! faut-il que je te livre à la honte, moi qui t'avais élevée si chastement; je mourrai de douleur si je te vois avilir et déshonorée par le créancier méchant dont je n'aurais pas voulu autrefois pour valet. Oui, plutôt que d'être témoin de cet opprobre il faut que je meure! »

On frappait cependant toujours et plus fort; les deux femmes finissent par aller ouvrir toutes tremblantes, et surprises de trouver un moine elles se jettent à ses pieds. « Qu'avez-vous, leur demanda le religieux, et pourquoi versez-vous tant de larmes? » Clariane lui ayant appris son malheur : « Que te reste-t-il, dit le moine, pour satisfaire tes

créanciers? » — « Par le Dieu de majesté, et monseigneur saint Honorat, je vous jure, répondit Clariane, qu'il ne me reste en cette maison que des vaisseaux et des arches vides. Je n'ai pas même de quoi vous donner à manger. » — « Voyons cela, reprit le moine. » La dame le mène dans ses greniers et lui montre une multitude de vaisseaux et d'arches, qu'elle croyait vides comme auparavant, et qui se trouvent pleins de blé jusqu'au bord ou de vin excellent. Il n'y avait pas un vase, pas une jarre qui ne regorgeât d'huile bonne et fine. Le moine dit alors à Clariane : « Voilà tes douleurs apaisées, prends une bonne détermination maintenant : paie tes dettes et marie ta fille. Avec ce qui te restera vous aurez longtemps de quoi vivre. » — « Qui êtes-vous, Seigneur, demanda Clariane en tombant à genoux. » — « Je suis, dit il, cet Honorat que tu as pendant tant d'années respecté et servi. » Il disparut à ces paroles et Clariane rendit plus de cent fois grâces à Dieu de ce miracle. Puis elle vendit sans bruit son vin et son froment, paya tous ses créanciers et maria la belle donzelle à un bon et beau jouvenceau qui gouverna si bien la maison

et le domaine que les deux dames retrouvèrent grande opulence grâce au Seigneur et à saint Honorat.







XVII

LA RÉSURRECTION DE DÉODAT D'HYÈRES

Le très noble et très pieux seigneur Anselin, de la maison de Faux, était marquis d'Hyères, et ne pouvait avoir d'enfants, quoiqu'il fut marié depuis de longues années.

Après avoir épuisé toutes les prières, toutes les neuvaines, toutes les *charités*, il s'adressa à saint Honorat et fit le pélerinage de l'île de Lérins. Bientôt sa femme fut grosse et elle mit au monde un enfant qui reçut le nom de Déodat.

La marquise mourut de couches, de sorte que le seigneur Anselin se trouva veuf, et bientôt épousa une autre femme qui, à son tour, eut plusieurs enfants.

Cette femme était une mauvaise nature

qui était jalouse de Déodat, et qui désirait lui dérober les titres qu'il avait à la succession de son père pour les donner à ses propres enfants.

Pendant ce temps, Déodat croissait en âge et en piété, c'était un véritable saint enfant, ayant toutes les vertus et aucun défaut.

Un jour de fête de saint Honorat on devait faire une solennité religieuse à laquelle le seigneur d'Hyères avait projeté d'assister avec toute sa famille, et comme la marâtre, qui était une coquette, en même temps qu'une coquine, se trouvait en retard pour sa toilette, le bon Déodat, qui était devenu un charmant adolescent, lui offrit de l'aider à s'habiller.

Elle accepte ses bons offices et, pendant que le pauvre enfant faisait de son mieux, une idée perverse germe dans l'esprit de cette méchante femme ; elle se met tout à coup à pousser des cris, et lorsque son mari ainsi que tous les domestiques accourent effrayés, elle accuse Déodat d'avoir voulu se porter à des actes indignes sur sa personne.

Le mari, aveuglé par la colère, n'écouta que la voix de sa jalousie, et sans laisser à

Déodat le temps de se défendre il ordonna à ses gens de le lier et d'aller le jeter à la mer pour le noyer comme un chien.

Ce qui fut dit fut fait, seulement, au moment de disparaître dans les flots, Déodat adressa une prière à son patron pour le prier de faire éclater son innocence au grand jour. Voici comment cette prière fut exaucée.

Le lendemain du jour où il avait commandé de jeter son fils à la mer le marquis eut du regret de sa sévérité et il fit chercher le corps du jeune homme pour l'ensevelir. Ce corps n'étant pas retrouvé par ses domestiques, il se mit à le chercher lui-même pendant plusieurs jours.

Pendant ce temps la marâtre triomphait, mais bientôt elle se sentit triste, elle eut des remords et, enfin, elle confessa la vérité à son mari. Le marquis d'Hyères fut désolé, on le comprend, et il désira plus vivement que par le passé retrouver le corps de l'innocente victime pour réhabiliter sa mémoire par des obsèques magnifiques.

Or un jour, pendant qu'il était sur le rivage, il rencontra un moine à figure vénérable qui lui demande ce qu'il cherche, et qui, apprenant le but de ses désirs, lui dit :

« Venez, je vais vous faire retrouver votre fils. »

En effet, avec une branche d'olivier qu'il tenait à la main, le moine frappe la mer qui s'entrouvre, ils marchent tous les deux sur le fond mis à sec et ils arrivent bien loin sous les eaux dans une grotte sous-marine, où le père trouve son fils endormi, garroté, avec une grosse pierre attachée à son cou.

Il le délie aussitôt, le réveille et le ramène à la maison. Pendant le chemin Déodat lui apprit qu'au moment où il avait été jeté dans l'eau un moine de Lérins, du nom d'Honorat, l'avait reçu et l'avait vivement transporté dans la grotte où il était resté endormi jusque là.

Le père pensant que c'était le moine qui l'avait conduit lui-même jusqu'à la grotte, en refoulant la mer avec sa branche d'olivier, voulut exprimer sa reconnaissance au saint homme, mais celui-ci avait disparu.

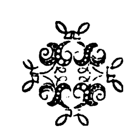
Pénétré de reconnaissance pour saint Honorat, et pour le remercier du grand miracle qu'il avait fait, le père et le fils vont en pèlerinage à Lérins. Là le marquis d'Hyères, désireux de savoir le nom du moine qu'il avait rencontré sur la plage, demande des

renseignements au supérieur du couvent, qui lui répond qu'aucun de ses moines ne s'est absenté.

Le père insistant, le supérieur lui montre le portrait de tous les membres de l'ordre pour voir s'il reconnaît les traits du moine dont il parle. Le voilà, s'écrie le père, voilà le moine que j'ai rencontré. Or, c'était le portrait de saint Honorat lui-même qu'il désignait.

Tout le monde tomba à genoux pour rendre des actions de grâce au grand saint, et quand le père se releva, Déodat lui déclara qu'il voulait se vouer à saint Honorat pour lui témoigner sa reconnaissance. Déodat fut admis aussitôt dans le monastère et passa sa vie saintement dans le couvent de Lérins.







XVIII

L'INNOCENCE DE SIBYLLE DE TOULON

« Jauffred, seigneur de Thollon, qui avait eu de sa première femme une fille très belle, fort sage et vertueuse, appelée Sibylle, estait en traicté et sur le poinct de la marier avec ample et riche dot à un beau et noble damoisel (ainsi dit la rithme) nommé Cassian le Courtois, gentilhomme de Marseille.

« Sur le pourparler du mariage advint que la seconde femme de Jauffred, qui avait une âme maligne et perverse par une malice formée, ou plutost par une insigne trahison, pensa en son cœur de mander au jeune Cassian (secrettement toutesfois et par messager à ce apporté) que Sibylle, sans doute aucun, avait forfait à son honneur.

« Au coup de cette tant désagréable nouvelle le damoisel se trouve tant estourdi du coup et reculé de son intention qu'il mande incontinent au chevalier Jauffred, père de la demoiselle, comme il ne pouvait et ne voulait se marier : le suppliant au demeurant fort gracieusement de n'interprêter son action ny à injure ni en mauvaise et sinistre part.

« Le bruit de ce refus inespéré vòla incontinent par tout le païs, de manière qu'il vint frapper dans les oreilles de Jauffred qui, plein de grande marrisson, manda venir sa femme vers luy pour l'enquerir de cette triste adventure, et pour savoir certainement ce qui estait d'un tel forfait. Mais c'estait faire la mortelle partie : juge et tesmoin de son intention et de son project, comme il advint.

« Elle qui ne demandait rien mieux luy dit qu'il estait véritable qu'un Escuyer entretenait amoureusement sa fille, mais que ce n'estait chose qu'elle luy eust voulu descouvrir pour ne le fascher et trister.

« Sur un tel et si rude coup Jauffred, dolent et affligé à l'extrême, mande quérir tous ses escuyers et serviteurs et fait de ce

pas enfermer Sibylle en perpétuelle captivité dans une tour.

« Ceste sage et chaste damoiselle porta avec tant de douce patience cette injuste prison qu'elle ne fit jamais qu'employer le temps de sa détention en dévotes et saintes prières à Dieu et au bien heureux sainct Honorat, auquel elle avait très particulière dévotion, de luy conserver son droict; et faire voir à clair son innocence : puisque par son intercession tant de miracles se voyaient sortir tous les jours en faveur de ceux qui recouraient à luy : promettant au surplus de lui donner un pèlerinage tous les ans durant sa vie, en mémoire perpétuelle d'un tel bénéfice.

Dieu receut l'encens et l'odeur de la prière et ne voulut permettre, celuy qui estait nay d'une vierge, que la virginité fut ainsi faussement déshonorée et noircie; tellement qu'un jour que Jauffred avait assemblé une grande compagnie de Barons et de Gentilshommes pour les festoyer, ainsi qu'ils estaient assis à table, prests à prendre leur repas, sa meschante femme se prit à crier soudainement, et d'une fort haute et terrible voix tesmoignant ce qu'elle endurait : A l'aide!

A l'aide, à mon secours, car Dieu et sainct Honorat veulent maintenant faire voir que j'ay meschamment accusé Sibylle : de sorte qu'à ce tumulte la feste fut troublée d'un costé et resjouye de l'autre. Parquoy Sibylle fut incontinent visitée par Dames sages et matrones bien entendues en telles choses, qui, la trouvant entière et non corrompue, en allèrent tout de ce pas faire le rapport au gentilhomme Cassian, malade à la mort, lequel, sous le vent d'une nouvelle si douce et tant agréable, saute incontinent du lict, monte à cheval et brosse droit à Thollon, où il espousa avec beaucoup de triomphe sa chère Sibylle, qu'il conduit après au marquis de Marseille, son père.

« Maugo (car ainsi estait appellée cette mauvaise marastre qui l'accusa) ayant en occasion si solennelle publiquement confessé sa meschanceté et sa diabolique imposture. » (Nostradamus, *Histoire de Provence*, 3e partie, p. 320, an. 1306).

FIN



TABLE

TROISIÈME PARTIE

QUATRIÈME PARTIE

CINQUIÈME PARTIE

FIN

Le Puy. — Imprimerie de Marchessou fils.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

COLLECTION
DE CONTES ET CHANSONS POPULAIRES

I. — *Contes populaires grecs*, recueillis et traduits par Emile LEGRAND. Un joli volume in-18. 5 fr
II. — *Romanceiro portugais*. Chants populaires du Portugal, traduits et annotés par le comte de PUYMAIGRE. In-18 . . . . 5 fr.
III. — *Contes populaires albanais*, recueillis et traduits par Aug. DOZON . . . . 5 fr.
IV. — *Contes populaires de la Kabylie du Djurdjura*, recueillis et traduits par J. RIVIÈRE. In-18. . . . . 5 fr.
V. — *Contes populaires slaves*, recueillis et traduits par L. LEGER. In-18. . . . . 5 fr.
VI. — *Contes indiens*, traduits du bengali par L. FEER. In-18. 5 fr.
VII. — *Contes arabes*, traduits par RENÉ BASSET. In-18 . . . . 5 fr.
VIII. — *Contes français*, recueillis par E. HENRY CARNOY. In-18 . . . . 5 fr.
IX. — *Contes de la Sénégambie*, recueillis par BÉRENGER-FÉRAUD. In-18. . . . . 5 fr.
X. — *Les Voceri de l'Ile de Corse*, recueillis par FRÉDÉRIC ORTOLI. In-18. . . . . 5 fr.
XI. — *Contes des Provençaux de l'antiquité et du moyen âge*, par BÉRENGER-FÉRAUD. In-18. 5 fr.

Contes du Pelech, par CARMEN SYLVA (S. M. la reine de Roumanie). In-18 de luxe....... 5 fr.

Le Puy, typ. Marchessou fils, boulevard Saint-Laurent, 23.

